Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

Wilhelm Tell.

Poème dramatique

de

Schiller,

traduit dans le mètre de l'original

par

François Sabatier-Ungher.

Königsberg, 1859.

J. H. Bon, libraire-éditeur.

Acq. 112798

Wilhelm Tell.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS.

112.728

Poëme dramatique

de

Schiller,

traduit dans le mètre de l'original

par

François Sabatier-Ungher.

Königsberg, 1859.

J. H. Bon, libraire-éditeur.

Imprimerie et lithographie académiques de E. J. Dalkowski à Koenigsberg.

A la mémoire

de

Friedrich Schiller,

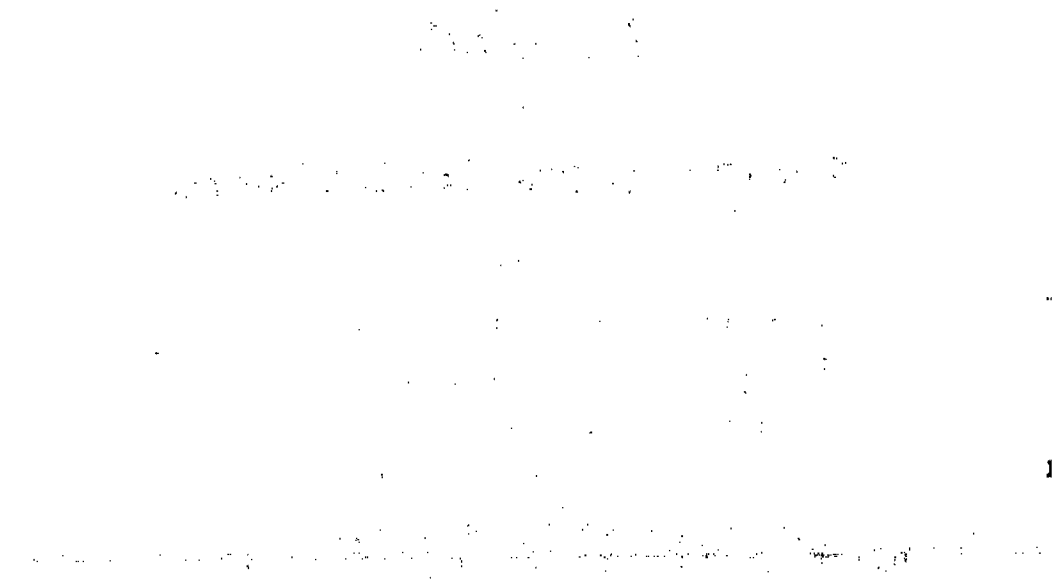
Le poète

Des âmes ardentes et généreuses,
Des femmes, et de tous les coeurs
Restés jeunes et croyants,
Le poète le plus populaire de l'Allemangne,
L'un des plus grands et des plus purs
Dont l'Europe et la civilisation modernes aient à s'honorer,

Un Français

Offre cette traduction du chef-d'oeuvre de la scène Allemande.

Les grands poètes ont droit de cité
Partout où l'on sent le beau et le vrai.
Puisse l'admiration sincère
Que les hommes instruits de la France
Ont pour le nom de **Schiller**
Etre un gage d'éternelle paix
Entre nous et l'Allemagne.



A Schiller.

Oui, nous te réclamons aussi: tu fus des nôtres
Au jour rempli d'espoir de notre liberté.
Pour fils avec orgueil nous t'avons adopté:
Tous d'une même foi nous étions les apôtres.

Qui donc a séparé nos coeurs d'avec les vôtres,
Peuples de l'Allemagne? et qui donc a jeté
Entre nous et la haine et la rivalité?
Ne sommes-nous donc pas frères les uns des autres?

Le monde est assez grand pour tous, peuples ou fleurs.
Chacune a son parfum, ses fruits et ses couleurs,
Chacune a sa beauté. — Se font-elles la guerre?

Elles vivent en paix. Faisons mieux: aimons-nous.
Et quand l'ambition nous crie: égorgez-vous!
Répondons: du Germain le Franc est toujours frère.

A Mr. Adolphe Stahr.

Permettez-moi de vous offrir cette traduction d'un des chefs-d'oeuvre de votre théâtre national et de l'art moderne. Lorsque je vous en lus le premier essai, dans le temps, vous m'engageâtes à publier ce travail qui vous semblait pouvoir être de quelque utilité. Mais j'étais encore trop loin d'en être satisfait; je l'ai remis sur le métier, et l'ai entièrement remanié. Si je me décide à le publier aujourd'hui malgré ses imperfections, c'est qu'après l'avoir corrigé et recorrigé de mille façons je ne trouve plus moyen de l'améliorer, et que j'espère être arrivé cependant à donner une traduction qui ne soit pas tout à fait indigne de ce nom. C'est à un compatriote de Schiller qu'il appartient surtout d'en juger.

Vous êtes les maîtres en fait de traduction, vous autres Allemands. Vous seuls avez trouvé l'art de faire passer dans votre langue les chefs-d'oeuvre de la poésie étrangère, et de la naturaliser chez vous sans lui rien faire perdre de son génie original, sans la mutiler ou la travestir, ainsi que nous le faisons trop souvent nous autres Français. C'est bien pour nous que semble avoir été fait le dicton italien: traduttore, traditore. Les étrangers nous reprochent, l'infidélité de nos traductions, et ceux qui veulent nous excuser disent que c'est un mal sans remède parcequ'il tient à la pauvreté de notre langue qu'ils exagèrent beaucoup.

Elle est loin il est vrai d'être riche et souple comme la votre; mais elle est encore plus timide que pauvre, et c'est dans l'esprit étroit et routinier qui domine notre littérature depuis le grand siècle, bien plutôt que dans sa pauvreté réelle, qu'il faut chercher la cause de ce mal, à mon sens. Nous trouverions dans notre langue un instrument très-suffisant, bien que trop limité, si nous osions tirer parti de toutes ses ressources. Celle que parlaient nos pères du moyen-âge et de la renaissance était plus hardie, plus riche, plus originale avant qu'elle n'eût été passée au crible des puristes et sous le laminoir des grammairiens. On ne remonte pas sans doute le cours des âges. Il n'est possible à personne aujourd'hui d'écrire dans la langue, morte pour nous, de Rabelais, de Froissard ou de Joinville, qui d'ailleurs ne nous suffirait plus: on la parlerait mal d'abord, et puis n'est-ce pas pour être entendu qu'on parle et qu'on écrit? Mais nous avons encore une langue qui est bien plus riche que celle des livres, celle du peuple. Les lettrés la dédaignent et l'ignorent, et cependant elle entraine la leur, la domine, et lui survit. Le peuple qui fait et défait les lois et les empires lorsqu'il en sent réellement la besoin, et que tous en ont la volonté, qu'ils aient on qu'ils n'aient pas le suffrage universel, le peuple est aussi le souverain en matière de langage. Il impose son usage en dépit des règles des grammairiens, des écrivains, et de toutes les aristocraties littéraires; et la langue change avec les idées et les moeurs, se développant selon la logique des temps, malgré les puristes qui crient qu'elle se corrompt alors qu'elle se transforme. Celui qui oserait se servir de la langue toute vivante du peuple, — après l'avoir suffisamment étudiée, bien entendu — y trouverait des richesses

qui manquent à notre langue poétique, de naïves beautés; peut-être y découvrirait-on les sources de l'inspiration naturelle, où notre littérature affaiblie pourrait venir puiser la vie. Mais en France on n'ose pas oser.

Je ne sais pas pourquoi on nous a fait la réputation d'être un peuple amoureux d'innovations. Je n'en vois aucun, en politique comme en art, qui reste plus attaché à ses vieilles idoles. Il est toujours l'esclave de la routine, il ne veut même pas de la liberté s'il faut la payer du sacrifice d'une de ses habitudes. Il est trop heureux de pouvoir se renfermer au plus vite dans ses préjugés qu'il aime comme on aime ses vieux habits: on y est si bien! Sous prétexte d'ordre ou de bon goût nous n'avons rien de plus pressé que de rentrer dans notre ornière, quand le hazard des révolutions nous en a fait sortir un moment. Leurs orages ne troublent chez nous que la surface des eaux; mais le vent tombe bientôt, et le calme des vieilles traditions reprend toujours le dessus, et règne de nouveau sur ses antiques domaines.

Voyez plutôt: il ne sert de rien à Victor Hugo d'être un vrai poëte. Au vers brisé de l'auteur de Marion de Lorme, si puissant après tout malgré certains écarts, l'on préfère l'alexandrin à peu près classique. Il n'amuse personne, c'est vrai; il ennuie mortellement les étrangers qui ne peuvent lire une de nos tragédies jusqu'au bout; et si Rachel n'avait été là nous ne serions guère allés nous-mêmes au théâtre français, seul lieu en France où l'on pouvait en entendre encore quelquefois. Mais essayez d'y toucher; ceux même qu'il endort le plus le défendront à outrance contre toute tentative de réforme.

Cependant le vers rimé, et surtout l'alexandrin, est impropre au théâtre. Tous les peuples, nous exceptés, l'en ont proscrit parce qu'ils ont senti que la rime était négative de l'action dramatique. Quand ils l'emploient, comme les Espagnols, c'est sous une forme tres variée, irrégulière et libre qui lui donne tout l'imprévu et toute la spontanéité des vers non rimés. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que le drame espagnol est éminemment lyrique. Nous seuls avons pu nous contenter de la régularité des alexandrins qui fait toujours succéder alternativement deux rimes masculines à deux rimes féminines, marchant de front et deux à deux, à la façon des boeufs dont parle Alfred de Musset.

La rime, avec son double foyer, qui ramène toujours la pensée sur elle-même, convient très bien à la poésie lyrique et subjective des modernes où l'individualité du poëte perce à tout moment, est objet et sujet à la fois; mais la poésie antique, essentiellement objective, et qui ne laisse presque jamais apercevoir directement la personnalité de l'auteur l'a ignorée. Les retours périodiques, successifs des rimes diversement croisées, se prêtent en effet à exprimer ces retours continuels de la pensée s'arrêtant comme pour se contempler elle-même, s'analyser et s'étudier sous toutes ses faces. La rime réalise en quelque sorte pour les sens ce qui se passe alors dans la pensée. L'antithèse des sons correspond à celle des idées, et le parallélisme des terminaisons rimées par couples, la consonnance des mots, sont comme une image de la concordance des pensées.

Il y a là un artifice puissant qui doit émouvoir et charmer parce qu'il correspond à un certain état de l'ame. La rime est une des formes élevées de l'art, et son artifice

est sorti de la nature, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Mais elle n'en implique pas moins une réflexion, un choix et un calcul, je dirais presque un sangfroid qui n'est admissible que dans la poésie subjective, lyrique ou didactique. Et c'est précisément pour cela qu'elle ne convenait pas au drame, la rime alternée et croisée par couples réguliers de notre alexandrin moins que tout autre.

Le drame en effet naît du conflit des passions; il est la passion humaine en action, et cette action est essentiellement imprévue, quoique logique comme la nature, parceque la passion est libre. Elle est sa loi à elle-même, et son propre est de réagir contre toute loi extérieure. Comment le parallélisme symétrique et continu qui constitue la rime, cette harmonie calme et régulière, mais prévue et monotone, pourrait-elle convenir à ce qu'il y a de nécessairement spontané dans le drame? Comment la régularité calculée serait-elle l'expression naturelle de l'élan irréfléchi, souvent déréglé des sentiments? Autant le monologue réflectif de l'ame qui s'interroge, se répond à elle-même dans un épanchement lyrique s'accommode de la rime, autant le dialogue irréfléchi d'individualités diverses et opposées, qui se heurtent, et se combattent en quelque sorte, semble la repousser.

Ce n'est pas cependant qu'elle ne puisse trouver sa place dans le drame. Il y a aussi dans la vie, dont il est l'image anoblie, des moments de repos et d'abandon, où l'âme replie ses ailes ou bien les ouvre hardiment vers l'insaisissable idéal; où elle cherche une autre âme en qui elle puisse se reposer, à laquelle elle puisse s'unir. Dans le monologue, dans certains duos d'amour, (passez-moi ce mot emprunté au vocabulaire du drame musical), partout où la personnalité

subjective se développe sous la forme spéciale du lyrisme l'emploi de la rime est tout naturel, et peut être d'un grand effet. C'est un moyen dont les maîtres de l'art ont su se servir. Mais il doit être ménagé. — Vous rappelez-vous ce beau passage de la scène du balcon dans le IIIme acte de Roméo et Juliette?

R.: „I have more care to stay, than will to go; —
„Come, death, and welcome! — Juliet wills it so. —
„How is't my soul? let's talk, it is not day.
J.: „It is, it is; hie hence, be gone, away!"

Jetés tout à coup parmi les vers non rimés qui précèdent, et où s'est déroulée librement la douce scène de passion, on croit entendre une musique. Ici Shakspeare a pressenti Mozart. L'effet de ces rimes est beaucoup plus puissant au milieu des vers libres que ne l'était celui des stances, succédant aux alexandrins, dans notre ancienne tragédie. La stance avait l'inconvénient d'être trop artificielle. Ici le moyen est plus simple; et ces quelques accords émeuvent profondément.

Mais pour un accord d'unisson entre deux amants que de dissonnances dans le drame! Il en est composé principalement. A la passion pleine de caprices, et rendue plus fougueuse encore par la lutte, il faut une forme plus libre, susceptible de prendre toutes les allures. Elle ne s'accommode pas d'une symétrie obligée qui vient lui couper ses ailes sous prétexte d'en régler l'essort. Elle ne veut pas être réglée. Ce qu'elle veut, c'est décupler sa puissance par celle du rhythme. L'art doit laisser croire à la nature tout en la transfigurant; mais il faut qu'il se fasse oublier lui-même. Or la forme rimée, par ce qu'elle a d'artificiel et de raffiné, découvre trop le poète sous le masque des personnages.

N'allez pas croire, je vous prie, que j'aie la prétention d'introduire une réforme dans notre vers dramatique. Ce n'est pas qu'elle ne pût être utile, même après celle du vers brisé; mais pour la tenter il faudrait au moins l'autorité d'un grand nom; et je ne sais même pas si cela suffirait pour la faire accepter à un peuple de littérateurs qui ne semble pas en sentir le besoin. Si nous négligeons l'alexandrin par le temps qui court, c'est que nous préférons les drames en prose à la tragédie. Je suis loin d'en faire fi; cependant tous les drames en prose du monde ne remplaceront jamais le poëme dramatique. Mais je ne propose aucune réforme, certain que je suis qu'aucune ne serait acceptée.

Peut-être me direz-vous que toute chose doit avoir un commencement ici-bas, et que le vers alexandrin lui-même en a eu un. Vous pourriez ajouter que ce qui est le plus universellement admis a été presque toujours repoussé à son origine, et que ce fut souvent à des hommes dépourvus de l'autorité d'un talent supérieur que l'on doit ces formes adorées aujourdhui comme de saintes reliques. Vous pourriez me citer l'exemple de Rome qui emprunta sa métrique à la Grèce, celui de l'Allemagne où le vers mesuré ne date pas de bien loin. L'iambe de cinq pieds fut introduit sur le théâtre allemand vers la seconde moitié du dix-septième siècle par Andréas Gryffius, nom fort oublié de nos jours. Les iambes de son Carl Stuardt n'étaient pas très purs, et ils marchaient tantôt sur cinq pieds, et tantôt sur six. Ce fut Brawe, je crois, qui donna une mesure fixe à ce vers dans son Brutus, publié après sa mort par Lessing; et c'est Lessing lui-même qui consacra définitivement cette forme par son Nathan le sage, si bien que

Goethe et Schiller trouvèrent un instrument tout fait lorsqu'ils vinrent fonder votre scène nationale.

Tout cela est vrai. Mais je ne me suis proposé rien de plus que de donner une traduction de Guillaume Tell. Schiller ne s'est pas servi du vers rimé; et qu'il ait eu tort ou raison je ne pouvais m'en servir non plus, moi qui voulais reproduire mon texte dans sa forme originale.

Une traduction n'est complète et digne de ce nom que lorsqu'elle donne, non seulement le sens de chaque phrase d'une manière exacte, mais encore la physionomie du texte, son allure, s'il est permis de s'exprimer ainsi, son mouvement et son style. Il ne suffit point d'interprêter fidèlement chaque vers, il faut que la pensée revête les mêmes formes dans la traduction, et que celle-ci produise la même impression sur le lecteur que le poëme lui-même, ou du moins une impression analogue bien qu'affaiblie. Le ton de la prose est tout autre que celui du vers. Elle est une dialectique rationelle, et celui-ci est musique, une implastication des sentiments de l'âme: il fait vibrer aussi d'autres cordes et s'adresse à d'autres facultés. La traduction en prose d'un poëme est à moitié infidèle par cela seul que si elle traduit les mots elle ne traduit ni l'esprit ni la forme, et que tout exacte qu'elle puisse être par le détail elle ne l'est pas dans l'ensemble. Substituer dans une traduction une forme métrique quelconque à celle qu'avait choisie l'auteur pour exprimer ses pensées, c'est toujours dénaturer le poëme par une autre espèce d'infidèlité. Voulant faire passer dans la mienne, s'il était possible, le ton et la physionomie du poëme de Schiller, pour rendre sensible la véritable signification de mots, je me suis efforcé de calquer chaque ligne, pour ainsi dire, sur ses vers, et de copier le corps même

de la poésie, en même que je cherchais à rendre l'esprit qui l'anime. Cette imitation des formes extérieures ne saurait être indifférente dans la reproduction d'une oeuvre d'art, parce que dans l'art, essentiellement concret par sa nature, elles ne font qu'un avec le fond lui-même, et ne sauraient en être séparées.

Je ne voulais pas habiller Tell à la française. Je devais le montrer dans son costume national. L'alexandrin aurait été un déguisement qui l'eût rendu méconnaissable. N'ayant pas à ma disposition les riches étoffes dont le poéte a revêtu ses créations, au velours et à la soie germanique il a bien faller substituer le drap et la toile française. Mais je me suis efforcé de conserver la coupe et les couleurs du costume; et j'ai fait tout mon possible pour que mes figures offrissent une image fidèle des personnages originaux.

Il est donc bien entendu que je n'ai pas voulu faire de vers français. Je prie ceux de mes compatriotes qui pourront lire mon Wilhelm Tell de ne pas s'y tromper. J'ai voulu leur donner simplement une idée de ce que sont les vers au-delà du Rhin. Quand on voyage à l'étranger il faut bien se faire à ses mets. Ceux qui font le plus la grimace, au commencement, finissent souvent par y prendre goût. Mais on ne peut voyager dans le pays littéraire des autres peuples comme dans leurs villes quand on en ignore la langue. A ceux qui ne peuvent lire le Wilhelm Tell de Schiller dans l'original — les autres n'ont pas besoin de traduction — j'offre mon calque. Il leur rendra sensible le mécanisme de la forme dont les traductions en prose ne peuvent conserver la plus légère trace, et que notre système de versification ne peut faire à moins de dénaturer.

Je ne me flatte certainement pas d'avoir reproduit cette forme dans toute sa richesse et sa beauté. Notre langue, outre qu'elle est loin d'être aussi riche, souple et hardie que la vôtre, est aussi bien moins sonore et musicale. Ceci semblera un paradoxe à la plupart de mes compatriotes. L'allemand leur paraît extrêmement dur. Mais toutes les langues produisent plus ou moins ce même effet quand on ne les comprend pas. D'ailleurs je n'ai pas dit que l'allemand fût plus doux à l'oreille que le français. Je dis qu'il est plus sonore et musical, et cela parce qu'il a plus d'accent et de rhythme.

Ce rhythme n'est pas dû uniquement à la quantité, bien qu'elle soit plus sensible en allemand que dans notre langue. Il résulte principalement de votre accentuation puissante et variée. Votre métrique est basée sur la distribution et la combinaison des accents. En cela elle ressemble à celle de tous les peuples, nous exceptés. Tous en effet forment leurs vers à l'aide des accents diversement répartis dans un nombre donné de syllabes. Les Espagnols et les Italiens, laissant de côté les mètres antiques, ont créé des patrons nouveaux beaucoup plus simples et pauvres: la rime est chargée de suppléer à ce qui manque au rhythme. Vous, vous avez reproduit ceux des Grecs et des Latins, en substituant seulement l'accent à la quantité, ou en la mariant avec elle. Toute syllabe forte, qu'elle soit longue on brève par nature, pourvu qu'elle soit accentuée, est comptée comme longue, et celles sur lesquelles la voix passe sans appuyer sont prises comme brèves. De la succession variée de ces fortes et de ces faibles résulte en effet un rhythme analogue, sinon identique, à celui des rhythmes anciens, basés uniquement sur la quantité. Mais grâce à la tendance gé-

nérale des langues modernes à substituer l'accent à la quantité, tendance que Schleicher à si bien signalée, nous confondons volontiers ces deux éléments, pourtant très différents, de la prononciation. Cela est si vrai que malgré les justes réclamations de Thiersch l'on n'est point arrivé encore dans aucune des universités de l'Europe à faire lire les poëtes grecs en tenant compte à la fois de la quantité et de l'accent. L'un est toujours sacrifié à l'autre, parceque nous ne sommes plus en état de faire sentir par la voix la valeur et la nature diverses de ces deux éléments. Quoiqu'il en soit, il est certain que l'accent fournit l'élément principal de la rhythmique moderne. Nous seuls n'y faisons aucune attention, et le distribuons dans nos vers au hazard de l'instinct poétique.

Cependant il y a déjà longtemps que l'italien Scoppa*) a montré que nous pouvions faire des vers accentués comme ses compatriotes. Dans une dissertation présentée à l'Institut Mr. Mablin établissait nettement dès 1819 le rôle de l'accent dans la métrique moderne. Plus récemment encore Mr. Quicherat, dans son excellent traité de versification française, a repris cette thèse, et démontré jusqu'a l'évidence qu'a l'aide de la distribution des fortes et des faibles on pouvait reproduire les principaux pieds des anciens. Il fait remarquer que si notre quantité était presque nulle notre accent est sensible pourtant. Il fait voir aussi que si l'on devait échouer en cherchant à établir un système de prosodie sur une aussi faible base que la quantité, si peu marquée, si incertaine dans notre langue, l'accent en

*) Traité de la poésie italienne rapportée à la poésie française par Antonio Scoppa. Paris, an IX.

offrait une infiniment plus sûre que nous avions le tort de négliger.

Conduit par mes propres études aux mêmes conclusions que MM. Mablin et Quicherat j'ai essayé, non pas de créer un nouveau vers français — je proteste encore une fois qu'une idée aussi ambitieuse ne m'est point venue — mais de traduire la forme de Schiller en même temps que sa pensée, en m'appuyant sur les mêmes principes. Pour cela j'ai dû combiner l'accent tonique des mots avec l'accent rhétorique qu'ils reçoivent dans une déclamation juste et naturelle, et les disposer dans l'ordre du vers ïambique.

Mais ici se présentait une difficulté. Si en allemand, grâce à ce que cette langue a conservé de quantité, grâce à son mécanisme de composition qui réunit deux ou plusieurs radicaux en un seul mot, il y en a beaucoup où l'on trouve plus d'une syllabe accentuée, il n'en est pas de même en français. Ici chaque mot a un seul accent, placé toujours sur la dernière syllabe, s'il a une désinence masculine, et sur la pénultième dans les cas contraire. Il semble donc que toutes les fois qu'un mot de plusieurs syllabes se présente le rhythme ïambique doive se trouver rompu, si l'on ne tient compte que des accents toniques. Mais pour si effacée que soit notre quantité, il nous en reste cependant quelque chose. Nous avons des syllabes évidemment longues. Si les accents ont pu tenir lieu de longues dans la métrique moderne, des Allemands et des Anglais celles-ci à leur tour pourront les remplacer. Toutes les syllabes d'ailleurs, en dehors même de la quantité et de l'accent tonique, n'ont pas absolument la même valeur. Les voyelles sont de différents degrés. L'**e** muet, par exemple, est moins plein que les autres; les syllabes qu'il forme sont plus faibles, et parais-

sent par conséquent plus brèves, que celles où entrent des voyelles plus sonores, surtout si celles-ci sont accompagnées de consonnes qui en fassent ressortir l'énonciation. Ainsi, pour prendre un exemple au hazard, dans le mot recommandable, la pénultième est bien la seule syllabe accentuée. Cependant il est évident que l'e suivi de l'm double qui s'appuie sur lui et oblige la voix à prendre un élan, est plus sonore, plus fort que l'e muet de la première syllabe, et que la syllabe an qui le suit. Cet an est sourd par la nature de son énonciation nasale, mais il paraît d'autant plus faible qu'il est en contact immédiat avec la syllabe accentuée principale. Le contraste fait ressortir sa faiblesse. Un effet de contraste inverse fait paraître la syllabe comm, placée entre deux faibles, plus forte qu'elle ne l'est réellement. Je scande donc ce mot comme s'il contenait deux longues et trois brèves, parce que, s'il n'a qu'une seule syllabe accentuée, il en a deux en réalité qui sont plus fortes que les autres.

Il y a là quelque chose d'analogue à la loi de position dans la prosodie ancienne. Seulement c'est l'intensité du son qui est en jeu et non sa durée. Vos poétes ne se sont pas fait faute de recourir à ce moyen. Souvent dans Goethe ou dans Schiller un mot est employé comme long qui se retrouvera plus loin avec la valeur d'une brève. La position relative est tout ce qu'il y a de changé. Dans le courant du rhythme d'ailleurs, le mouvement une fois donné, la voix suit la mélopée, et pourvu qu'il n'y ait pas une contradiction trop choquante, elle se laisse aller a donner à une syllabe douteuse une valeur plus forte que celle qui lui appartient réellement, sans que l'oreille en soit trop blessée. Le texte même du Wilhelm Tell en offre plus d'un exemple.

Dans la construction de mon vers ïambique j'ai suivi les habitudes de la prononciation familière — vulgaire et triviale, si l'on veut, mais qui est celle du peuple après tout — plutôt que celles de la diction oratoire. Je n'ai tenu compte que fort rarement des liaisons que l'on fait bien sentir dans le style sontenu de la tribune on du barreau, mais que l'on néglige le plus souvent dans le langage ordinaire, et dont la recherche sent le pédant. Le style et la nature du poëme que je traduisais me semblaient en faire une loi. Ce sont des paysans et des bourgeois que Schiller met en scène. Leur langage simple, souvent familier, est toujours naturel, alors même qu'il s'élève à la plus haute poésie. Ce ne sont pas de beaux diseurs, mais des hommes rudes et simples qu'inspire le génie de la liberté, dont l'amour de la patrie a fait des héros. Le style de Schiller, généralement soutenu, devient ici parfois très familier, et prend même ça et la comme un accent de rusticité. La poésie y résulte de l'élévation de la pensée, et de la grandeur des sentiments simplement et fortement exprimés, sans rhétorique ou recherche de langage. Si je suis parvenu à rendre mon texte avec naïveté, mes ïambes auront plus de véritable poésie, malgré le prosaïsme de notre langue, que tant de vers sontenus et pompeux. Mais ils doivent être lus comme de la prose familière, le plus souvent sans diérèse et sans liaisons, exactement comme l'on parle tous les jours.

Je vous prie cependant de ne pas être trop sévère pour eux. Plus d'un boitera. L'ïambe de Schiller n'est pas toujours strictement régulier. Celui de Wilhelm Tell prend souvent des libertés. Il trochaïse par fois: on y trouve plus d'un dactyle on d'un spondée, et quelques uns ont plus ou moins de cinq pieds. J'ai taché de reproduire ces irrégula-

rités toutes les fois que cela m'a été possible, car souvent elles étaient calculées et d'un heureux effet. Mais il m'est arrivé aussi de me permettre quelques licences, là où le poëte ne les avait pas prises lui-même. J'ai plus d'iambes de six pieds que lui. Je ne parle pas des trochées, des anapestes et des dactyles que la nécessité du sens est venue parfois m'imposer, on les remarquera assez. Mon excuse est que je n'ai pas su mieux faire.

Je me suis permis aussi bien des hiatus qui feront dresser l'oreille à la plupart des lecteurs français pour peu qu'ils soient du métier. On en trouve aussi dans le Wilhelm Tell de Schiller; mais j'avoue qu'il y en a davantage dans le mien. Je n'ai pas craint de dire: tu es, tu as, il y a, à Altdorf, etc. exactement comme tout le monde le dit en parlant. Je prierais ceux qu'un pareil procédé révolterait, et qui pensent que le vers et l'hiatus sont tout à fait incompatibles, de lire ma traduction comme de la prose. Et si en la lisant ainsi il en résulte un certain rhythme analogue à celui de l'original, pour si faible qu'il soit, il n'y a rien là qui puisse les fâcher.

Je crois que nous poussons la susceptibilité contre l'hiatus jusqu'à l'exagération. Qu'il soit dur et doive être évité comme en général toute rude consonnance, j'y consens. Mais toutes les autres pouvant trouver leur emploi, pour obtenir par exemple des effets d'harmonie imitative, je ne vois pas pourquoi on le proscrit d'une manière absolue. Il y a de bien autres duretés dans la langue. Certains hiatus sont tellement consacrés par l'usage et la nécessité d'ailleurs qu'ils ne blessent plus l'oreille la plus délicate, et qu'on ne peut, pour ainsi dire, s'en passer. Il faudrait renoncer à une foule de locutions naturelles et familières qu'au-

cun équivalent ne saurait remplacer — et la manie de l'équivalent n'a été que trop funeste à notre poésie. Une mère ne peut dire a sa fille: tu es ma fille. Cet hiatus fera sauter le moindre apprenti versificateur. J'en appelle aux mères, qu'y a-t-il de dur dans ces mots? ne réjouissent-ils pas le coeur? — Mais pour que le vers soit bon, et plaise aux oreilles des législateurs du Parnasse il faut que la pauvre femme aille chercher une froide périphrase, ou qu'elle substitue le vous de la politesse au doux tutoiment de la tendresse. Ce vous peut être plus doux à l'oreille, mais la poésie n'est jamais bonne quand elle étouffe le cri de la nature.

N'y a-t-il pas d'ailleurs quelque chose de puéril à proscrire la rencontre de deux voyelles entre deux mots quand on l'admet à l'intérieur des mots eux-mêmes? En quoi les deux syllabes: il tua, sont-elles plus douces que les quatre suivantes: tu as raison? L'u et l'a se rencontrent aussi durement dans les deux cas; et qu'il soit intérieur ou extérieur l'hiatus n'en subsiste pas moins. Autre bizarrerie. On interdit la rencontre de deux voyelles, mais on permet celle de trois. Cela vous étonne? Peut-être, vous allemand, n'avez-vous jamais remarqué cela. On ne permet pas de dire: il a pensé à vous, mais cet hémistiche: sa pensée est à vous, ne choque personne. C'est que l'e est muet et ne se prononce pas. Cependant il semble que d'après la vieille règle: qui de trois ôte un, reste deux, l'e muet tombé, il reste deux voyelles en présence. Le fait est que cet hiatus, permis parce qu'il est déguisé, n'est pas plus dur que maint autre, et pour ma part je ne lui en veux nullement.

Les Italiens, dont la poésie ne pèche pas à coup sur par la dureté se permettent l'hiatus à chaque vers pour

ainsi dire, et souvent il lui donne de l'énergie. On en compterait plus d'un dans Molière. Nos anciens poètes ne s'en faisaient pas faute, et leurs vers valaient bien les nôtres, au moins sous le rapport de l'harmonie. Et le peuple continue à se soucier fort peu des règles que les savants nous ont faites là-dessus depuis un siècle ou deux. Il sème bravement d'hiatus les lambeaux de vieilles chansons dont il a conservé la mémoire, et qui sont, avec la chanson de Béranger et la complainte du jour, son unique poésie, car nos vers littéraires n'arrivent pas jusqu'à lui, cela est triste et honteux à dire, mais cela est ainsi. Il y tient, de même qu'à l'assonnance que les littérateurs ont également proscrite, comme si notre poésie avait l'embarras des richesses; et quand il se mêle de composer il ose s'en servir, sans se soucier du sourire de pitié qu'une pareille ignorance fait naître sur nos lèvres.

Votre rime ne comptant qu'à partir de la voyelle accentuée, sans qu'on y comprenne, comme nous le faisons, la consonne simple ou double, ou même la syllabe entière qui la précède, est intermédiaire entre notre ancienne assonnance et notre rime riche moderne. Pour qu'elle soit digne de ce nom il faut que des mots différents aient le plus grand nombre possible de sons identiques. La rime riche pourrait être appelée avec plus de raison rime monotone, et la monotonie est une pauvreté partout. Nos anciens poètes du moyen-âge, et même ceux du siècle de Louis XIV, se contentaient souvent de la rime suffisante, dont l'oreille populaire s'accommode de préférence. Mais nos littérateurs ont pris pour modèle les rimeurs de la renaissance, et ont perfectionné leur système. Il a l'inconvénient d'augmenter la monotonie du vers, de substituer dans l'art la froide

symétrie d'identité au principe de variété du quel seule peut résulter une unité organique et puissante. Et outre qu'il n'amène guère qu'une assez grande pauvreté de son il est souvent la cause de bien grandes pauvretés de sens.

Dans les passages rimés du Wilhelm Tell j'ai taché d'en donner l'équivalent, en me conformant à votre procédé. Trop souvent nos rimes masculines ne font entendre que la voyelle qui fait partie de la dernière syllabe, les consonnes finales demeurant trop souvent aussi muettes, tandisque chez vous elles sonnent presque toujours, et forment des désinences plus variées et d'un caractère plus fort. Toutes nos rimes féminines sont invariablement terminées par un e muet suivi de consonnes également muettes, tandisque que les vôtres prennent toutes les voyelles. Si l'on néglige, comme vous le faites, les consonnes qui précèdent la syllabe d'appui, la rime se trouve parfois reduite dans notre langue à une pure assonnance, moins sensible encore que la rime suffisante. Celles dont je me suis servi pourront prêter à rire, ou même passer inaperçues, mais elles m'ont paru produire à peu de chose près l'effet voulu.

J'espère que vous trouverez ma traduction aussi fidèle pour le moins que les traductions en prose de mes devanciers, malgré l'embarras du mètre. J'ai cependant sacrifié parfois l'exactitude du mot-à-mot pour rendre mieux la forme. J'ai espéré que ce qui manquerait aú détail serait compensé par l'impression générale de l'ensemble. Une traduction interlinéaire eût été à coup sûr plus facile, et peut-être aurait-elle semblé plus acceptable à la majorité des lecteurs. Mais ce procédé, excellent pour l'étude des langues, et pour l'intelligence d'un texte donné, ne reproduit mellement le tour de l'original, et ne donne pas

une idée de sa physionomie, et il n'a guère de charme et de valeur littéraire. J'en accorde pour ma part encore moins au système de paraphrase qui prévaut parmi nous. Il m'a semblé toujours bien irrespectueux et téméraire, surtout quand il s'agit d'un poëte de premier ordre. N'y a-t-il pas de l'outrecuidance à oser substituer son propre goût à celui d'un homme de génie, et à se dire: Voici comment Schiller se serait exprimé s'il avait écrit en français? Que Corneille imitant Tite-Live ou les Espagnols ose lutter avec eux; Racine avec Euripide, et Molière avec Lucrèce ou les comiques latins, à la bonne heure! Aux forts de défier les forts. De grands poètes ont le droit d'avoir cette audace. Mais le rôle d'un simple traducteur est plus modeste. Il a à reproduire son modèle.

Je ne me suis proposé rien de plus. J'ai évité les équivalents et les périphrases autant que la timidité de notre langue et ma propre insuffisance me l'ont permis. Pour trouver le mot propre je n'ai pas craint d'être dur, étrange, parfois même barbare. Un professeur expliquant un auteur à ses élèves a recours à maint barbarisme pour leur faire comprendre la portée de l'expression originale. Pourquoi cela ne serait-il pas permis dans une traduction, au moins jusqu'à un certain point? Si la nécessité où j'étais de rendre des idées allemandes dans une forme aussi allemande que possible m'a fait parfois blesser la grammaire française et forcer les usages de la langue, je leur en demande bien pardon ainsi qu'à mes lecteurs; mais je les prie de considérer que le premier devoir d'un traducteur est la fidélité. Qu'ils se figurent lire de l'allemand; et ces étrangetés ne les surprendront plus. Peut-être y trouveront-ils quelque charme inaccoutumé, et ce serait bien quelque chose.

Maintenant vous savez ce que j'ai voulu faire. Je désire avoir réussi, mais je ne suis pas sans appréhension. Pour me rassurer, je me dis que j'ai fait de mon mieux, et j'ai du moins la conviction d'être entré dans une bonne voie, au moins pour ce qui regarde la traductions des oeuvres de poésie. D'autres pourront perfectionner le système que j'essaie d'introduire; et pour peu qu'un homme de talent veuille s'en mêler, nous pourrons un jour mieux connaître et mieux goûter les poètes étrangers.

Il est bien difficile, je le sais, de changer les habitudes littéraires d'un peuple, et les imperfections de mon travail mises de côté, je reconnais qu'il y a ici dequoi les déranger. Mais il est en France, comme ailleurs, des hommes studieux qui ne lisent pas seulement pour tuer le temps, mais pour s'instruire; et parmi eux peut-être en est-il quelques-uns qui ne seraient pas fâchés d'étudier d'un peu plus près la poésie allemande qu'on ne le peut faire au moyen de nos traductions en prose trop souvent inexactes, ou par l'intermédiaire des imitations délayées que notre système de versification nous a seules permises jusqu'ici. Il y a aussi beaucoup d'étrangers à qui notre langue est familière et qui ne savent pas l'allemand. Ceux-ci seront moins choqués de ma traduction qui ne froisse aucune de leurs habitudes, et peut-être s'en rapproche même davantage. Aux uns et aux autres — ce serait un assez vaste public — j'offre mon travail; et s'il peut leur faire goûter l'oeuvre de Schiller je serai assez récompensé de mes peines.

Florence, 8. Septembre 1857.

F. Sabatier-Ungher.

Personnages*).

Hermann Gessler**), vicaire ou avoyer de l'empereur à Schwyts et à Ouri.
Werner, Baron d'Attinghaousen, *seigneur* bannerét.
Oulrich de Roudentz, son neveu.

Werner Staouffacher, **Konrad Hounn,** **Itel Réding,** **Hans aouf der Maouer,** **Yœrg im Hofe,** **Oulrich Schmidt,** **Yost de Weyler,**	habitans de Schwyts.
Walther Furst, **Wilhelm Tell,** **Roesselmann,** le curé, **Petermann,** le sacristain, **Kouoni,** le berger, **Werni,** le chasseur, **Rouodi,** le pêcheur,	habitans d'Ouri.

*) Dans la transcription des noms propres j'ai figuré la prononciation aussi bien que cela m'était possible avec notre alphabet. J'aurait voulu pouvoir marquer les syllabes accentuées de tous les noms propres germaniques, parce que cela était nécessaire pour qu'ils ne fussent point trop défigurés, et pour que les vers où ils interviennent ne semblassent pas faux. Mais il aurait faller créer des signes typographiques spéciaux que le lecteur n'eût peut-être pas toujours compris à première vue. Si je suis parvenu à rendre sensible le mouvement iambique, le rhythme lui-même indiquera où sont placés les accents de ces noms propres en allemand.

**) Prononcez comme s'il y avait écrit Ghessler. La prononciation de ce nom est connue en France par l'opéra de Rossini. Observez cependant que l'accent est sur la première syllabe.

Arnold de Melchthal,
Konrad Baoumgarten,
Meyer de Sarnen,
Strouth de Winkelrid, } habitans d'Ounterwald.
Klaous de Flue,
Bourkhart de Buhel,
Arnold de Séwa,
Pfeyfer de Loutzern.
Kountz de Ghersaou.
Yenni, petit pêcheur.
Seppi, petit berger.
Ghertroud, femme de Staouffacher.
Hedwig, *femme de Tell, fille de Furst.*
Bertha von Brounek, *riche héritière.*
Armgart,
Mechthild,
Elsbeth, } paysannes.
Hildegard,
Walther, } fils de Tell.
Wilhelm,
Frisshardt, } *soldats.*
Leuythold,
Roudolph de Harras, écuyer de Gessler.
Jean-le-Parricide, duc de Souabe.
Stussi, le *messier.*
Le taureau d'Ouri.
Un messager de l'Empire.
Un piqueur de corvée.
Un maître tailleur de pierres, compagnons et manoeuvres.
Un crieur public.
Des frères de la miséricorde.
Des cavaliers de Gessler et de Landenberg.
Paysans et paysannes des trois cantons.

ACTE PREMIER.

Scène Première.

Rochers escarpés des bords du lac des Quatre-Cantons, vis-a-vis de Schwytz.

Le lac forme une anse dans les terres. Une cabane est près du rivage. Un **petit pêcheur** se promène dans une nacelle. De l'autre côté du lac, on voit les vertes prairies, les villages et les métairies de Schwytz éclairées par un beau soleil. A gauche du spectateur paraissent les sommets du Hacken entourés de nuages; à droite, tout au fond, on voit les glaciers. Avant le lever du rideau on entend le Ranz-des-vaches, et le tintement harmonieux des cloches des troupeaux qui, la scène une fois ouverte, continue encore pendant quelque temps.

Le petit pêcheur (chantant dans le bateau).
(mélodie du Ranz-des-vaches).

Le lac est riant, au bain il engage,
l'enfant s'endormit au bord du rivage.
Doux comme une flûte
un son vient à lui,
comme une voix d'ange
du paradis.
Et comme il s'éveille ravi de plaisir,
la vague l'entoure et le va saisir.
Une voix sort du gouffre:
enfant, je te tiens!
J'entraîne, j'attire
qui dort sur mon bien.

Le berger (sur la montagne).
(variation du Ranz-des-vaches).

O prairie, adieu!
et vous pâturages!
le vacher voyage,
l'été s'est enfui.
Allons vers les monts, nous reviendrons vite,
à l'appel du coucou, quand les chants ressuscitent,
quand la terre de fleurs tout à neuf se revêt,
quand les sources courent au beau mois de mai.
O prairie, adieu!
et vous pâturages!
le vacher voyage,
l'été s'est enfui.

Le chasseur des Alpes
(paraît de l'autre côté, sur le sommet d'un rocher 2. var.)

Tonnez, ô montagnes, chancelle ô sentier!
Bravant le vertige va l'arbalétrier.
Par les champs de glace
il passe hardi;
là, rien qui fleurisse,
là, rien ne verdit.
De brumes flottantes un vaste océan
dérobe à ses yeux les cités des vivants;
par les trous des nuages
il voit l'univers,
là-bas, sous les ondes
les champs toujours verts.

Le paysage change d'aspect. On entend un sourd craquement dans les montagnes; des ombres de nuages courent sur la contrée.

Rouodi, le pêcheur, sort de sa cabane; **Werni**, le chasseur, descend des rochers; **Kouoni**, le berger, arrive portant un seau à lait sur ses épaules; **Seppi**, son petit berger, le suit.

Rouodi.

Dépêche, Yenni, tire au sec la barque.
L'orage vient, et les glaciers mugissent,
le Mythenstein a mis son grand bonnet,

un vent glacé nous vient du Wetterloch,
l'orage est là avant que l'on n'y pense.

Kouoni.

La pluie arrive, et mes brebis dévorent
l'herbe avidement, mon chien grattait la terre.

Werni.

Poisson qui saute, et poule d'eau qui plonge!
C'est qu'un orage approche.

Kouoni (à l'enfant).

Seppi, vois
si ton bétail n'est pas allé trop loin?

Seppi.

Je connais bien la Lise à sa clochette.

Kouoni.

Alors c'est bien; toujours elle est derrière.

Rouodi.

Vous avez là un beau troupeau, berger.

Werni.

Joli bétail! — c'est-il à vous, pays?

Kouoni.

Suis pas si riche — Il est à notre maître,
à l'Attinghaous, et moi j'en suis chargé.

Rouodi.

Que ce collier va bien à cette vache.

Kouoni.

Et elle sait qu'elle est le chef des autres,
ôtez-le-lui, Lison ne mange plus.

Rouodi.

Vous vous moquez! des bêtes sans raison!

Werni.

C'est bientôt dit: La bête a sa raison:
qui chasse le chamois sait bien cela.
Quand ils vont paître, ils plantent leur vedette;

elle, elle tend l'oreille et avertit
par un cri sec quand un chasseur approche.

Rouodi (au berger)

Retournez-vous chez vous?

Kouoni.

l'alpe est broutée.

Werni.

Heureux retour, vacher!

Kouoni.

A vous de même!
Vos courses, vous, tous n'en reviennent pas.

Rouodi.

Un homme vient, là-bas, tout hors d'haleine.

Werni.

Je le connais, c'est Baoumgart, l'Allzellois.

Konrad Baoumgarten

(se précipitant sur la scène hors d'haleine).

Au nom de Dieu, pêcheur, votre bateau!

Rouodi.

Là, là! qui presse!

Baoumgarten.

Oh! vite, vite, vite!
vous me sauvez de la mort! Passez-moi!

Kouoni.

Pays, qu'avez-vous donc?

Werni.

Qui vous poursuit?

Baoumgarten.

O! vite, vite! Ils ont suivi mes traces!
Les cavaliers arrivent après moi;
je suis un homme mort, s'ils me saisissent.

Rouodi.

Pourquoi vous traquent donc les cavaliers?

Baoumgarten.

Oh! sauvez-moi, je répondrai ensuite.

Werni.

Vous êtes plein de sang, qu'arrive-t-il?

Baoumgarten.

Le châtelain de l'empereur au Rossberg —

Kouoni.

Qui? Wolfenschiess? — Et lui, vous fait poursuivre?

Baoumgarten.

Lui, ne fait plus de mal: je l'ai tué.

Tous (reculant).

Bonté de Dieu! Ah! qu'avez-vous fait là?

Baoumgarten.

Ce qu'à ma place eût fait tout homme libre!
J'ai exercé mon droit sacré sur qui
voulait souiller ma femme et mon honneur.

Kouoni.

Dans votre honneur il vous aurait fait tort?

Baoumgarten.

Si son mauvais désir ne s'accomplit,
Dieu et ma bonne hache l'empêchèrent.

Werni.

Vous l'avez donc tué à coups de hache?

Kouoni.

Oh! dites tout, vous en avez le temps;
il déliera sa barque du rivage.

Baoumgarten.

J'avais coupé du bois dans la forêt,
quand vient courant ma femme, comme morte:
„Le châtelain s'est établi chez moi.
„Il s'est fait faire un bain par elle, et puis
„d'elle il prétend d'infâmes complaisances;

„elle a pu fuir et m'est venue chercher."
Alors je cours chez moi, comme j'étais,
et lui bénis son bain avec ma hache.

Werni.

Vous fîtes bien! Qui peut vous en blâmer?

Kouoni.

Le scélérat! il a sa récompense!
Et il l'avait gagnée du peuple d'Ounterwalden.

Baoumgarten.

Le fait devient public, — et l'on me cherche —
mais nous parlons, — et Dieu! — le temps s'envole.
(il commence à tonner.)

Kouoni.

Pêcheur, allons! — et passe ce brave homme.

Ronodi.

Eh, non! — un gros orage est là qui vient.
Il faut attendre.

Baoumgarten.

Attendre? Dieu du ciel!
Je ne puis pas. Retard est mort — —

Kouoni (au pêcheur).

Essaie,
au nom de Dieu! L'on aide son prochain.
Autant nous peut en arriver à nous.
(*mugissements et tonnerres.*)

Ronodi.

Le vent est déchaîné; voyez le lac monter:
qui peut aller et contre vents et vagues?

Baoumgarten (embrassant ses genoux)

Que Dieu vous aide, ainsi que vous m'aidez! . . .

Werni.

On veut sa vie. Pêcheur, sois charitable!

Kouoni.

Un pauvre père! Il a femme et enfants!
(coups de tonnerre redoublés.)

Rouodi.

Et moi aussi j'ai une vie à perdre.
J'ai comme lui femme et enfants — Voyez
le flot qui brise et monte et tourbillonne,
voyez les eaux se révoltant au fond. —
Je voudrais bien sauver cet honnête homme;
pourtant c'est impossible, on le voit bien.

Baoumgarten (encore à genoux).

Faut-il tomber aux mains de l'ennemi,
la rive du salut tout près, en face!
Elle est là-bas! des yeux je puis l'atteindre,
ma voix peut bien y arriver, voilà
la barque qui pourrait m'y transporter, —
et là, devoir rester désespéré!

Kouoni.

Voyez, qui vient ici?

Werni.

C'est Tell de Burglen.

Tell (entre avec son arbalète).

Tell.

Quel est cet homme, et que demande-t-il?

Kouoni.

Un Allzellois. Lésé dans son honneur
il le défend et tue le châtelain
qui commandait au Rossberg pour le roi. —
Les cavaliers lui sont sur les talons.
Il prie le batelier de le passer;
lui, craint l'orage et ne veut pas le faire.

Rouodi.

Demande à Tell; il sait mener la rame:
qu'il dise, lui, si on le peut tenter.
(violents coups de tonnerre: le lac mugit.)
Je m'irais, moi, jeter dans cet enfer?
Eh! rien qu'un fou n'irait risquer cela.

Tell.

De braves gens ne songent pas à eux.
Aie foi en Dieu, et sauve l'opprimé.

Rouodi.

Tranquille au port on a beau conseiller!
Voici la barque, et là le lac. Essaie!

Tell.

On peut fléchir le lac, non le vicaire.
Essaie, pêcheur!

Les bergers et le chasseur.

Oh, sauve, sauve-le!

Rouodi.

Et si c'était mon frère ou bien mon fils,
je n'y puis rien; c'est Saint-Simon et Jude:
le lac furieux demande sa victime.

Tell.

De vains discours ne mèneraient à rien.
L'heure est pressante, il faut aider cet homme!
Dis, batelier, veux-tu?

Rouodi.

Moi, non; pas moi!

Tell.

Au nom de Dieu, alors! — Ta barque! — donne!
Mes faibles mains le tenteront du moins.

Kouoni.

Ah! brave Tell!

Werni.

On voit le vrai chasseur!

Baoumgarten.

Vous êtes, Tell, mon ange et mon sauveur!

Tell.

Du gouverneur je vous pourrai sauver!
Un autre doit aider dans la tempête.

Mais il vaut mieux tomber aux mains de Dieu
qu'aux mains de l'homme!

(au berger)

Ami, consolez-moi ma femme,
si un malheur venait à m'arriver.
Je n'ai pas pu ne pas agir ainsi.

(Il saute dans la barque.)

Kouoni (au pêcheur).

Quoi, pêcheur! vous, un maître! ce que Tell
ose tenter vous n'osez pas le faire?

Rouodi.

Eh! les meilleurs ne lui vont pas après:
il n'y en a pas ici deux comme lui.

Werni (qui est monté sur les rochers).

Il part. — Que Dieu t'assiste, bon nageur!
Vois, comme sur les eaux la barque tremble!

Kouoni (sur le rivage).

Les flots la couvrent — et l'on ne voit plus rien. —
Attends! non, la voilà! — Quelle énergie!
et comme il lutte à travers le remous.

Seppi.

Les cavaliers du gouverneur arrivent.

Kouoni.

Ce sont bien eux! Ah! l'aide vint à temps.

Une troupe de cavaliers de Landenberg.

Premier cavalier.

Livrez cet assassin, que vous avez caché!

Deuxième Cavalier.

Il vint ici: vous le célez en vain.

Kouoni et Rouodi.

Qui donc, soldat?

Premier Cavalier (découvrant le bateau).

Que vois-je, par le diable!

Werni (en haut).

C'est lui, là-bas, que vous cherchez? — Piquez!
Dépêchez-vous, vous l'attrapez encore.

Deuxième Cavalier.

Maudit! il nous échappe!

Premier Cavalier (au berger et au pêcheur).

Et vous l'avez aidé.
Vous paîrez ça. — Tombez sur leurs troupeaux!
La hutte à-bas, brûlez et abattez!

(ils sortent rapidement)

Seppi (se précipitant sur leur pas).

O mes agneaux!

Kouoni (le suivant).

Malheur! oh! mon troupeau!

Werni.

Les enragés!

Rouodi (se tordant les mains).

Justice du bon Dieu!
Quand un sauveur nous viendra-t-il enfin?

(il les suit.)

Scène deuxième.

A Stein, dans le pays de Schwytz. Devant la maison de Staouffacher un tilleul le long de la grande route, tout près d'un pont.

Werner Staouffacher et **Pfeifer de Loucerne**
entrent en parlant.

Pfeifer.

Oui, Herr Staouffacher, comme je disais,
point de serment, si l'on peut, à l'Autriche.
Tenez ferme à l'empire et bravement toujours!
Que Dieu vous garde ici vos libertés!

(Il lui serre amicalement la main et veut partir.)

Staouffacher.

Ma femme vient, attendez donc. — Vous êtes
mon hôte à Schwytz, moi à Louzern le vôtre.

Pfeifer.

Merci, je dois être à Ghersaou ce soir. —
Et quoi que vous ayez à supporter
de leur orgueil ou de leur avarice,
supportez-le! Tout peut changer bientôt:
autre empereur peut arriver au trône.
A l'Autriche une fois, c'est pour toujours.

(Il s'en va. Staouffacher s'asseoit tristement et tout pensif sur un banc placé sous le tilluel. **Gertroud,** sa femme, le trouve dans cette attitude; elle se place près de lui, et le regarde quelque temps sans rien dire.)

Gertroud.

Toujours sérieux? — Je ne te connais plus.
Depuis longtemps j'ai vu sans en rien dire,
qu'un noir chagrin te sillonnait le front.
Oui, quelque chose pèse sur ton coeur.
Confie-le moi, je suis ta bonne femme,
de tes chagrins je veux avoir ma part.

(Staouffacher lui tend la main et garde le silence.)

Qui donc t'oppresse ainsi le coeur, dis-moi?
Bénis sont tes labeurs, ton bien prospère,
tous tes greniers sont pleins, et tes troupeaux de boeufs
complets, de tes chevaux la troupe bien nourrie
est revenue des monts heureusement
pour l'hivernage ici dans tes étables. —
Et là, vois ta maison, un vrai manoir;
construite à neuf de bois de brin superbe,
bien arrangée et jointe comme il faut;
ces vitres donnent à tout un air de vie;
d'écussons peints elle est partout couverte,
et de sentences, que le voyageur
s'arrête à lire avec admiration.

Staouffacher.

Oui, ma maison est bien jointée, bien faite,
mais sur le sable nous avons bâti.

Gertroud.

Mon Werner, dis, qu'entends-tu donc par là?

Stauffacher.

Sous ce tilleul j'étais assis, comme aujourd'hui,
ces jours derniers, pensant à tout ce que j'ai fait,
quand, revenant de Kussnacht, le vicaire
passe à cheval avec ses cavaliers.
Devant mon toit il s'arrête surpris.
Moi, vite, je me lève, humblement,
comme il convient, et vais à la rencontre
de qui, chez nous, est le représentant
de l'empereur. A qui est la maison?
demande-t-il, mais il le savait bien.
Moi, m'avisant, je lui réponds ainsi:
Messire, elle est à l'empereur, mon maître,
et votre maître, et c'est mon fief. — Mais lui:
Je suis vicaire ici pour l'empereur,
et ne veux pas que le paysan bâtisse
rien à son compte et vive librement
tout comme s'il était le maître ici.
Je saurai bien peut-être l'empêcher.
Et cela dit, il part d'un air hautain;
et moi je restai là le coeur troublé
songeant au mot qu'avait lancé cet homme.

Gertroud.

Mon cher Seigneur et cher mari, veux-tu
entendre un mot tout franc de ta compagne?
Du noble Iberg je suis la fille, — un homme
très-expérimenté. Mes soeurs et moi
restions de longues nuits, filant la laine,
quand chez mon père, en corps, les chefs du peuple
se rassemblaient et relisaient les chartes
de nos vieux empereurs, et s'occupaient
dans leurs discours du bien de leur pays.
J'entendis là des choses très sensées, —
pensées de sages et voeux d'honnêtes gens —
et dans mon coeur j'ai conservé cela.
Ecoute donc, et pèse mes paroles.

Depuis longtemps je sais ce qui t'afflige.
Le gouverneur te hait et veut te nuire,
car tu le gênes en empêchant que Schwytz
ne se soumette à la maison régnante,
et qu'il persiste à fermement rester
toujours fidèle à notre saint empire,
ainsi qu'ont fait nos dignes et bons aïeux. —
Est-ce cela? *Dis*, Werner, si je ments!

Staouffacher.

C'est vrai, voilà pourquoi Gessler me hait.

Gertroud.

Et s'il t'envie, c'est que tu vis heureux
en homme libre, sur ton héritage. —
Lui, n'en a point. Tu tiens de l'empereur
et de l'empire ta maison en fief;
tu peux la faire voir tout comme un duc ferait,
car au dessus de toi tu n'as de maître
que le plus grand de tous en chrétienté. —
Lui, n'est rien qu'un cadet de sa maison,
il n'a que son manteau de chevalier.
Aussi voit-il d'un oeil d'envie amère
et louche le bonheur d'un honnête homme.
Il a juré ta perte dès longtemps. —
Tu es encore debout — attendras-tu,
qu'il ait passé sur toi, dis, sa colère?
Le sage, ami, prend les devants.

Staouffacher.

Que faire?

Gertroud.

Suis mon conseil. Tu sais qu'ici dans Schwytz
les gens de bien se plaignent de la rage
de ce bailli, de sa rapacité.
Ne doute pas que tous, là-bas, de même,
dans l'Ounterwald et le pays d'Ouri,
ne soient lassés du joug qui les opprime —
Car ce qu'ici Gessler fait d'insolences,
leur Landenberg le fait sur l'autre bord. —

Pas un bateau ne vient sans nous apprendre
soit un nouveau malheur, soit une action
violente des vicaires. C'est pourquoi
il serait bon, que quelques-uns de vous,
d'honnêtes gens, avisassiez ensemble,
comment du joug on peut se délivrer.
Je ne crois pas que Dieu vous abandonne;
la bonne cause il favorisera.
Dis, en Ouri, n'as-tu donc pas quelque hôte,
à qui tu peux sans crainte ouvrir ton coeur?

Staouffacher.

Je connais là beaucoup de gens honnêtes,
de gros messieurs très-haut placés, et qui
sont des amis intimes, sûrs. — —
(Il se lève.)
ô femme!
quel ouragan de dangereux pensers
m'éveilles-tu, là, dans le coeur? Au jour
tu m'en retournes les secrets replis.
Ce que je me défends moi-même de penser,
ta langue téméraire l'ose dire.
As-tu pesé ce que tu me conseilles? —
Le bruit des armes et la dissension
tu les appelles en nos vallons paisibles. —
Nous oserions, nous, peuple de bergers,
livrer combat au maître de la terre?
Mais ils n'attendent qu'un prétexte, eux,
pour nous lâcher sur ce pauvre pays
de leurs soldats les hordes furieuses;
pour tout soumettre au droit terrible du vainqueur,
et, sous couleur d'un juste châtiment,
pour abolir enfin nos vieilles chartes.

Gertroud.

Vous êtes hommes, vous, et vous savez brandir
la hache — et Dieu toujours aida les braves!

Staouffacher.

O femme! — c'est un mal furieux, terrible,
la guerre! Il frappe et troupeaux et bergers.

Gertroud.

Il faut porter, ce que le ciel envoie;
nul noble coeur ne porte l'injustice.

Staouffacher.

Tu l'aimes, la maison que j'ai bâtie;
l'horrible guerre en cendres la mettra.

Gertroud.

Si je savais mon âme à tous ces biens liée,
avec ma main j'y jetterais le feu.

Staouffacher.

Tu crois peut-être à la pitié! La guerre
n'épargne pas l'enfant dans son berceau.

Gertroud.

Pour l'innocence au ciel est un ami!
Regarde devant toi sans détourner la tête.

Staouffacher.

Un homme peut mourir en combattant,
en brave: mais quel sort sera le vôtre?

Gertroud.

Un dernier choix au faible reste ouvert:
un saut du haut du pont me rendra libre.

Staouffacher.

Qui presse un coeur pareil sur sa poitrine
pour ses foyers peut avec joie combattre;
il ne craint plus les forces d'aucun roi.
Je vais partir pour Uri sur-le-champ.
Là, j'ai un hôte à moi, Herr Walter Furst;
sur ces temps-ci tous deux pensons de même.
J'y trouve aussi le noble banneret
von Attinghaous. Bien qu'il soit noble il aime
le peuple, honore encor les vieilles moeurs.
Avec eux deux j'aviserai comment
de l'ennemi nous nous pouvons défendre. —

Adieu! — Pour toi, pendant que je suis loin,
gouverne la maison avec prudence. —
Au pélerin qui va vers un lieu saint,
au religieux qui quête pour son ordre,
donne à main pleine, et renvoie-les contents.
Non, ma maison ne s'est jamais cachée
C'est sur la route un toit hospitalier
ouvert à ceux qui suivent le chemin.

(Pendant qu'ils s'éloignent vers le fond, **Tell** et **Baoumgarten** s'avancent sur le devant de la scène.)

Tell (à Baoumgarten).

Vous n'avez plus ici besoin de moi.
Entrez là-bas, dans la maison qu'habite
Herr Staouffacher, des malheureux le père.
— Mais le voilà lui-même. — Suivez-moi.
(Ils vont à lui; la scène change.)

Scène troisième.

Place publique à Altdorf.

(Sur une hauteur, dans le fond, on voit une forteresse en construction. Elle est assez avancée, pour que la forme de l'ensemble soit visible. La partie postérieure est terminée; on travaille à celle de devant. Les échafaudages sont encore dressés, et les ouvriers montent et descendent; un couvreur est sur le toit le plus élevé. — Tout est en mouvement et travaille.)

Un **Piqueur** de corvée. Un **Maître Tailleur de Pierres.** **Ouvriers** et **Manoeuvres.**

Le Piqueur
(pressant les ouvriers avec son bâton).

Ne chômons pas, allons! Ici des pierres!
Avancez donc la chaux et le mortier.
Quand vient le gouverneur qu'il voie l'ouvrage
marcher — Ça traîne comme des limaces!
(à deux manoeuvres qui portent un fardeau.)

C'est une charge, ça? — Allons, le double!
Ces fainéants vous volent leur journée!.....

1er ouvrier.

C'est dur pourtant, que nous devions nous-mêmes
bâtir pour eux leurs forts et nos prisons.

Le Piqueur.

Vous murmurez? — Ce misérable peuple
n'est bon à rien qu'à traire son bétail,
et qu'à fainéanter sur ses montagnes!

Un vieillard (se reposant).

Je n'en puis plus!

Le Piqueur (le secouant).

A ton ouvrage, vieux!

1er compagnon.

N'avez-vous pas d'entrailles, pour forcer
ce vieux qui peut à peine se traîner
à des corvées si rudes!

Le maître tailleur de pierre et les compagnons.

Ah! ça crie au ciel!

Le Piqueur.

Occupez-vous de vous; je fais, moi, mon devoir.

1er ouvrier.

Comment se nommera, piqueur, la forteresse
que nous faisons?

Le Piqueur.

Dompte-Ouri, c'est son nom;
car sous ce joug tous on vous courbera.

Les ouvriers.

Dompte-Ouri?

Le Piqueur.

Quoi? qu'y trouvez-vous à rire?

2eme ouvrier.

Vous, nous dompter avec cette bicoque?

1er ouvrier.

Voyons combien de telles taupinières
il faut placer ensemble pour avoir
la plus petite, là, de ces montagnes?

(le Piqueur va vers le fond.)

Le maître tailleur de pierres.

Au fond du lac je jette le marteau,
qui m'a servi pour ce maudit ouvrage!

Tell et Staouffacher

entrent en scène.

Staouffacher.

N'eussé-je pas vécu, pour voir cela!

Tell.

Il fait mauvais ici. Allons-nous-en.

Staouffacher.

Mais suis-je bien en Ouri, pays de liberté?

Le maître tailleur de pierres.

O Herr, si vous voyiez les souterrains
sous cette tour! Celui qui les habite
n'entendra plus jamais chanter le coq.

Staouffacher.

O Dieu!

Le maître tailleur de pierres.

Voyez ces murs, ces contre-forts!
Ils sont bâtis pour une éternité.

Tell.

Mains l'ont bâti, mains peuvent le détruire.
(montrant les montagnes.)
De liberté Dieu vous fonda le temple.

(On entend un tambour. Des hommes arrivent portant un chapeau sur une perche, un **Crieur public** les suit; des femmes et des enfants se pressent en tumulte sur leurs pas.)

1er ouvrier.

Que veulent ces tambours? — voyons!

Le maître tailleur de pierres.

Quel train
de carnaval! Pourquoi ce chapeau-là?

Le crieur public.

Au nom de l'Empereur, écoutez tous!

Les ouvriers.

Silence!

Le crieur public.

Voyez ce chapeau-là, vous hommes d'Uri!
On le mettra sur une longue perche
au beau milieu d'Altdorf, au plus haut lieu;
et du Bailli voici la volonté:
on doit rendre au chapeau hommage comme à lui;
genoux plié, la tête découverte
chacun doit l'honorer. Par là, le roi
reconnaîtra ceux qui lui obéissent.
Et corps et biens demeure acquis au roi
qui tenterait de mépriser cet ordre.
(Le peuple éclate de rire, le tambour bat, la troupe passe.)

1er ouvrier.

Que s'est donc mis en tête le vicaire?
C'est inouï! — Hommage à un chapeau!
A-t-on jamais ouï rien de pareil?

Le maître tailleur de pierres.

Nous incliner devant un chapeau, nous!
Se moque-t-il des hommes respectables?

1er ouvrier.

Pour la couronne impériale, passe!
Mais le chapeau d'Autriche; — je l'ai vu
pendant au trône, où l'on donnait les fiefs.

Le maître tailleur de pierres.

Quoi, le chapeau d'Autriche? — C'est un piège,
pour nous livrer ensuite aux Autrichiens.

Les ouvriers.

Pas un homme d'honneur n'accepte cette honte.

Le maître tailleur de pierres.

Venez, entendons-nous avec les autres!
(Ils vont vers le fond.)

Tell (à Stauffacher).

Vous savez tout. Portez-vous bien, Herr Werner!

Stauffacher.

Où allez-vous? N'échappez pas si vite.

Tell.

Je fais défaut en ma maison. Adieu.

Stauffacher.

Mon coeur est plein; il a tant à vous dire.

Tell.

Allège-t-on le coeur avec des mots?

Stauffacher.

Mais aux actions nous mènent les paroles.

Tell.

La seule action pour l'heure est patience et silence.

Staouffacher.

Faut-il souffrir aussi l'intolérable?

Tell.

Regnants pressés ne règnent pas longtemps.
— Quand l'ouragan s'élève des abîmes,
on éteint tout; les barques vont chercher
le port bien vite, et le puissant esprit
passe sans laisser trace, et sans faire de mal.
Que chacun vive en sa maison sans bruit:
au pacifique on laisse bien la paix.

Staouffacher.

Vrai?

Tell.

Le serpent ne pique qu'irrité.
Ils finiront par se lasser d'eux-mêmes,
s'ils nous voient tous tranquilles demeurer.

Staouffacher.

Mais nous pourrions beaucoup, tous réunis.

Tell.

Seul, d'un naufrage on peut se mieux tirer.

Staouffacher.

Si froidement de tous quitter la cause?

Tell.

Chacun ne peut compter que sur lui-même.

Staouffacher.

Mais réunis sont forts aussi les faibles.

Tell.

Le fort est fort, surtout quand il est seul.

Staouffacher.

La patrie donc ne peut compter sur vous,
si nous prenons, désespérés, les armes?

Tell (lui tendant la main).

Tell va tirer l'agneau du précipice,
et il pourrait manquer à ses amis? —
Quoi qu'on décide, hors du conseil je reste.
Je ne sais pas choisir, peser longtemps.
Mais pour agir ayez besoin de moi,
que l'on appelle Tell! — et il viendra.

(Il s'en vont de différents côtés. Un attroupement subit se forme autour de l'échafaudage.)

Le maître tailleur de pierres (courant de ce côté),

Qu'y a-t-il donc?

1er ouvrier (il arrive en criant).

Un des couvreurs vient de tomber du toit.

Bertha (accourant sur la scène). **Suite.**

Bertha.

S'est-il tué? — Courez, venez à l'aide! —
Peut-on porter secours? Voici de l'or. —

Le maître tailleur de pierres.

Avec votre or! — Pour vous, tout est à vendre
pour l'or: et quand vous séparez un père
de ses enfants, un homme de sa femme,
portez au monde la désolation,
l'or, croyez-vous, répare tout. — Allez!
Ah, nous étions heureux avant que vous vinssiez;
Le désespoir vous a suivis.

Bertha (au piqueur de corvée qui rentre).

Vit-il?

(le piqueur fait un signe négatif.)

Fort de malheur, bâti dans les malédictions,
oui, de malédictions tu seras la demeure.

(elle sort.)

Scène quatrième.

Habitation de Walther Furst.

Walther Furst et **Arnold de Melchthal**
(entrant en même temps de différents côtés).

Melchthal.

Herr Walther Furst?

Walther Furst.

Si l'on nous surprenait!
Rentrez! — Les espions sans cesse nous entourent.

Melchthal.

Vous n'apportez rien d'Unterwald? Quoi, rien
de mon vieux père? Ici je ne puis plus
comme un captif rester les bras croisés.
Mais qu'ai-je fait enfin de si horrible,
pour me cacher ainsi qu'un assassin?
A ce coquin, qui m'a voulu ravir
mes propres boeufs, un attelage unique,
devant mes yeux, par ordre du bailli,
oui, j'ai cassé le doigt d'un coup de mon bâton.

Walther Furst.

Toujours trop vif! Cet homme était au gouverneur;
l'autorité vous l'envoyait. Vous-même
étiez en faute, et vous deviez subir
la peine, encor que dure, sans vous plaindre.

Melchthal.

Moi, *supporter les insolents discours*
de l'impudent: — „s'il veut manger du pain
que le paysan s'attelle à la charrue!“ —
Mon coeur saignait quand ce coquin ôta
mes boeufs de la charrue, ces belles bêtes!
et eux mugirent, comme s'il sentaient
cette injustice, en agitant leurs cornes.

Une trop juste rage alors me prit,
et je frappai, de moi n'étant plus maître.

Walther Furst.

Nous contenons à peine notre coeur,
comment pourrait se vaincre la jeunesse?

Melchthal.

Mon père seul m'afflige. — Il a besoin
de tant de soins, et là n'est pas son fils.
Le gouverneur le hait: il a toujours lutté
pour la justice et pour la liberté.
Ils le molesteront le bon vieillard. Personne
ne défendra sa tête d'un affront.
— Advienne que pourra de moi — je pars.

Walther Furst.

Prenez patience, et attendez au moins,
que d'Ounterwald nous viennent des nouvelles.
— On frappe, allez! — Peut-être un émissaire
du Gouverneur. — Rentrez. — Ici, vous n'êtes pas
bien à l'abri du bras de Landenberg,
car les tyrans se donnent tous la main.

Melchthal.

Ils nous font voir ce qu'il faut faire.

Walther Furst.

Allez!
Je vous rappelle, s'il n'y a rien à craindre.

(Melchthal rentre.)

L'infortuné! Je n'ose pas lui dire
tous les malheurs que je pressens. — Qui frappe? —
Quand s'ouvre cette porte, chaque fois j'attends
quelque malheur. — Partout soupçon et trahison.
Dans l'intérieur de nos maisons pénètrent
les agents de violence; — il nous faudra bientôt
placer serrures et verroux aux portes.

(Il ouvre et recule étonné en voyant entrer **Werner Staouffacher.**)

Que vois-je, vous, Herr Werner! Ah, vrai Dieu!
Un hôte qui me fait honneur. — Jamais

un plus digne homme n'a franchi ce seuil.
Ah, sous mon toit soyez le bien-venu!
Qui vous amène? Ici que cherchez vous?

Staouffacher (lui tendant la main).

Les anciens temps et notre vieille Suisse.

Walther Furst.

Vous nous les apportez — Je suis content,
mon coeur s'échauffe et s'ouvre à votre vue. —
Asseyez-vous, Herr Werner. — Et comment
va Dame Gertroud, votre aimable femme,
du sage Iberg l'intelligente fille?
Les voyageurs qui du pays germain
par Meinradzell s'en vont en Italie,
nous vantent tous votre hospitalité. —
Mais venez-vous tout droit de Flouelen,
et n'avez-vous ici rien vu avant
d'avoir franchi le seuil de cette porte?

Staouffacher.

Oui, — j'ai vu faire un surprenant ouvrage
qui sûrement ne m'a pas fait plaisir.

Walther Furst.

Vous voyez tout, ami, d'un seul coup d'oeil.

Staouffacher.

Jamais il n'y eut en Ouri rien de tel, —
non, de mémoire d'homme il n'y eut de fort!
La seule maison forte était la tombe.

Walther Furst.

Tombeau de liberté! Oui, c'est son nom.

Staouffacher.

Herr Walther Furst, je ne veux rien vous taire:
par passe-temps je ne suis pas venu;
j'ai des soucis. — Je laisse l'oppression
là-bas, chez-moi; je la retrouve ici.

Ce qu'on endure n'est plus tolérable;
et nul ne voit un terme à tous ces maux.
De toute antiquité les Suisses furent libres;
nous sommes faits à être bien traités.
Et rien de tel chez nous ne s'était vu,
depuis qu'il y a des pâtres sur nos alpes.

Walther Furst.

C'est sans exemple, comme ils vont! Aussi
le noble Sire d'Attinghaous lui-même,
lui, qui connaît les anciens temps, nous dit
que ça n'est plus possible à supporter.

Staouffacher.

Là-bas aussi dans l'Ounterwald se passent
des choses graves, qui nous couteront du sang. —
Le Wolfenschiess, bailli du Roi au Rossberg,
a, convoitant la femme de Baoumgarten, —
celui d'Aisell — osé porter sur elle,
dans sa fureur, une insolente main;
et le mari l'a frappé de sa hache.

Walther Furst.

Les jugements de Dieu sont justes! — quoi!
Baoumgarten, lui? Cet homme si paisible!
Il s'est sauvé, du moins, mis en lieu sûr?

Staouffacher.

De ce côté du lac le sauva votre gendre;
à Stein, chez moi, pour l'heure il est caché. —
— Mais quelque chose encor de plus horrible
vient d'arriver à Sarnen, m'a-t-il dit.
Le coeur en va saigner aux braves gens.

Walther Furst (devenant attentif).

Parlez! quoi donc?

Staouffacher.

Au Melchthal, quand on va
à Kerns, habite un homme respectable,

qu'en son pays on nomme Henri de Halden,
et dont la voix parmi le peuple compte.

Walther Furst.

Eh! qui ne le connaît? Mais achevez!

Staouffacher.

Ce Landenberg voulut punir son fils
pour quelque faute, et fit saisir ses boeufs
à la charrue, et sa plus belle paire:
l'enfant frappa cet homme et prit la fuite —

Walther Furst (dans la plus grande anxiété).

Le père, eh bien! — Parlez, qu'en ont-ils fait?

Staouffacher.

Quoi? — Landenberg fait requérir le père,
et sur-le-champ, de lui livrer son fils;
et comme le vieillard jurait, et c'était vrai,
ne rien savoir du fugitif, alors
le gouverneur appelle ses bourreaux —

Walther Furst.

Oh! plus un mot!

(il s'approche vivement et veut l'entraîner de l'autre côté.)

Staouffacher (élevant encore la voix).

„Et si le fils m'échappe,
toi, je te tiens" — par terre on vous le jette,
un fer aigu pénètre dans ses yeux —

Walther Furst.

Bonté du ciel!

Melchthal (se précipitant sur la scène).

Ah! dans les yeux, vous dites?

Staouffacher (étonné à Walther Furst).

Mais .... ce jeune homme?

Melchthal (le saisissant avec un mouvement convulsif).

Quoi, dans les yeux? Parlez!

Walther Furst.

Le malheureux, hélas!

Staouffacher.

Qui donc est-il?

(après que Walther Furst lui a fait un signe.)

Comment, son fils? — Dieu de justice!

Melchthal.

Et moi,

Moi j'étais loin! — Dans ses deux pauvres yeux?

Walther Furst.

Maîtrisez-vous! Supportez-le en homme!

Melchthal.

Et pour ma faute, et pour mon crime à moi!
— Aveugle ainsi! vraiment aveugle, et tout-à-fait?

Staouffacher.

Trop vrai; la source des regards est desséchée:
il ne reverra plus la lumière du ciel.

Walther Furst.

Epargnez-le! —

Melchthal.

Jamais, non plus jamais!

(Il presse sa main sur ses yeux, et garde le silence pendant quelques moments; puis il se tourne successivement vers l'un et vers l'autre et dit d'une voix douce, étouffée de larmes.)

Sublime don du ciel, ô lumière de l'oeil! —
Mais tous les êtres vivent de lumière,
et chaque créature heureuse. — Avec amour
la plante aussi tourne vers la lumière.
Et lui, plongé vivant dans cette nuit,
dans l'éternel obscur! — Plus ne le réjouissent
les doux gazons des près, l'émail des fleurs,

les glaciers rouges, — il ne peut plus les voir.
Mourir n'est rien, — mais vivre et ne pas voir,
voilà le vrai malheur. — D'un air si triste
pourquoi me regarder? J'ai deux bons yeux,
et n'en puis donner un à mon vieux père aveugle,
une lueur de la mer de lumière,
pleine d'éclat qui m'éblouit les yeux!

Staouffacher.

Je vais accroître vos chagrins, au lieu
de les guérir. — Il est plus misérable.
Car le bailli l'a dépouillé de tout,
ne lui laissant qu'un bâton, pour aller
aveugle et nu, tout seul de porte en porte.

Melchthal.

Rien qu'un bâton à ce vieillard sans yeux!
Lui tout voler, et jusqu'à la lumière,
le bien commun des pauvres. — A présent
de me cacher qu'on ne me parle plus,
ou de rester! Oh, misérable lâche!
N'avoir rien vu, rien que ma sûreté,
et non la tienne! Avoir laissé en gage
ta chère tête aux mains de ce brigand!
Prudence lâche, adieu! — Je ne veux plus
penser à rien qu'à mon paiement sanglant. —
Je veux aller — nul ne m'arrêtera —
lui demander les yeux de mon vieux père —
jusqu'au milieu de ses guerriers je veux
l'aller chercher — que m'importe la vie,
si j'assouvis dans le sang de ses veines
ma rage ardente et ma douleur — — — —

(Il veut partir.)

Walther Furst.

Restez!
Que pouvez-vous lui faire? Il est à Sarnen
en son château inaccessible et rit
là, dans son fort, d'une impuissante rage.

Melchthal.

Demeurât-il là-haut dans le palais de glace
du Schreckhorn, ou plus haut, là où la Youngfrau,
depuis l'éternité siège voilée,
j'arrive à lui; avec vingt jeunes gens
résolus comme moi j'abats sa forteresse.
Et si personne ne me suit, si tous
tremblants pour vos châlets, pour vos troupeaux,
vous vous pliez au joug — j'appellerai
tous les bergers dans la montagne, et là,
là sous la libre voûte du ciel, où
le sens est pur, et sain le coeur encore,
je leur dirai l'horrible cruauté.

Staouffacher (à Walther Furst).

Elle est au comble. Voulons-nous attendre
que les derniers excès —

Melchthal.

Et quels excès
craindriez-vous donc, quand l'étoile de l'oeil
n'est plus en sûreté dans son orbite? —
— Sommes-nous donc sans armes! Pourquoi donc
apprîmes nous à tendre l'arbalète,
à manier la hache de combat? Chaque être
se trouve une arme dans le désespoir:
le cerf, tout épuisé, s'arrête, et montre
aux chiens son bois terrible, le chamois
au précipice pousse le chasseur —
Le boeuf lui-même, enfin, doux compagnon
de l'homme, lui, qui courbe patiemment
sous notre joug la force de son cou,
bondit si on l'irrite, en aiguisant ses cornes,
et vers le ciel lance son ennemi.

Walther Furst.

Si comme nous pensaient les trois cantons,
nous pourrions voir de faire quelque chose.

Stauffacher.

Qu'Uri appelle et Unterwald l'aidant
aux vieux traités Schwytz saura faire honneur.

Melchthal.

Dans l'Unterwald j'ai des amis nombreux;
et chacun risque avec plaisir sa vie,
s'il sait qu'il a quelqu'un derrière lui
pour le défendre. — O pères du pays,
entre vous deux, si pleins d'expérience,
je ne suis rien, rien qu'un enfant — ma voix
doit humblement dans le conseil se taire.
Mais parceque je suis jeune à la vie,
oh! n'allez pas mépriser mes avis.
L'ardeur du sang n'est pas ce qui me pousse,
c'est la violence, hélas! d'un désespoir,
qui toucherait les pierres des rochers.
Vous êtes pères, chefs de vos maisons,
voulez des fils vertueux qui révèrent
les blancs cheveux de votre tête, et gardent
pieusement l'étoile de vos yeux.
Oh! parce qu'en vos corps, vos biens, vous-mêmes
vous n'avez rien souffert, qu'encore vos yeux
brillants et sains dans leurs orbites tournent,
ne restez pas étrangers à nos maux.
Sur vous aussi l'épée est suspendue:
Qui détourna le pays de l'Autriche?
Et ce fut là le crime de mon père;
vous partagez sa peine avec sa faute.

Stauffacher (à Walther Furst).

Vous, décidez! — à suivre je suis prêt.

Walther Furst.

Il nous faut voir ce que les nobles sires
de Sellinen et d'Attinghaous en pensent. —
Leur nom pourra nous faire des amis.

Melchthal.

Quel est le nom au sein de nos montagnes
plus respecté que ne le sont les vôtres?
Le peuple y croit: ce sont de sûrs garants
pour lui; ils sonnent bien dans nos pays.
Vous avez su l'accroître l'héritage
que de vertus vos pères ont laissé.
— Qu'est-il besoin de nobles? — agissons seuls!
Ah! si nous étions seuls chez nous! je crois
que nous saurions nous protéger nous-mêmes.

Stauffacher.

Les nobles, comme nous ne souffrent pas:
car le torrent qui ravage les plaines
n'a pas atteint encore les hauteurs. —
Mais leur secours ne nous saurait manquer
s'ils voient en armes le pays un jour.

Walther Furst.

Qu'il y eût un juge entre l'Autriche et nous,
alors le droit déciderait, la loi.
Mais quoi? notre oppresseur c'est l'empereur,
c'est notre juge — Alors que Dieu nous aide
par notre bras — Sondez les gens de Schwytz;
dans Ouri, moi, je gagne des amis;
qui envoyer pourtant dans l'Ounterwald?

Melchthal.

Moi. — Qui cela de plus près touche-t-il?

Walther Furst.

Non pas, vraiment: vous êtes, vous, mon hôte,
et je réponds de votre sûreté.

Melchthal.

Laissez! Détours, sentiers me sont connus;
je trouve assez d'amis pour me cacher
aux ennemis et me donner asile.

Staouffacher.

A la garde de Dieu! qu'il parte donc. Là-bas
pas un seul traître. — La tyrannie ne trouve
point d'instrument, tant elle est détestée, —
Baoumgart aussi nous doit gagner chez lui
des partisans et soulever le peuple.

Melchthal.

Comment communiquer en sûreté
et des tyrans tromper tous les soupçons?

Staouffacher.

Nous nous pourrions trouver à Brounnen ou
à Treib, où les bateaux marchands abordent.

Walther Furst.

Aussi ouvertement nous ne pouvons agir.
— Ecoutez-moi. — Au bord du lac, à gauche,
vers Brounnen, vis à vis du Mythenstein,
une prairie est dans le bois cachée.
Le peuple des pasteurs la nomme le Rutli,
parce que là le bois fut arraché.
(à Melchthal)
C'est là que notre marche avec la vôtre
confine;
(à Staouffacher.)
Après un court trajet, de Schwytz
votre leger canot vous y transporte.
Par des sentiers déserts nous y pouvons
aller de nuit, et là nous consulter.
Chacun de vous menez dix hommes sûrs,
qui soient à nous de coeur, et nous pourrons
sur l'intérêt commun nous concerter
ensemble, et Dieu aidant, tout décider.

Staouffacher.

Soit. Maintenant donnez-moi votre droite,
et vous, la vôtre; et comme maintenant,
trois hommes, entre nous, nous nous serrons
la main, loyalement, sans fraude, ainsi

nous, trois pays, voulons envers et contre tous
rester unis à la vie, à la mort.

Walther Furst et Melchthal.

A la vie, à la mort!

(Ils tiennent leurs mains unies pendant quelque temps et gardent le silence.)

Melchthal.

O mon vieux père aveugle,
tu ne peux voir le jour de liberté, —
tu l'entendras! — Oui quand d'une alpe à l'autre
s'élèveront en flammes les signaux,
de nos tyrans quand tomberont les forts,
le suisse ira dans ta chaumière alors
le dire à ton oreille, et quand tu l'entendras,
oui, dans ta nuit, brillant, le jour se lèvera.

(Ils sortent de différents côtés.)

ACTE DEUXIÈME.

Scène Première.

Le château du baron d'Attinghaousen.

Une salle gothique ornée d'écussons et de casques. Le Baron **d'Attinghaousen**, vieillard de quatre-vingt-cinq ans, de haute et noble stature; il s'appuie sur une canne surmontée d'une corne de chamois; il est vêtu de fourrures. **Kouoni** et six autres **serviteurs** sont debout autour de lui, tenant des faulx et des râteaux. **Oulrich de Roudentz** entre en costume de chevalier.

Roudentz.

Mon oncle, me voici. — Qu'ordonnez-vous?

Attinghaousen.

Permettez-moi d'abord, suivant l'antique usage,
de prendre avec mes gens notre coup du matin.
(il boit dans un gobelet, qui passe ensuite à la ronde.)
Jadis j'allais moi-même aux champs, aux bois,
et dirigeais des yeux tous leurs travaux,
comme au combat les guidait ma bannière;
et maintenant j'ordonne, et voilà tout;
et si le doux soleil ne vient à moi,
je ne puis plus l'aller chercher sur la montagne.
Oui, dans un cercle plus étroit toujours,
j'avance lentement vers le dernier,

le plus étroit, où toute vie s'arrête.
Je ne suis que mon ombre, et bientôt que mon nom.

Kouoni

(à Roudentz — il tient un gobelet à la main.)

A vous je bois, mon jeune maître.

(après avoir bu il lui offre le gobelet — Roudentz hésite à le prendre.)

Allons!
buvez! Un verre seul, et un seul coeur.

Attinghaousen.

Allez, enfants; ce soir, à la veillée,
nous parlerons des intérêts publics.

(les serviteurs sortent)

Je te vois là tout prêt et tout armé:
tu veux aller à Altdorf, au château?

Roudentz.

Oui, je ne puis plus différer, mon oncle.

Attinghaousen.

(Roudentz se lève, pour sortir.)

Quoi? si pressé? — A-t-on à ta jeunesse
compté le temps si juste, que tu doives
à ton vieil oncle en être avare ainsi?

Roudentz.

Mon Dieu! de moi vous n'avez plus besoin,
dans la maison je suis un étranger.

Attinghaousen

(après l'avoir regardé fixement sans rien dire.)

Oui, par malheur! Par malheur ta patrie
t'est devenue comme étrangère. — Ouly!
Tu n'es plus toi. Tu brilles dans la soie,
du paon tu portes fièrement la plume,
et tu te drapes en un manteau de pourpre;
avec mépris tu vois le paysan,
et son salut tout franc te fait rougir.

Roudentz.

L'honneur qui lui est dû, je le lui rends;
je lui dénie les droits qu'il prend lui-même.

Attinghausen.

Nous gémissons sous le pesant courroux
de notre roi. — Le coeur des gens de bien
est attristé de tant de violences
que nous souffrons, — toi seul n'es point touché
de la douleur commune, — et l'on te voit,
laissant les tiens, te mettre du côté
de l'ennemi; riant de nos misères,
tu cours après de vains plaisirs, et brigues,
toi, la faveur des princes, cependant
que ta patrie sous cette verge saigne.

Roudentz.

Le pays souffre, oui — pourquoi, mon oncle?
Qui l'a jeté dans cette extrémité?
Il leur en coûterait un simple mot,
pour être libres d'oppression sur l'heure,
et être bien traités par l'empereur.
Malheur à ceux qui ferment l'oeil du peuple,
et font qu'il se refuse à son vrai bien!
Dans leur intérêt seul ces gens empêchent
que les cantons ne prêtent le serment,
ainsi que tous ont fait autour de nous.
Ils aiment à s'asseoir au banc des nobles
avec les gentilshommes. On veut pour maître
un empereur pour point n'avoir de maître.

Attinghausen.

Des mots pareils! et de ta bouche, à toi!

Roudentz.

Vous m'avez provoqué, laissez-moi terminer.
— Quel rôle ici jouez-vous donc vous-même,
mon oncle? Quoi! N'avez-vous d'autre orgueil
que d'être Landammann ou banneret,

et gouverner ici avec ces pâtres?
Quoi? N'est-ce pas un choix plus glorieux
de rendre hommage à notre royal maître,
de s'attacher à sa brillante cour,
que d'être l'un des pairs de vos valets,
siégeant en cour avec le paysan?

Attinghaousen.

Ah! Ouly, Ouly! oui, je reconnais
la voix de séduction! Elle a surpris
tes sens, elle a empoisonné ton coeur!

Roudentz.

Je vous l'avoue, je suis blessé dans l'âme,
quand l'étranger, en nous raillant, nous nomme
noblesse de paysans. — Je ne puis plus,
tandis qu'autour de nous les jeunes nobles
vont recueillir l'honneur sous les drapeaux d'Habsbourg,
rester chez moi tranquille et sans rien faire,
et de ma vie perdre en travaux vulgaires
le beau printemps. On voit partout ailleurs
de grands faits d'armes. Un monde tout de gloire,
brillant, s'agite par de là les monts.
Mon casque et mon bouclier se rouillent dans ma salle;
le mâle son des trompettes de guerre,
l'appel des hérauts d'armes au tournoi,
n'arrivent pas au fond de nos vallées;
le ranz-des-vaches, et le bruit monotone
des cloches de troupeaux, c'est tout ce que j'entends.

Attinghaousen.

Aveugle, qu'a séduit un vain éclat,
méprise ton pays natal! rougis
des vieilles moeurs pieuses de tes pères!
Avec des pleurs brûlants, oui, tu soupireras
un jour après tes montagnes natales;
et cette mélodie du ranz-des-vaches,
que dédaigna ton orgueilleux ennui,
te saisira d'un douloureux désir,
si tu l'entends sur la terre étrangère.

Oh! du pays l'amour est bien puissant!
— Ce monde faux, va, n'est pas fait pour toi:
dans cette cour d'orgueil tu restes à toi-même
toujours un étranger avec ton coeur honnête.
Le monde veut d'autres vertus que celles
que l'on t'apprit au fond de nos vallées.
— Va, va là-bas, et vends ton âme libre,
reçois un fief, des princes sois valet,
quand tu peux être et prince et suzerain
sur ton domaine et sur ta libre terre.
Ah, Ouly, Ouly, reste auprès des tiens!
Ne va donc pas à Altdorf, — oh! ne quitte pas
de ta patrie la sainte et noble cause!
— Des miens je reste le dernier. — Mon nom
finit en moi. Là sont pendues mes armes
et dans ma tombe on me les donnera.
Faut-il, qu'à mon dernier soupir je pense
que tu attends que j'aie les yeux fermés
pour t'en aller à cette cour nouvelle,
et de l'Autriche recevoir mes fiefs
que j'ai reçus de Dieu tous francs et libres.

Roudents.

C'est vainement qu'au roi nous résistons.
Il a le monde: et nous voudrions tous seuls,
et par entêtement, nous obstiner
à lui briser la chaîne de royaumes,
que puissamment il tend autour de nous?
Les tribunaux, les foires sont à lui,
à lui les routes, et les chevaux de somme
qui passent le Gotthardt lui paient un droit.
Dans ses états, ainsi qu'en un filet,
il nous a pris: partout il nous enferme.
— L'empire nous défendra-t-il? Peut-il
lui-même repousser l'envahissante Autriche?
Si Dieu ne nous secourt, quel empereur nous aide?
Peut-on compter sur leur parole, quand
dans un besoin de guerre ou d'argent ils osent
aliéner et engager les villes
qui s'étaient mises sous l'abri de l'aigle?

— Non, non, mon oncle, il est prudent et sage
dans ces malheureux temps de factions
de s'attacher à un chef fort, puissant.
Car la couronne allant d'une famille à l'autre,
des bons services perd le souvenir.
Mais bien servir un maître héréditaire,
c'est là semer pour l'avenir.

Attinghaousen.

Très sage!
Tu veux y voir plus clair que tes aïeux,
qui pour ce beau joyau de liberté
ont héroïquement donné sang et fortune?
— Embarque-toi pour Loutzern, et demande
ce que l'Autriche pèse à ces cantons.
Ils vont venir compter moutons et boeufs,
nous mesurer nos Alpes, nous défendre
la grande chasse, et puis la chasse au vol,
dans nos forêts, et mettre leurs barrières
à tous nos ponts, nos portes, et payer
leurs possessions au prix de nos misères,
comme leurs guerres au prix de notre sang. —
— Non, s'il nous faut y mettre notre sang,
qu'au moins ce soit pour nous. — La liberté
nous coûte moins que l'esclavage!

Roudentz.

Mais que peuvent
des pâtres contre les armées d'Albrecht?

Attinghaousen.

Ces pâtres — apprends à les connaître, enfant!
Je les connais: je les guidai moi-même,
et à Favenz je les ai vus combattre.
Qu'ils viennent donc nous imposer un joug
qu'à repousser nous sommes résolus!
— Rapelle-toi la race dont tu sors!
Et pour un faux éclat, de vains hochets,
ne jette pas, crois-moi, ta perle fine. —
— Etre appelé le chef d'un peuple libre,
qui par amour se voue à toi de coeur,

qui t'est fidèle jusques à la mort, —
là, mets ta gloire, et là ta vraie noblesse. —
Resserre bien les noeuds de la nature,
de ton pays aimé rapproche-toi,
à cet amour attache tout ton coeur,
car de ta force ici sont les racines.
— Mais dans leur monde tu te trouves seul,
roseau tremblant que chaque orage brise.
— Oh, viens! Il y a longtemps, que tu ne nous a vus.
Essaie-nous donc un jour. — Pour aujourd'hui;
ne t'en va pas. — Veux-tu? Pas aujourd'hui
un jour, un seul, mais donne-toi aux tiens!

(Il lui prend la main.)

Roudentz.

Non, j'ai promis. — Laissez. — Je suis lié.

Attinghaousen

(laissant aller sa main, d'un ton grave.)

Tu es lié! — Oui, malheureux, tu l'es!
mais non par des serments ou des paroles;
tu es lié, mais par des noeuds d'amour.

(Roudentz se détourne.)

— Oh! cache-toi, si tu le veux. — C'est elle,
Bertha de Brounneck, qui t'attire là,
c'est elle qui t'enchaîne à l'empereur.
Tu veux gagner la noble Damoiselle
en trahissant les tiens — et tu te trompes.
La fiancée est un appât qu'on montre;
mais à ton innocence on ne la garde pas.

Roudentz.

J'en ai trop entendu. Portez-vous bien!

(Il sort.)

Attinghaousen.

Jeune insensé, demeure! — Il s'éloigne!
Je ne le puis défendre ni sauver.
Et c'est ainsi que Wolfenschiess fut traître
à son pays. — Bien d'autres le suivront.

Le charme du dehors entraîne la jeunesse,
elle déborde et veut franchir nos monts.
— Heure fatale, hélas! — où l'étranger
dans ces heureux vallons paisibles vint
détruire l'innocence de nos moeurs.
— La nouveauté envahit tout par force,
le bon vieux temps s'en va, un autre vient.
L'age présent pense autrement que nous!
— Que fais-je ici? Ils sont ensevelis
ceux avec qui j'allais et j'ai vécu.
Déjà mon temps est sous la terre. Heureux
qui dans des temps nouveaux n'est pas forcé de vivre!

(il sort.)

Scène deuxième.

Une prairie entourée de bois et de rochers élevés.

On voit sur les rochers des sentiers bordés de rampes, et des échelles par où descendent les paysans. Au fond on aperçoit le lac au-dessus duquel se montre un arc-en-ciel lunaire. De hautes montagnes ferment la perspective, et derrière elles s'élèvent des pics de glace plus élevés. Nuit complète sur la scène; le lac et le glacier seulement brillent au clair de lune.

Melchthal, Baoumgarten, Winkelried, Meyer de Sarnen, Bourkhardt de Buhel, Arnold de Séva, Klaous de Flue et quatre paysans tous armés.

Melchthal.

La route s'ouvre; allons, suivez! Courage!
Voici le roc et sa petite croix;
nous sommes arrivés. C'est là le Rutli.

(ils entrent en scène avec des torches.)

Winkelried.

Paix!

Séva.

Désert!

Meyer.

Personne encore ici. Nous sommes
avant eux tous au lieu du rendez-vous.

Melchthal.

Quelle heure de la nuit est-il?

Baoumgarten.

Le garde
de Sélisberg tout juste crie deux heures.
(On entend une cloche dans le lointain.)

Meyer.

Chut! Ecoutez!

Buhel.

La cloche de matines
arrive à nous du fond des bois de Schwytz.

Flue.

L'air est très pur, et porte au loin le son.

Melchthal.

Que quelques-uns allument du bois sec
pour que ça flambe quand ils vont venir.
(Deux paysans s'éloignent)

Séva.

Beau clair de lune et belle nuit! Le lac
est là, tranquille, uni comme une glace.

Buhel.

Leur traversée est bonne!

Winkelried (montrant le lac).

Ah! Voyez!
Voyez là-bas! Avez vous vu?

Meyer.

Quoi donc?
C'est vrai! — Un arc-en-ciel pendant la nuit.

Melchthal.

C'est un rayon de lune qui le forme.

Flue.

Oui, c'est un signe et rare et merveilleux;
beaucoup de gens n'ont vu jamais cela.

Séva.

Deux arcs, voyez, celui d'en haut plus pâle.

Baoumgarten.

Et justement dessous passe un bateau.

Melchthal.

C'est Staouffacher qui vient avec sa barque.
Brave homme! lui, ne se fait pas attendre.

(il va vers le rivage avec Baoumgarten.)

Meyer.

Ce sont ceux d'Ouri qui sont en retard.

Buhel.

Dans la montagne ils font un grand détour
pour mieux tromper les gens du gouverneur.

(pendant ce temps les deux hommes ont allumé un feu au milieu de la scène.)

Melchthal (sur le rivage).

Qui vive! Le mot d'ordre!

Staouffacher (d'en bas).

Amis de la patrie!

Tous vont vers le fond à la rencontre des arrivants. Du canot sortent **Staouffacher, Itel Réding, Hans aouf der Maouer, Yorg vom Hofe, Konrad Hounn, Ouirich Schmidt, Yost de Wéiler,** et trois autres paysans; tous sont armés.)

Tous (à haute voix).

Les bien venus!

(Pendant que les autres restent dans le fond et se saluent Melchthal et Staouffacher s'avancent sur le devant de la scène.)

Melchthal.

Staouffacher, je l'ai vu,
j'ai vu celui qui ne peut plus me voir!
J'ai mis ma main sur ses deux yeux, j'ai bu
le sentiment brûlant de la vengeance
dans le soleil éteint de son regard.

Staouffacher.

Vengeance, non. Il faut, non pas venger,
mais repousser les maux qui nous menacent.
Et maintenant parlez. En Ounterwald
qu'avez vous fait pour la commune cause?
Que pensent les paysans? Comment vous-même
vous êtes-vous sauvé des rêts de l'ennemi?

Melchthal.

Par la montagne horrible des Surennes,
par les déserts et vastes champs de glace
où rauque et seul glapit le grand vautour,
je suis monté jusqu'à ces pâturages
où d'Engelberg et d'Ouri les bergers
se saluent de la voix et mènent paître ensemble.
Et j'étanchais ma soif au lait de ses glaciers
qui, bouillonnant, coulait dans les crevasses.
J'allais coucher dans des châlets déserts
où j'étais hôte et maître, et j'arrivai
dans les demeures où les humains habitent.
— Déjà le bruit de ce nouveau forfait
a retenti au fond de ces vallées;
et mon malheur m'attire un saint respect
à chaque porte où m'a conduit ma route.
Je trouve ces coeurs droits tous révoltés
de ce violent gouvernement nouveau.
De même que leurs monts toujours nourrissent
les mêmes herbes, que leurs sources coulent
toujours semblables, et que nuage et vent
suivent leurs cours invariablement,
ainsi les vieilles moeurs ici subsistent,
et, sans changer, des pères vont aux fils.

Nul n'a porté de nouveautés hardies
sur le chemin égal de cette vie.
Ils me tendaient leurs mains calleuses, tous;
ils décrochaient du mur l'épée rouillée;
et, dans leurs yeux brillait, éclair joyeux,
tout leur courage, alors que je nommais
ces noms sacrés chez nous aux montagnards,
celui de Furst, le vôtre. — Ils ont juré
de faire en tout ce que vous croiriez juste,
et de vous suivre et jusque dans la mort.
— Ainsi je cours de ferme en ferme, à l'ombre
du droit sacré de l'hospitalité.
Et quand je vins dans le vallon natal
que mes parents habitent en grand nombre,
quand j'y trouvai mon père aveugle, nu,
là, sur leur paille, lui, vivant de la pitié
des âmes charitables —

Stauffacher.

Dieu du ciel!

Melchthal.

Non, je ne pleurai pas. En impuissantes larmes
point n'ai versé ma force de douleur;
au fond du coeur, comme un précieux trésor,
je la renferme et pense à l'action seule.
Je cours tous les recoins de la montagne;
pas un vallon caché que je n'aie vu;
et jusqu'au pied de ces glaciers de neige
je cherche et trouve des chaumières d'hommes.
Et là où j'ai porté mon pied, partout
pour les tyrans je trouve même haine.
Car même jusqu'à ces derniers confins
de toute vie créée, où le dur sol
ne donne plus, ils volent, ces baillis. —
Je réveillai le coeur de ce bon peuple
par l'aiguillon de ma parole, et tous
ils sont à nous de coeur, ils l'ont juré.

Stauffacher.

Vous avez fait beaucoup en peu de temps.

Melchthal.

Et j'ai fait plus. Ce sont les forteresses
Rossberg et Sarnen qui font peur aux gens.
Dans leurs murailles l'ennemi s'abrite
facilement et pille le pays.
Et j'ai voulu les voir avec mes yeux.
J'allai à Sarnen et j'ai vu la bourg.

Staouffacher.

Vous vous risquiez dans l'antre de ce tigre?

Melchthal.

J'étais vêtu en pélerin. — Je vis
le gouverneur assis à son festin —
Jugez si moi je puis dompter mon coeur:
Je le vis là, et ne l'ai pas tué.

Staouffacher.

Oui, le bonheur sourit à votre audace.

(Pendant ce dialogue les autres paysans se sont avancés et se sont rapprochés de Staouffacher et de Melchthal.)

Mais, dites-moi qui sont tous ces amis,
ces braves gens qui viennent avec vous?
Faisons tous connaissance, que nos coeurs
s'approchent et s'ouvrent, en toute confiance.

Meyer.

Et qui ne vous connaît aux trois pays?
Je suis, moi, Meyer de Sarnen; voici
Strouth Winkelrid, fils de ma propre soeur.

Staouffacher.

Vous dites là un nom connu de tous.
Un Winkelrid tua le grand dragon
dans les marais de Weiler, et périt
dans le combat.

Winkelried.

C'est mon aïeul, Herr Werner.

Melchthal (désignant deux paysans).

Ceux-ci demeurent en de là des bois, ils sont
aux moines d'Engelberg. — Vous n'irez pas
les mépriser à cause qu'ils sont serfs,
et comme nous n'ont pas de terres libres —
Ils aiment le pays, sont gens d'honneur.

Staouffacher (aux deux paysans).

Donnez la main! Heureux qui de son corps
ne doit service à homme sur la terre;
l'honnêteté se trouve en tout état.

Konrad Hounn.

Voici Herr Réding notre Altlandamann.

Meyer.

Je le connais. Il est mon adversaire,
il me dispute un héritage ancien.
— Nous sommes ennemis au tribunal,
ici d'accord.

(Il lui donne une poignée de main.)

Staouffacher.

C'est bravement parlé.

Winkelried.

Entendez-vous? On vient! — La corne d'Ouri!

(De droite et de gauche on voit descendre des rochers des hommes armés portant des torches.)

Aouf der Maouer.

Mais n'est-ce pas le serviteur de Dieu lui-même,
le bon curé qui vient? Il ne craint pas
les peines du chemin, l'horreur des nuits,
le bon pasteur, pour s'occuper du peuple.

Baoumgarten.

Le Sacristain le suit et Walther Furst;
mais Tell pourtant n'est pas dans cette foule.

Walther Furst, **Roesselmann**, le Curé, **Petermann**, le Sacristain, **Kuoni**, le berger, **Werni**, le chasseur, **Rudi**, le pêcheur, et cinq autres **paysans**, tous ensemble au nombre de trente-trois s'avancent et se placent autour du feu.

Walther Furst.

Il nous faut donc, et sur notre héritage,
le sol de nos aïeux, nous réunir
furtivement ainsi que des meurtriers,
et dans la nuit, qui prête son manteau
au crime ou bien à ces conspirations
que le soleil fait fuir, chercher nos droits,
notre bon droit, tout aussi clair pourtant
que le grand jour étincelant du ciel.

Melchthal.

Laissez! Ce qu'a tramé la sombre nuit
viendra, heureux et libre au grand soleil.

Roesselmann.

Ecoutez tous ce qu'en mon coeur Dieu met!
Ici nous remplaçons une diète,
et nous comptons ici pour tout un peuple.
Tenons notre assemblée d'après les us
de ce pays, et comme aux temps paisibles.
Ce que cette assemblée a d'illégal,
que les besoins des temps l'excusent. Mais
Dieu est partout où l'homme fait justice,
et sous son ciel nous sommes tous debout.

Stauffacher.

Eh bien! Siégeons suivant l'ancien usage,
et s'il est nuit, brillant est notre droit.

Melchthal.

Si l'on n'est pas en nombre, ici le coeur du peuple
est tout entier; et les meilleurs y sont.

Konrad Hunn.

Si les vieux livres aussi ne sont pas là
ils sont écrits au fond de notre coeur.

Roesselmann.

Eh bien! formons le cercle tout de suite.
Plantez debout les glaives de la loi!

Aouf der Haouer.

Le Landammann doit prendre ici sa place,
ses assesseurs seront à ses côtés.

Le Sacristain.

Trois peuples sont ici. A qui l'honneur
reviendra-t-il de nous donner un chef?

Meyer.

Que Schwytz dispute un tel honneur à Ouri;
ceux d'Ounterwald d'eux-mêmes se retirent.

Melchthal.

Oui, nous nous retirons, car nous venons
demander aide à nos puissants amis.

Staouffacher.

Qu' Ouri saisisse donc le glaive; sa bannière
marche en avant quand nous allons à Rome.

Walther Furst.

A Schwytz revient l'honneur du glaive; car
nous sommes fiers tous d'être de sa tige.

Roesselmann.

Je finirai ce beau débat. Que Schwytz
guide au conseil, Ouri dans les batailles.

Walther Furst (tendant l'épée à Staouffacher).

Prenez alors.

Staouffacher.

Pas moi. L'honneur au plus âgé.

Im Hofe.

C'est Oulrich Schmidt qui compte le plus d'ans.

Aeuf der Maoner.

C'est un digne homme, mais il n'est pas libre.
Jamais vassal n'a été juge à Schwytz.

Staouffacher.

N'avons nous pas donc Réding l'Altlandammann?
Que cherchons-nous encore? Il en est digne.

Walther Furst.

Qu'il soit l'Ammann, le chef de la diète!
Qui pour lui vote lève en l'air la main.

(Tous lèvent la main droite.)

Réding (s'avançant au milieu du cercle).

Je ne puis pas poser la main sur les vieux livres;
mais par ces astres éternels, je jure
de ne jamais me détourner du droit.

(On plante les deux épées devant lui, et l'on forme un cercle autour de lui Schwytz est au milieu, Uri à droite, Unterwald à gauche. Il est debout appuyé sur son épée de combat.)

Qui réunit à l'heure des esprits,
sur l'inhospitalier rivage de ce lac,
tous trois ici les peuples des montagnes?
Quel est le but de la nouvelle ligue
que nous formons sous le ciel étoilé?

Staouffacher (s'avançant dans le cercle).

Ceci n'est point une union nouvelle;
c'est l'union du temps de nos aïeux
que nous renouvelons. Oui, mes amis.
Bien que le lac, les monts soient entre nous,
que chaque peuple se gouverne à part,
nous sommes cependant d'un sang et d'une race,
nous sommes tous sortis d'un seul pays.

Winkelried.

Ainsi c'est vrai ce que nos lids nous disent
qu'en ce pays nous vînmes de bien loin?
Oh! Contez-nous ce que vous en savez,
et que le vieux lien resserre le nouveau.

Staouffacher.

Voici ce que les vieux bergers racontent:
— Dans le pays du Nord fut un grand peuple
que tourmentait une disette affreuse.
Dans ce besoin le peuple décida
qu'un homme pris sur dix devrait quitter
la terre des aïeux. — Cela fut fait.
Et tous, pleurant, partirent, hommes, femmes,
toute une armée, allant vers le soleil,
combattant de l'épée à travers l'Allemagne,
jusqu'au pays où sont nos monts boisés.
La troupe alla sans se jamais lasser,
tant, qu'elle vint en la vallée sauvage,
où dans les prés coule aujourd'hui la Muotta. —
Pas trace d'homme ici que l'on pût voir.
Seule, une hutte aux bords était debout;
un homme assis auprès gardait le bac.
Le lac furieux était impraticable;
et eux alors regardent le pays
d'un peu plus près, et voient d'immenses bois,
découvrent là de bonnes sources vives,
et tous se croient dans leur patrie aimée. —
Ils résolurent d'y rester, bâtirent
l'antique bourg de Schwytz, et mirent
maints jours bien durs à défricher les bois
et ses racines qui s'en vont au loin.
Puis, quand le sol devint insuffisant
pour tant de monde, alors ils s'étendirent
vers la montagne noire, jusqu'au Weissland,
où, seul, derrière un mur de glaces éternelles
un autre peuple parle d'autres langues.
Ils ont bâti le bourg de Stanz au Kernwald,
la ville d'Altdorf dans le val de Reuss.
Nul n'oublia pourtant son origine;
parmi les étrangers qui, depuis lors,
se sont fixés au sein de leur pays,
les gens de Schwytz se savent retrouver;
le coeur, le sang toujours se reconnaissent.

(Il leur tend les mains à droite et à gauche.)

Aouf der Maouer.

Oui, tous un même sang, un même coeur.

Tous (se tendant les mains).

Nous ne faisons qu'un peuple; agissons tous ensemble.

Staouffacher.

Les autres peuples portent tous le joug,
car ils se sont soumis à leurs vainqueurs.
Et nous trouvons dans notre pays même
bien des colons vassaux de l'étranger,
à leurs enfants léguant leur vasselage.
Mais nous, vraie souche de la vieille Suisse,
nous avons su garder la liberté.
Nous n'avons pas fléchi genou devant les princes;
nous prîmes librement l'appui des empereurs.

Boesselmann.

Oui, nous avons choisi pour protecteur l'empire,
mais librement; c'est dit aux lettres de Fridrich.

Staouffacher.

Car le plus libre enfin n'est pas sans maître.
Il faut un chef, un magistrat suprême,
qui fasse droit en cas de différend.
Voilà pourquoi nos pères, pour le sol
qu'ils ont conquis sur les déserts sauvages,
ont fait hommage à l'empereur, au maître
de l'Italie et du pays germain,
en s'engageant, avec les hommes libres
de tout l'empire, à le servir en armes.
Un seul devoir a l'homme libre, et c'est:
défendre notre empire ainsi qu'il nous défend.

Melchthal.

Et tout le reste est sceau de servitude.

Staouffacher.

L'arrière-ban marchant ils suivaient tous
son étendard, pour lui frappaient du glaive.

En Italie ils l'escortaient en armes
pour mettre la couronne sur son front.
Chez eux, ces gens se gouvernaient eux-mêmes,
suivant leurs lois et les vieux us. La peine
du sang était à l'empereur lui seul;
on préposait un des principaux comtes
qui ne pouvait rester en ce pays.
Quand arrivait un crime, on l'appelait;
et sous le libre ciel, tout clair et net
il prononçait le droit sans peur des hommes.
Où voit-on là des traces d'esclavage?
Qui sait les choses autrement qu'il parle.

Im Hofe.

Non, tout est bien ainsi que vous le dites:
On n'a jamais souffert la tyrannie chez nous.

Stauffacher.

Au roi lui-même on a désobéi,
quand il faussa le droit dans l'intérêt des prêtres.
Car lorsque ceux de l'abbaye d'Einsideln
nous disputaient notre alpe, que nous autres
nous occupions du temps de nos aïeux,
l'abbé nous vint produire un ancien titre
qui lui donnait tous les terrains sans maître —
car on avait célé notre présence.
Nous dîmes alors: „La lettre fut surprise;
et l'empereur ne peut donner nos biens.
Et si l'empire nous dénie nos droits,
nous nous pouvons passer dans nos montagnes
de votre empire.“ — *Ainsi parlaient nos pères!*
Du joug nouveau faut-il souffrir la honte?
et d'un valet ce qu'empereur jamais
ne put nous imposer dans sa puissance?
Nous-mêmes nous avons créé ce sol
avec nos mains, et fait de nos vieux bois,
repaires d'ours sauvages jusqu' alors,
un lieu d'habitation pour des humains;
tué la race du dragon sortant
de ses marais de noirs poisons gonflée;

et déchiré le voile de brouillards,
qui toujours gris couvrait tous ces déserts;
brisé le roc, et sur le précipice
au voyageur ouvert un chemin sûr.
Il est à nous depuis mille ans ce sol!
— Et le valet des princes oserait
venir ici pour nous donner des chaînes?
nous outrager sur notre propre terre?
N'y a-t-il donc rien qui puisse nous sauver?

(Grand mouvement parmi les paysans.)

Non, le pouvoir des tyrans a ses bornes.
Quand l'opprimé ne trouve plus justice,
quand son fardeau devient trop lourd — il tourne,
rempli d'espoir, son âme vers le ciel,
et là reprend ses droits, droits éternels,
qui sont et restent inaliénables,
indestructibles comme les étoiles. —
C'est l'âge de nature qui revient
où l'homme en l'homme trouve un ennemi. —
Moyen dernier, quand il n'en est plus d'autre
qui puisse aller, le fer lui fut donné. —
Nous défendrons le plus précieux des biens
contre la force. — Oui, nous combattons
pour le pays, nos femmes et nos enfants!

Tous (frappant sur leurs épées).

Pour le pays, nos femmes, nos enfants.

Roesselmann (s'avançant au milieu du cercle).

Avant de recourir au glaive, pensez-y!
On peut arranger tout avec le roi.
Il vous en coûte un mot, et les tyrans
qui vous oppriment maintenant, vous flattent.
Prenez ce qu'on vous a souvent offert;
laissez l'Empire et acceptez l'Autriche. —

Aouf der Haouer.

Comment dit-il? Jurer, nous, à l'Autriche?

Buhel.

N'écoutez pas!

Winkelrid.

C'est le conseil d'un traître,
d'un ennemi.

Réding.

Du calme, compagnons!

Séva.

Lui rendre hommage après de tels affronts!

De Flue.

Et les laisser nous arracher par force
ce qu'aux caresses on refusait!

Meyer.

Alors
nous sommes esclaves — et méritons de l'être!

Aouf der Maouer.

Que soit déchu des droits communs des Suisses
qui parle de se rendre à l'Autrichien!
— Landammann, je demande que ceci
soit la première loi que nous rendrons.

Melchthal.

Oui, oui, qui parlera de soumission,
qu'il soit déchu de tous honneurs et droits.
Que nul ne le reçoive à son foyer.

Tous (levant la main droite).

Nous le voulons! la loi!

Réding (après un moment de silence).

La loi est faite.

Roesselmann.

Vous êtes libres! et c'est par cette loi.
L'Autriche, non, ne prendra point par force
ce que son doux langage n'obtint pas. —

Yost de Weiler.

L'ordre du jour, passons!

Réding.

Confédérés!
A-t-on tenté tous les moyens plus doux?
Le roi peut-être *ignore* tout. Peut-être
ne veut-il pas que nous souffrions ainsi.
Il faut tenter une dernière fois
de porter plainte à son oreille avant
de recourir au fer. Toujours terrible,
si même on a le droit, est la violence.
Dieu n'aide que quand n'aident plus les hommes.

Stauffacher (à Konrad Hounn).

A vous de dire maintenant. Parlez.

Konrad Hounn.

J'étais, à Reinfeld, au palais du roi,
pour porter plainte contre nos tyrans,
et réclamer les lettres de franchise
que chaque nouveau roi toujours confirme.
J'y vis les envoyés de bien des villes
des bords du Rhin et du pays Souabe.
Chacun d'entre eux obtint son parchemin,
et retourna content dans son pays.
Moi, l'on m'envoie aux conseillers, et tous
me congédient avec de vains discours.
„Pour cette fois le roi n'a pas le temps;
„mais quelque jour il penserait à nous".
Et traversant bien tristement les salles
de la royale Bourg, je vis le duc Jéhan
pleurant à la fenêtre, et près de lui
deux nobles sires, Wart et Taegerfeld.
Et ils me dirent: „Aidez-vous vous-mêmes;
„n'attendez pas justice, vous, du roi.
„Voyez, comme il dépouille son neveu,
„retient son héritage légitime.
„Le Duc demande au moins les biens qu'avait

„sa mère; — il est en âge, il est bien temps
„qu'il puisse gouverner vassaux et terres.
„Et qu' *obtient-il?* — De fleurs une couronne:
„C'est l'ornement qui sied à la jeunesse.“

Aouf der Maouer.

Vous l'entendez! N'espérez pas justice
de l'empereur. Aidez-vous donc vous-mêmes!

Réding.

Il ne nous reste que cela. Voyons
à bien conduire *tout* à bonne fin.

Walther Furst (s'avançant dans le cercle).

Tous nous voulons briser ce joug que l'on *déteste*,
tous nous voulons garder nos droits anciens,
comme ils nous sont venus de nos aïeux,
mais non, sans frein chercher des nouveautés.
A l'empereur les droits de l'empereur,
qui a seigneur le serve comme il doit.

Meyer.

Moi, de l'Autriche j'ai des biens en fief.

Walther Furst.

Vous lui rendrez ce que vous lui devez.

Yost de Weiler.

Je paie l'impôt aux Rappersweil.

Walther Furst.

Toujours
vous leur paierez l'impôt avec la rente.

Roesselmann.

Moi j'ai prêté serment à la grand' Dame
de Zurich.

Walther Furst.

Au couvent donnez son dû.

Staouffacher.

Je n'ai de fief que dans l'empire seul.

Walther Furst.

Qu'on fasse ce qu'on doit, et rien de plus.
Nous voulons tous chasser ces gouverneurs
et leurs valets, et renverser leurs forts,
mais point de sang s'il est possible. Il faut
que l'empereur voie bien qu'on nous força
à mettre bas devoirs, pieux respects.
Et s'il nous voit ne point sortir des bornes
peut-être prudemment vaine-t-il tout son courroux.
Un peuple inspire justement la crainte
qui sait se modérer le glaive en main.

Réding.

Voyons, pourtant. Comment aller au bout!
Nos ennemis ont tous les armes en main,
ils n'iront pas en paix céder la place.

Staouffacher.

Ils le feront s'ils nous voient tous en armes;
on les surprend avant qu'ils soient armés.

Meyer.

C'est bientôt dit, mais difficile à faire.
Dans nos pays s'élèvent deux châteaux
qui les protégent, et qui seraient terribles
si l'empereur tombait sur le pays.
Rossberg et Sarnen doivent être pris
avant qu'on tire un glaive aux trois cantons.

Staouffacher.

Tardez encore, et l'ennemi sait tout,
car trop de gens partagent le secret.

Meyer.

Pas un seul traître dans les trois cantons.

Roesselmann.

Le zèle aussi lui-même peut trahir.

Walther Furst.

En différant le fort d'Altdorf s'achève
et l'avoyer se peut fortifier.

Meyer.

Vous ne pensez qu'à vous.

Le Sacristain.

Vous êtes injustes.

Meyer.

Injustes nous! et qu' Ouri l'ose dire!

Réding.

Par vos serments! La paix!

Meyer.

Oh oui! Si Ouri
et Schwytz s'entendent nous devrons nous taire.

Réding.

Je dois blâmer devant notre assemblée
qui trouble ainsi la paix par sa violence.
N'avons-nous pas la même cause tous?

Winkelrid.

Si nous remettions tout jusqu'à Noël?
C'est la coutume alors que les vassaux
au gouverneur apportent des présents
dans son château. Dix hommes peuvent, ou douze,
sans nul soupçon se réunir au fort,
portant tous en secret des fers pointus
qu'on peut placer bien vite à des bâtons,
car dans la Bourg personne n'entre armé.
Tout près, dans la forêt, se tient la troupe;
et quand les autres se seront faits maîtres

de la grand' porte, on sonnera la corne,
et tous alors sortent d'embuscade;
ainsi le fort est aisément à nous.

Melchthal.

D'escalader le Rossberg je me charge:
j'ai une fille du château qui m'aime;
j'obtiens sans peine un rendez-vous de nuit,
elle me tend l'échelle pour monter;
une fois là, j'y tire les amis.

Réding.

Tous veulent-ils que l'on diffère encore?

(La majorité lève la main.)

Staouffacher (après avoir compté les voix).

Il y a vingt voix, et rien que douze contre.

Walther Furst.

Au jour fixé, quand tomberont les forts,
nous donnerons le signe par des feux
d'une montagne à l'autre. Tous les hommes
à leurs chefs-lieux sont convoqués de suite,
quand les Baillis verront que c'est sérieux,
croyez qu'ils n'iront pas chercher bataille,
et qu'ils accepteront très-volontiers
un sauf-conduit pour s'en aller bien loin.

Staouffacher.

Avec ce Gessler seul je crains la lutte;
il est toujours tout entouré de lances;
lui, sans combat ne vide pas la place,
encor chassé il reste formidable.
C'est malaisé, peu sûr de l'épargner.

Baoumgarten.

Que l'on me place au poste du danger,
je dois à Tell la vie qu'il a sauvée;

pour le pays, de coeur, je l'aventure,
car mon honneur est sauf, mon coeur content.

Réding.

Le temps porte conseil. Prenez patience!
Puis au moment il faut se confier.
— Mais cependant que nous délibérons dans l'ombre,
sur les montagnes le matin déjà
met son fanal brillant. — Séparons-nous
avant que le soleil ne nous surprenne.

Walther Furst.

Non, l'ombre lentement fuit des vallons.

(Tous lèvent machinalement leurs chapeaux et contemplent dans un calme recueillement le lever de l'aurore.)

Roesselmann.

Par ce soleil qui nous salue avant
les nations qui, respirant à peine,
là-bas, habitent les vapeurs des villes,
prêtons serment à l'union nouvelle.
Nous voulons être un peuple seul de frères,
périls, malheurs, ne nous sépareront.

(Tous répètent les mêmes mots en levant les trois doigts de la main.)

Nous voulons être, ainsi qu'étaient nos pères,
libres, — plutôt la mort que vivre esclaves.

(Tous répètent comme ci-dessus.)

— Et nous voulons nous confier à Dieu,
et ne point craindre le pouvoir des hommes.

(Tous comme ci-dessus Les paysans s'embrassent.)

Staouffacher.

Que maintenant chacun sans bruit s'en aille
vers ses amis et vers ses compagnons.
Le pâtre ira tranquille à l'hivernage,
qu'il gagne des amis à l'union.
Et jusque là ce qu'il faudra souffrir,
supportez-le. Laissez grossir le compte
de nos tyrans, jusqu'à ce que la dette

de tous et de chacun se paie ensemble.
Qu'ici chacun maîtrise sa fureur,
pour le pays qu'il garde sa vengeance:
du bien public c'est être le voleur
que faire droit soi-même à son offense.

(Pendant qu'ils s'éloignent de trois côtés différents dans le plus grand calme l'orchestre fait entendre une grandiose harmonie; la scène reste vide pendant quelque temps et montre le spectacle du soleil levant sur les glaciers.)

ACTE TROISIÈME.

Scène Première.

Une cour devant la maison de Tell.

(Il travaille avec une hache de charpentier, **Hedwig** à un ouvrage de femme, **Walther** et **Wilhelm**, dans le fond, jouant avec une arbalète.)

Walther (chantant).

Par val et montagnes,
arc et flèche en main,
chasseur en campagne
dès le grand matin.

Dans les airs, tranquille,
l'aigle est maître et roi, —
sur les monts stériles
règne archer par droit.

A lui seul l'espace;
ce qu'atteint son dard,
ce qui vole et passe
formera sa part.

(Il vient en sautant.)

Ma corde s'est cassée! — Arrange-la, mon père.

Tell.

Pas moi. Un bon archer se sert lui-même.

(Les enfants s'éloignent.)

Hedwig.

Mais ils commencent à tirer bien jeunes.

Tell.

Pour être maître il faut commencer tôt.

Hedwig.

Dieu veuille que jamais ils ne l'apprennent.

Tell.

Il faut savoir de tout. Dans cette vie
pour s'en tirer à tout événement
il faut s'armer.

Hedwig.

Et nul ne trouve, hélas!
la paix chez soi.

Tell.

Eh! Mère, je ne puis.
De moi nature n'a point fait un pâtre.
Je dois poursuivre un but toujours fuyant;
et ne jouis de cette vie qu'alors
que chaque jour je puis la conquérir

Hedwig.

Et tu oublies l'angoisse de ta femme,
qui tout ce temps se ronge en t'attendant.
Ce que nos gens racontent de vos courses
si périlleuses me remplit d'effroi.
Quand tu me dis adieu, le coeur me tremble
de ne jamais te voir me revenir.
Je te vois, seul, sur ces glaciers sauvages,
perdu, puis t'élançant d'un roc à l'autre,
faire un faux pas; je vois que le chamois
se retournant t'entraîne dans l'abîme,

qu'une avalanche vient t'ensevelir,
et sous tes pieds que la trompeuse glace
se brise — et toi, tu tombes, enseveli
vivant, au fond de ce sépulcre horrible.
Hélas! la mort sous cent diverses formes
surprend l'audacieux chasseur des alpes.
C'est un funeste et périlleux métier,
et qui toujours vous mène vers l'abîme.

Tell.

Qui de sang-froid regarde autour de soi,
se fie en Dieu et en sa force agile,
facilement se tire du danger.
On n'a pas peur des monts où l'on est né.

(Il a terminé son travail, et met ses outils de côté.)

La porte maintenant tiendra longtemps.
Hache chez soi épargne un menuisier.

(Il prend son chapeau.)

Hedwig.

Où donc vas-tu?

Tell.

A Altdorf, chez ton père.

Hedwig.

Dis, tu n'as rien de dangereux en tête?

Tell.

Que veux-tu dire?

Hedwig.

On trame quelque chose
contre les gouverneurs. Au Rutli, je le sais,
on s'assembla, — tu es dans cette ligue.

Tell.

Je n'y suis pas allé. Mais au pays
je ne me puis soustraire s'il appelle.

Hedwig.

Ils te mettront au poste du danger;
ta part toujours sera la plus pénible.

Tell.

On est taxé suivant ses facultés.

Hedwig.

A l'homme d'Ounterwald pendant l'orage
tu fis passer le lac. Un vrai miracle
vous a sauvés. Tu as donc oublié
femme et enfants?

Tell.

Oui, je pensais à vous;
et j'ai sauvé le père à ses enfants.

Hedwig.

Mais traverser le lac furieux! C'est là,
non confier en Dieu, mais tenter Dieu.

Tell.

Qui réfléchit toujours jamais n'agit.

Hedwig.

Oui, bon toujours et secourable à tous,
d'eux aie besoin, et pas un seul ne t'aide.

Tell.

Dieu garde que jamais j'aie besoin d'aide.

(Il prend son arbalète et ses flèches.)

Hedwig.

Pourquoi cette arbalète? Laisse-la.

Tell.

J'ai comme un bras de moins, moi, sans mon arme.

Walther.

Père, où vas-tu?

Tell.

A Altdorf, mon enfant,
chez grand-papa — Veux-tu venir?

Walther.

Oui, père.

Hedwig.

Le gouverneur y est. Tiens, n'y va pas.

Tell.

Il part aujourd'hui même.

Hedwig.

Attends qu'il parte.
Ne le fais pas songer à toi qu'il hait.

Tell.

Moi, peu me chaut de son mauvais vouloir.
Je marche droit et je ne crains personne.

Hedwig.

Les gens de bien sont ceux qu'il hait le plus.

Tell.

C'est parce qu'il ne peut les prendre. Moi,
le chevalier me laisse en paix, bien sûr.

Hedwig.

Comment cela?

Tell.

Il n'y a pas bien longtemps
j'allai chasser dans les marais sauvages
du Schachenthal, où nul jamais ne passe,
et comme je suivais seul un étroit sentier
où il n'y a pas moyen de s'éviter,
car au dessus s'élève un mur a pic,
et le torrent mugit en bas, terrible,
à ma rencontre arrive l'avoyer.

(Les enfants se rapprochent et écoutent avec un air de curiosité.)

Il était seul, et seul j'étais aussi,
mais homme à homme, et près de nous l'abîme.
Et quand il m'aperçut, me reconnut,
moi, qu'il avait très peu de temps avant,
pour presque rien, sévèrement puni,
quand il me vit vers lui venir, avec
mes bonnes armes, il pâlit, sous lui
fléchirent ses genoux; je vis l'instant
où il allait tomber sur le rocher. —
J'en eus pitié, je m'avançai vers lui
d'un air soumis, et dis: C'est moi, messire.
Mais lui ne put trouver une parole. —
Avec la main il me faisait le signe,
sans dire mot, de suivre mon chemin;
j'allai, et puis lui renvoyai sa suite.

Hedwig.

Il a eu peur de toi — malheur à toi!
Il ne pardonne pas qu'on l'ait vu faible.

Tell.

Moi je l'évite, il ne me cherche pas.

Hedwig.

Non, n'y va pas. Va-t-en plutôt chasser.

Tell.

Mais quelle idée?

Hedwig.

Je suis inquiète, reste.

Tell.

Quoi? sans raison te tourmenter ainsi!

Hedwig.

Oui, parce que c'est sans raison. Tell, reste.

Tell.

Mais j'ai promis, ma femme, d'y aller.

Hedwig

Va, s'il le faut; mais laisse-moi l'enfant.

Walther.

Ma mère, non, je vais avec mon père.

Hedwig.

Waelty, tu veux abandonner ta mère?

Walther.

Je te rapporterai d'en bas de belles choses.

(Il part avec son père.)

Wilhelm.

Mère, avec toi je reste.

Hedwig (l'embrassant).

Oui, tu es
mon fils chéri; toi seul me restes encore.

(Elle va à la porte de la cour, et les suit longtemps des yeux.)

Scène deuxième.

Site sauvage au milieu des forêts, fermé de tout côtés.
Cascades tombant des rochers.

Bertha en habit de chasse, immédiatement après **Roudentz.**

Bertha.

Il vient. Enfin je vais pouvoir parler.

Roudentz (s'avançant vivement).

Ah! je puis donc vous trouver seule enfin.
Partout nous sommes entourés d'abîmes;
plus de témoins à craindre en ce désert;
d'un long silence j'affranchis mon coeur. —

Bertha.

La chasse ici ne nous suit-elle pas?

Roudentz.

Elle est là bas. — Maintenant ou jamais!
Je dois saisir cette heure précieuse —
oui, je dois voir se décider mon sort,
dût-il à tout jamais nous séparer.
— Oh! n'armez pas de cette rigeur sombre
vos doux regards. — Qui suis-je pour oser
lever sur vous mes trop hardis désirs?
Moi, que la gloire ignore encor, me mettre,
là, sur les rangs avec ces chevaliers,
qui, glorieux, demandent votre main!
Je n'ai qu'un coeur fidèle et plein d'amour —

Bertha (sérieuse et sévère).

Qui? vous? parler d'amour, de coeur fidèle?
vous, infidèle à vos premiers devoirs?

(Roudentz recule.)

l'esclave de l'Autriche, qui se vend
à l'étranger, à l'oppresseur des siens?

Roudentz.

De vous, Madame, entendre ce reproche?
Je n'ai cherché que vous de ce côté.

Bertha.

Me pensiez-vous trouver dans le parti
des traîtres? Je voudrais donner ma main
plutôt à Gessler même, à l'oppresseur,
qu'au fils dénaturé de cette Suisse
qui peut se faire ici son instrument.

Roudentz.

Qu'entends-je, ô Dieu!

Bertha.

Qu'a donc un homme honnête
qui de plus près le touche que les siens?
Pour un coeur noble est-il rien de plus beau
que d'être un défenseur de l'innocence,
le protecteur des droits des opprimés?

— Le coeur me saigne, à moi, pour votre peuple;
de ses douleurs je souffre, car je l'aime
lui, si modeste et cependant si fort.
Vers lui, m'entraîne tout mon coeur. J'apprends
à l'estimer toujours de plus en plus. —
Mais vous, que la nature et la chevalerie
lui donnent pour son défenseur, et qui
l'abandonnez, passez à l'ennemi,
et au pays venez forger des chaînes,
vous m'affligez et m'offensez; je dois
forcer mon coeur pour ne vous pas haïr.

Roudentz.

Ne veux-je pas le bien de mon pays?
Sous le puissant empire de l'Autriche
la paix .....

Bertha.

Vous préparez sa servitude.
Oui, vous voulez chasser la liberté
du dernier fort qui lui restait sur terre.
Le peuple comprend mieux son vrai bonheur;
aucun semblant n'égare son droit sens.
Ils ont jeté leurs rets sur votre tête. —

Roudentz.

Ah! vous me haïssez, me méprisez!

Bertha.

Ah! mieux vaudrait pour moi peut-être. Mais
voir mépriser, et digne de mépris,
celui que l'on voudrait aimer! —

Roudentz.

O Bertha!
Vous me montrez du ciel les joies sublimes,
et m'en précipitez au même instant.

Bertha.

Non, non, noblesse en vous n'est pas éteinte!
Elle dormait, je veux la réveiller.

Il vous fallait vous faire violence
pour étouffer votre vertu native;
mais par bonheur elle est la plus puissante,
et malgré vous vous êtes noble et bon.

Roudentz.

Vous croyez donc en moi? Par votre amour
je puis tout faire et devenir!

Bertha.

Soyez
ce que vous fit la splendide nature.
Gardez la place où elle vous a mis,
restez avec le peuple et la patrie,
et pour vos droits sacrés allez combattre!

Roudentz.

Hélas!
Comment vous obtenir, vous posséder
si je désobéis à l'empereur?
Et n'est-ce pas de vos parents eux-mêmes
que votre main dépend entièrement?

Bertha.

Dans les Cantons se trouvent mes domaines;
la Suisse libre, je le suis aussi.

Roudentz.

Bertha! quel avenir devant mes yeux!

Bertha.

N'espérez pas m'avoir par leur faveur:
ils voudraient bien saisir mon héritage
pour l'annexer aux biens héréditaires.
La même avidité qui veut vous dévorer
vos libertés menace aussi la mienne.
Je suis choisie pour être la victime
qui doit récompenser un favori —
Ils veulent m'attirer à cette cour
que l'artifice habite avec l'envie.

Là-bas m'attend un odieux hymen;
l'amour lui seul me peut sauver — le vôtre.

Roudentz.

Vous vous pourriez résoudre à vivre ici?
en mon pays à vous donner à moi?
O Bertha, ces désirs qui m'entraînaient,
qu'étaient-ils donc qu'un aspirer vers vous?
Je vous cherchais, vous seule, dans la gloire.
Mon ambition n'était que mon amour.
Seule, avec moi, dans ces vallons tranquilles,
vous renfermer, quittant l'éclat du monde! —
Oh! j'ai trouvé le but où j'aspirais.
Viennent les flots du monde bouillonnant
sur les rochers des monts briser leurs ondes —
Non, je n'ai plus de désirs à jeter
de cette vie dans les lointins espaces —
Qu'autour de nous étendent ces rochers
un mur épais que nul jamais ne passe,
j'amais ne s'ouvre cet heureux vallon
qu'au ciel lui seul et qu'à ses doux rayons!

Bertha.

Oui, te voilà ainsi que t'a rêvé
mon coeur — ma foi ne m'avait pas trompée.

Roudentz.

Adieu, toi, vain éclat qui m'as séduit!
je trouve le bonheur dans ma patrie.
Là où l'enfant avait gaiement fleuri,
où mille traces de mes joies m'entourent,
où sources, arbres sont vivants pour moi,
en mon pays tu veux m'appartenir!
Je l'ai toujours aimé, je le sens bien,
il eût manqué à toutes joies du monde.

Bertha.

Mais où serait cette île du bonheur
sinon ici, pays de l'innocence,

où vit toujours l'antique bonne foi
où l'on ne trouve pas la perfidie?
Pour nous les jours y couleront en paix,
notre bonheur y reste pur d'envie.
— Et le premier parmi tous tes égaux,
là, je te vois, dans ta dignité d'homme,
tout entouré d'hommages purs, loyaux,
grand comme un roi au sein de ses royaumes.

Roudentz.

Là, je te vois, des femmes la meilleure,
par tes doux soins féminins si charmants,
me faire un ciel au sein de ma demeure,
parer ma vie, ainsi que le printemps
répand ses fleurs, des charmes de ta grâce,
ranimant joie et vie où ton pied passe.

Bertha.

Tu vois, ami, pourquoi j'étais si triste
en te voyant toi-même ruiner
ce vrai bonheur. Que fus-je devenue
s'il m'eût fallu le suivre en son château
ce chevalier, cet orgueilleux tyran?
Point de châteaux ici, de murs qui viennent
me séparer de ceux que je puis rendre heureux.

Roudentz.

Comment me délivrer, et dénouer la chaîne
que follement je me suis mise au cou?

Bertha.

Par un viril courage brise-la! —
Quoiqu'il advienne reste avec ton peuple
c'est là ta place.

(On entend des cors-de-chasse dans le lointain.)

Ici la chasse vient —
partons. Il faut nous séparer. — Combats
pour ton pays. — C'est pour l'amour combattre:
Même ennemi nous fait trembler tous deux,
la même liberté nous fait tous libres.

(Il partent.)

Scène troisième.

Une prairie devant Altdorf.

Sur le devant de la scène des arbres; au fond le chapeau sur un mât. La vue est bornée par le Bamberg, au-dessus duquel s'élève une montagne couverte de neige.

Frisshardt et **Leuthold** montant la garde.

Frisshardt.

Nous veillons là pour rien. Pas un qui vienne
à ce chapeau tirer sa révérence.
C'était pourtant comme une foire ici,
et la prairie est maintenant déserte
depuis qu'au mât pend cet épouvantail.

Leuthold.

De mauvais drôles viennent seuls, et lancent
pour nous vexer leurs loques de bonnets.
Tout ce qu'il y a de bien vous fait plutôt
le grand détour de la moitié du bourg
que de plier le dos à ce chapeau.

Frisshardt.

Ils passent sur la place vers midi
en revenant de la maison-de-ville.
Ah! là, je croyais prendre bien quelqu'un:
personne ne pensait à saluer.
Mais Roesselmann voit ça. Il revenait
tout juste de chez un malade — il vient
avec l'hostie, se met devant le mât,
le sacristain de sa clochette sonne,
tous tombent à genoux, et moi avec;
et tous saluent l'hostie, pas le chapeau. —

Leuthold.

Dis, je commence à croire que nous sommes
mis au carcan au pied de ce chapeau;
car c'est honteux pourtant pour un soldat

d'être en faction devant un chapeau vide —
Et tout bon gars sans doute nous méprise.
— Faire la révérence à un chapeau!
C'est par ma foi, un ordre vraiment drôle!

Frisshardt.

Pourquoi donc pas un chapeau vide et creux?
Tu salues bien des têtes sans cervelle.

Hildegard, Mechthild et **Elsbeth** entrent avec des enfants et s'approchent du mât.

Leuthold.

Oh! toi, tu es un si zélé coquin!
Tu aimerais à chagriner le monde.
Passe qui veut devant ce chapeau-là,
je ferme l'oeil et n'y regarde pas.

Mechthild.

Là pend le gouverneur — respect, vous, drôles!

Elsbeth.

Mon Dieu, qu'il parte et laisse son chapeau;
ça n'ira pas plus mal pour le pays.

Frisshardt (les renvoyant).

Partirez-vous, maudit troupeau de femmes!
Qui vous appelle? Envoyez vos maris.
S'ils ont le coeur qu' ils bravent la consigne.

(*Les femmes s'éloignent*)

Tell s'avance tenant son arbalète et conduisant l'enfant par la main; ils passent devant le chapeau sans y faire attention, et arrivent sur l'avant-scène.

Walther (montrant le Bamberg).

Père, est-ce vrai que là, sur la montagne,
les arbres saignent quand on vous les frappe
d'un coup de hache?

Tell.

Et qui dit ça, mon fils?

Walther.

Le Berger-maître. Il dit que tous les arbres
y ont un sort; et qui leur fait du mal
toujours sa main ressort de son tombeau.

Tell.

Ils ont un sort, oui, c'est la vérité.
Vois-tu ces neiges-là, ces cornes blanches
qui vont se perdre jusque dans le ciel?

Walther.

Ah! les glaciers qui tonnent tant la nuit,
et nous envoient les grandes avalanches.

Tell.

C'est bien cela; et l'avalanche aurait
depuis longtemps enseveli notre Altdorf
sous son grand poids, si les forêts là-haut,
comme un rempart, ne s'élevaient contre elle.

Walther.

Père, y a-t-il des pays sans montagnes?

Tell.

Quand on descend de nos hauteurs, on va
toujours plus bas, suivant le cours des fleuves,
et l'on arrive dans un grand pays
et plat où les torrents n'écument plus,
et les rivières coulent lentes, calmes.
Là, librement on voit partout le ciel.
Le blé y pousse dans de belles plaines,
et le pays est comme un beau jardin.

Walther.

Eh! père, pourquoi donc n'allons-nous pas
vite là-bas, dans ce pays si beau,
quand nous vivons ici de soucis et peines?

Tell.

Le sol est bon et beau comme est le ciel;
mais le cultivateur ne jouit pas
de la bénédiction qu'il sème.

Walther.

Comme toi
il n'est pas libre sur son héritage?

Tell.

Le champ est à l'évêque ou bien au roi.

Walther.

Mais dans les bois ils chassent librement?

Tell.

La fauve est au seigneur avec l'oiseau.

Walther.

Dans la rivière ils pêchent cependant?

Tell.

Rivière, mer, et sel, tout est au roi.

Walther.

Qui donc est-il ce roi que tous redoutent?

Tell.

Celui qui les défend et les nourrit.

Walther.

Ne peuvent-ils se protéger eux-mêmes?

Tell.

Chaque homme se défie de son voisin.

Walther.

Au grand pays je suis mal à mon aise,
moi, j'aime mieux rester sous l'avalanche.

Tell.

Oui, mon enfant, mieux valent les glaciers
derrière soi que de mauvaises gens.

(Ils veulent poursuivre leur chemin.)

Walther.

Vois père, ce chapeau, là sur ce mât.

Tell.

Que nous importe ce chapeau? — Partons.

(Au moment où ils vont s'éloigner Frisshardt vient sur lui avec sa pique.)

Frisshardt.

Au nom de l'empereur arrêtez-vous!

Tell (saisissant la pique).

Que voulez-vous? Pourquoi me retenir?

Frisshardt.

Vous violez l'ordre; et vous allez nous suivre.

Leuthold.

Et vous manquez de respect au chapeau.

Tell.

Mais laisse-moi, l'ami.

Frisshardt.

Marche! en prison!

Walther.

Lui, en prison, mon père! A l'aide! A l'aide!
Vous tous, ici! Secours, ô braves gens!
On le conduit par force prisonnier.

(Il appelle au dedans de la scène.)

Roesselmann, le Curé, **Petermann**, le sacristain, et trois autres hommes paraissent.

Le Sacristain.

Quoi donc?

Roesselmann.

Pourquoi mets-tu la main sur lui?

Frisshardt.

Un ennemi de l'empereur, un traître!

Tell (le saisissant rudement).

Un traître, moi!

Roesselmann.

Mais tu te trompes, ami,
Tell est bon citoyen, un honnête homme.

Walther

(apercevant Walther Furst et courant au devant de lui).

Grand-père, à l'aide! On fait violence à père.

Frisshardt.

Marche! en prison.

Walther Furst (entrant en scène).

Je suis caution, arrête!
Au nom de Dieu, dis, Tell, qu'arrive-t-il?

Melchthal et **Staouffacher** arrivent.

Frisshardt.

Il traite avec mépris l'autorité
du gouverneur, et seul la méconnaît.

Staouffacher.

Tell l'aurait fait?

Melchthal.

C'est un mensonge, drôle!

Leuthold.

Il a manqué de respect au chapeau.

Walther Furst.

Faut-il mettre en prison pour ça? — ami,
prends ma caution, et laisse-le aller.

Frisshardt.

Va-t-en donner caution pour ta personne,
nous remplissons, nous, notre charge. Marche!

Melchthal (aux paysans).

Non, c'est par trop violent! Souffrirons-nous
que sous nos yeux, ces impudents l'enlèvent?

Le Sacristain.

Nous sommes les plus forts, ne souffrez pas
cela, amis! — Dos contre dos l'un soutient l'autre!

Frisshardt.

Qui donc résiste aux ordres du vicaire?

Trois paysans (arrivant en toute hâte).

Nous vous aidons! Qu'arrive-t-il? Frappez!

(Hildegard, Mechtild et Elsbeth reviennent.)

Tell.

Je puis m'aider moi-même. Allez, mes braves!
Si je voulais, moi, employer la force,
ces piques-là me feraient-elles peur?

Melchthal (à Frisshardt).

Ose venir le prendre parmi nous!

Walther Furst et Staouffacher.

Du calme, allons!

Frisshardt.

Révolte et sédition!

(On entend des cors-de-chasse)

Les femmes.

Le gouverneur!

Frisshardt (élevant la voix).

Emeute! sédition!

Staouffacher.

Crie donc jusqu'à crever, coquin!

Roesselmann et Melchthal.

Veux-tu te taire!

Frisshardt.

Prêtez main forte aux serviteurs des lois.

Walther Furst.

C'est le Bailli. — Malheur! que se va-t-il passer?

Gessler à cheval, le faucon sur le poing, **Roudolf Harras**, **Bertha** et **Roudentz**, suite nombreuse de valets armés, qui forment un cercle de piques au fond de la scène.)

Roudolf Harras.

Place au Vicaire!

Gessler.

Allons, qu'on les disperse!

Où court ce peuple? et qui criait à l'aide?
Qu'était-ce? je le veux savoir. — Avance.
Toi, qui es-tu? — Pourquoi tiens-tu cet homme?

Frisshardt.

Puissant seigneur, je suis ton homme d'armes,
et suis de garde auprès de ce chapeau.
J'ai pris cet homme sur le fait, et comme
il refusait l'hommage du salut.
Je le voulais saisir selon ton ordre;
le peuple veut par force l'enlever.

Gessler (après un moment de silence).

Méprises-tu tant l'empereur et moi,
son lieutenant, que tu refuses hommage
à ce chapeau, que j'ai fait pendre là
pour éprouver de tous l'obéissance?
Ah! tu trahis tout ton mauvais vouloir.

Tell.

Pardon, mon cher seigneur, c'est par oubli,
non par mépris de vous, que ça s'est fait.

Car Tell jamais ne fut bien réfléchi.*).
Pardonnez-moi, ça n'arrivera plus.

Gessler (après un silence).

Tu es un maître à l'arbalète, Tell,
tu défierais, dit-on, tous les archers?

Walther.

Et c'est bien vrai, seigneur; c'est que mon père
touche à cent pas la pomme sur son arbre.

Gessler.

C'est là ton fils, Tell?

Tell.

Oui, mon bon seigneur.

Gessler.

Combien as-tu de fils?

Tell.

Deux, monseigneur.

Gessler.

Quel est celui des deux que tu préfères?

Tell.

Seigneur, tous deux sont mes enfants chéris.

Gessler.

Bien, Tell! Puisqu'à cent pas tu touches une pomme.
tu vas donner la preuve devant moi
de ton adresse. — Allons, prends l'arbalète,
tu l'as tout juste en main — prépare-toi
à tirer une pomme sur la tête

---

*) Il y a ici dans le texte un jeu de mots intraduisible: „si jétais réfléchi je ne serais pas (appelé) Tell" dit l'allemand. Cela ne se comprend pas en français; mais en allemand le mot toll, qui ressemble beaucoup au nom de Tell, et qui vient de la même racine, signifie un fou. Il parait que le nom de Tell a eu autrefois la même signification.

de ton enfant — mais vise bien, crois-moi,
et touche-moi la pomme au premier coup,
car si tu manques, Tell, ta tête tombe.

(Tous paraissent saisis de terreur)

Tell.

Mais quelle atrocité m'ordonnez vous? —
Moi! — sur la tête de mon fils, j'irais —
mais non — non, cher seigneur, ce n'est pas votre idée —
préserve le bon Dieu! — Vous ne pouvez
sérieusement exiger ça d'un père.

Gessler.

Tu vas tirer la pomme sur la tête
de ton enfant — car je le veux.

Tell.

J'irais
avec mon arc viser la chère tête
de mon enfant à moi — plutôt mourir!

Gessler.

Tu tires, ou bien tu meurs avec ton fils.

Tell.

Me faire, moi, meurtrier de mon enfant!
Vous n'avez pas d'enfants! et vous ne savez pas
ce qui remue au fond du coeur d'un père.

Gessler.

Eh! Tell, voilà que tu deviens prudent!
On me disait: Tell n'est qu'un visionnaire,
et qui s'écarte des façons des autres.
L'inusité te plaît: voilà pourquoi
je t'ai choisi un coup bien hazardeux;
un autre hésiterait — mais toi, tu fermes
les yeux, et bravement vas de l'avant.

Bertha.

Ne raillez pas avec ces pauvres gens!

Ils sont tremblants et pâles, et ne sont pas
habitués à vous entendre rire.

Gessler.

Et qui vous dit que moi je rie?

(Il étend la main vers une branche et cueille une pomme qui pend au-dessus de sa tête.)

Voici
La pomme. — Place! — Allons, prends ta distance
selon l'usage — Il a quatre-vingts pas,
ni plus ni moins. — Il se vantait d'atteindre,
même à cent pas, son homme. Maintenant,
tire, chasseur, et ne va pas manquer.

Roudolf Harras.

Dieu! c'est sérieux. Tombe à genoux, enfant!
Prie le Bailli, demande lui la vie.

Walther Furst.

(à Melchthal qui peut à peine contenir son impatience.)

Contenez-vous — je vous en prie, du calme!

Bertha (au Gouverneur).

Assez, messire. Il est trop inhumain
de se jouer ainsi de ses angoisses.
Quand ce pauvre homme eût mérité la mort
pour un délit aussi léger, mon Dieu,
il l'a déjà dix fois au moins soufferte.
Renvoyez-le sans autre mal chez lui;
il vous connaît — lui-même, et les enfants
de ses enfants n'oublieront pas cette heure.

Gessler.

Qu'on fasse place! Toi, que tardes-tu? ta vie
n'est plus à toi: je puis te mettre à mort,
et vois, je place, en ma bonté, ton sort
entre tes mains, si sûres de leur art.
Peut-il trouver sévère son arrêt
celui qu'on fait le maître de son sort?
Tu vantes ton coup d'oeil si sûr! Eh bien!

c'est le moment, chasseur, fais voir ton art.
Le prix est grand, de toi le but est digne.
Toucher le noir de quelque cible? un autre
le peut aussi. — Mais, moi, j'appelle un maître,
qui de son art est toujours sûr, à qui
le coeur ne fait trembler la main ni l'oeil.

Walther Furst (se jetant à ses pieds).

Oh! nous voyons, Seigneur, votre puissance!
Mais grâce! et n'usez pas du droit — Prenez
moitié de tous mes biens, prenez le tout,
mais épargnez cette horreur à un père.

Walther.

Ne prie donc pas, grand-père, ce méchant.
Dites où je dois aller. Je n'ai pas peur.
Mon père atteint même un oiseau qui vole —
Il n'ira pas frapper le coeur d'un fils.

Staouffacher.

Vous n'êtes pas touché de l'innocence
de cet enfant?

Roesselmann.

Pensez qu'il y a un Dieu au ciel,
à qui vous rendrez compte de vos actes.

Gessler.

Qu'il soit lié à ce tilleul.

Walther.

Lié!
Je ne veux pas que l'on me lie. Tranquille
comme un agneau je reste sans souffler;
si l'on m'attache je ne le peux pas:
dans mes liens je me débats, bien sûr.

Roudolf Harras.

Mais laisse-toi bander les yeux au moins.

Walther.

Pourquoi les yeux? Est-ce que je crains peut-être
la flèche de sa main? Je veux l'attendre
tranquillement, et sans cligner les yeux.
Père, fais voir que tu es un archer.
C'est qu'il ne t'en croit pas capable, et veut nous perdre —
Tire en dépit de ce méchant, et touche.

(Il va vers l'arbre; on place la pomme sur sa tête.)

Melchthal (aux paysans).

Quoi! sous nos yeux s'accomplira ce crime!
Et pourquoi donc avons-nous tous juré?

Staouffacher.

C'est inutile; nous n'avons pas d'armes. —
Une forêt de lances autour de nous.

Melchthal.

Si nous étions allés à l'oeuvre tout de suite!
Que Dieu pardonne à qui fit tant remettre!

Gessler (à Tell).

A l'oeuvre! L'on n'a pas impunément des armes.
Ces instruments de mort sont dangereux,
et sur l'archer le trait revient tomber.
L'insolent droit que prennent les paysans
offense le seigneur de la contrée.
Seul qui commande a droit d'avoir des armes;
et s'il vous plaît porter des arcs, des flèches,
bien! moi je veux vous indiquer le but.

Tell

(bande l'arbalète et place la flèche).

Ecartez-vous! place!

Staouffacher.

Tell? vous voulez? Mais non, vous frémissez,
votre main tremble et vos genoux fléchissent.

Tell

(laissant tomber son arbalète).

Devant mes yeux tout flotte!

Les femmes.

Dieu du ciel!

Tell (au gouverneur).

Epargnez-moi ce coup, voilà mon coeur,

(Il arrache son habit et montre sa poitrine)

que vos soldats arrivent et me tuent.

Gessler.

Je ne veux pas ta vie, je veux le coup.
Tu peux tout faire, et tu n'as peur de rien;
tu sais mener la rame comme l'arc,
tempête ne t'effraie s'il faut sauver quelqu'un;
sauveur de tous, eh! sauve-toi toi-même.

(Tell reste un moment dans une agitation terrible, se tordant les mains, et jetant un oeil égaré tantôt sur le gouverneur et tantôt vers le ciel. Tout-à-coup il saisit son carquois, prend une seconde flèche et la cache dans son pourpoint. Le gouverneur remarque tous ses mouvements.)

Walther (sous le tilleul).

Je n'ai pas peur. Va, père, tire!

Tell.

Allons!

Roudentz

(qui pendant ce temps était dans la plus grande anxiété et paraissait se retenir avec peine, s'avance).

Seigneur Bailli, vous n'irez pas plus loin,
vous ne pouvez — Ceci fut une épreuve.
Atteint est votre but. Poussée trop loin,
oui, la rigueur dépasserait son but:
L'arc trop tendu finit par se briser.

Gessler.

Vous, taisez-vous jusqu'à ce qu'on vous parle?

Roudentz.

Je veux et puis parler. L'honneur du roi m'est cher;
un tel gouvernement se fait haïr.

Ceci, le roi ne le veut pas. Je puis,
moi, l'affirmer. Ces cruautés, mon peuple
ne les mérite pas; et c'est passer vos droits.

Gessler.

Ah! vous osez!

Roudentz.

Je suis resté muet
sur les actions violentes que j'ai vues,
oui, j'ai fermé mes yeux à la lumière;
mon coeur, qui débordant se révoltait,
j'ai su le refouler dans ma poitrine;
mais plus longtemps me taire, ce serait
trahir et mon pays et l'empereur.

Bertha

(se jetant entre lui et le gouverneur).

Vous l'irritez encore d'avantage.

Roudentz.

J'abondonnai mon peuple; à mes parents
je renonçai, j'avais de la nature
rompu les noeuds pour m'attacher à vous.
Affermissant l'autorité du roi,
je crus agir dans l'intérêt de tous,
mais le bandeau vient de tomber; tremblant,
je vois qu'on m'a conduit vers un abîme.
Vous égariez mon libre jugement,
vous séduisiez mon coeur loyal. J'allais
perdre mon peuple en le voulant sauver.

Gessler.

Audacieux! pareil langage à ton seigneur?

Roudentz.

Vous? non, mais l'empereur. Je suis né libre
tout comme vous, et puis me mesurer
avec vous-même en vraie chevalerie.
Si vous n'étiez ici au nom du roi
que je respecte, même où on le déshonore,

je jetterais mon gant — et vous devriez
le relever ainsi que veut chevalerie.
Oui, faites signe à vos soldats — comme eux
(Montrant le peuple.)
je ne suis pas sans armes — j'ai l'épée
et qui m'approche....

Staouffacher (crie).

Il a touché la pomme!

(Pendant que tout le monde s'était tourné de ce côté, et que Bertha s'était jetée entre Roudentz et le gouverneur, Tell a décoché sa flèche.)

Roesselmann.

Et l'enfant vit!

Plusiers voix.

Il a touché la pomme!

(Walther Furst chancelle et est sur le point de tomber, Bertha le soutient.)

Gessler (étonné).

Il a tiré? Comment? Ah! l'enragé!

Bertha.

Votre enfant vit. Remettez-vous, bon père!

Walther

(accourant la pomme dans sa main).

Voici la pomme. Et moi je savais bien
que toi tu n'irais pas blesser ton fils.

Tell

(est resté le corps penché comme s'il voulait suivre la flèche; l'arbalète échappe à ses mains. Lorsqu'il voit arriver l'enfant, il s'élance vers lui les bras grands ouverts, et l'enlève sur son coeur avec une violente émotion. Puis il s'affaise sur lui-même. Tous sont émus.)

Bertha.

Bonté du Ciel!

Walther Furst (au père et au fils).

Mes fils, mes chers enfants!

Staouffacher.

Dieu soit loué!

Leuthold.

Ça c'est un coup! Les hommes
en parleront encor dans bien longtemps.

Rodolf Harras.

L'on parlera de Tell, le bon archer,
tant que ces monts demeureront debout.

(Il passe la pomme à Gessler.)

Gessler.

Par Dieu! La pomme au bon milieu percée!
Un maître coup, et je le dois louer.

Roesselmann.

Très beau, oui; mais malheur à qui força
ce père à tenter Dieu.

Staouffacher.

Tell, revenez à vous,
allons; c'est là se racheter en homme,
et libre, vous pouvez aller chez vous.

Roesselmann.

Venez; rendez cet enfant à sa mère.

(Ils veulent l'emmener.)

Gessler.

Ecoute, Tell!

Tell.

Qu'ordonnez-vous?

Gessler.

Tu caches
une autre flèche encore sur toi — oui, oui,
je l'ai bien vu — qu'en voulais-tu donc faire?

Tell (embarrassé).

Seigneur, c'est là l'usage des archers.

Gessler.

Non, Tell, non; ta réponse ne vaut rien.
Cela signifiait quelque autre chose.
Dis-moi la vérité, tout franc, tout net.
Quoi que ce soit, je te promets la vie.
Pourquoi cette autre flèche?

Tell.

Eh bien! Messire,
et puisque vous m'avez promis la vie,
je vous dirai vraiment la vérité.

(Il tire la flèche de son pourpoint, et jette un regard terrible sur le gouverneur).

Avec ce trait j'aurais percé ... vous-même
si j'eusse atteint mon cher enfant, — et vous,
bien sûr, je ne vous aurais pas manqué.

Gessler.

Bien, Tell! je t'ai promis la vie, je t'ai
donné parole, et je la veux tenir.
Mais tes mauvais dessins m'étant connus,
je veux te faire mettre et bien garder
où tu ne verras plus soleil ni lune.
Soldats, prenez et liez-le.

(On attache Tell.)

Staouffacher.

Seigneur,
quoi? vous pouvez ainsi traiter un homme
sur qui la main de Dieu se fait visible?

Gessler.

Voyons si cette main le sauvera deux fois. —
Menez-le sur ma barque — Je le suis,
je veux moi-même à Kussnacht le conduire.

Roesselmann.

Vous n'oseriez — Le roi ne l'oserait,
nos lettres de franchise l'interdisent.

Gessler.

Et où sont-elles donc? Sont-elles confirmées?
Le roi ne l'a pas fait — Et cette grâce,
l'obéissance doit vous l'obtenir.
Vous êtes tous rebelles à l'empereur,
et nourrissez des séditions hardies;
je vous connais — je vous pénètre à fond.
Je prends cet homme parmi vous pour l'heure;
mais tous vous êtes ses complices. Apprennent
les sages à se taire et obéir.

(Il s'éloigne, Bertha, Roudentz, Harras et les valets le suivent. Frisshardt et Leuthold demeurent.)

Walther Furst.

Ah! C'est fini! Cet homme a résolu
ma perte à moi et toute ma famille.

Staouffacher (à Tell).

Mais ce furieux pourquoi l'irritez-vous?

Tell.

Se dompte qui sentit de ces douleurs!

Staouffacher.

Tout est perdu, oui, tout. Nous sommes
tous enchaînés, liés tous avec vous.

Les paysans (entourant Tell).

Tell, avec vous s'en va tout notre espoir.

Leuthold (s'approchant).

J'en suis fâché — mais je dois obéir.

Tell.

Adieu!

Walther

(s'attachant à lui avec désespoir).

O père, père, mon cher père.

Tell

(levant les bras vers le ciel)

Il est là-haut, ton père! — Crie vers lui.

Staouffacher.

Tell, ne dirai-je rien à votre femme?

Tell

(prenant son fils sur sa poitrine avec passion).

L'enfant est sain et sauf. Dieu m'aidera!

(Il s'arrache vivement des bras de son fils, et suit les hommes d'armes.)

ACTE QUATRIÈME.

Scène Première.

Rive orientale du lac des quatre Cantons.

(Des rochers escarpés et de forme bizarre ferment la perspective du côté de l'Ouest. Le lac est agité. Mugissement et bruissement violents entremêlés de coups de tonnerre et d'éclairs.)

Kountz de Ghersaou, le **Pêcheur** et son fils.

Kountz.

Mes yeux l'ont vu, et vous pouvez m'en croire,
tout s'est passé comme je vous disais.

Le Pêcheur.

Tell prisonnier, conduit à Kussnacht, Tell!
lui, notre meilleur homme, le plus brave
s'il faut combattre pour la liberté.

Kountz.

Le gouverneur le conduisait lui-même
en remontant le lac. Ils s'embarquaient
quand je quittais Fluélen. Mais l'orage
qui maintenant arrive, et m'a forcé,
en toute hâte, d'aborder ici,
peut avoir mis obstacle à leur départ.

Le pêcheur.

Tell dans les fers, aux mains du gouverneur!
Croyez qu'il va vous l'enterrer si bien
que plus jamais il ne verra le jour!
car il doit craindre la juste vengeance
d'un homme libre et qu'il a trop poussé.

Kountz.

Le Landammann aussi, le noble sire
von Attinghaous, dit-on, est à la mort.

Le pêcheur.

La dernière ancre de salut se brise!
C'était le seul dont, pour les droits du peuple,
la voix pouvait encore s'élever.

Kountz.

L'orage a le dessus. Adieu, je vais
chercher un gîte au bourg; car aujourdh'ui
l'on ne peut plus penser à s'embarquer.

(Il part)

Le pêcheur.

Tell en prison, et notre baron mort!
Tu peux lever la tête, tyrannie!
loin toute honte, loin! La voix de vérité
est bien muette, aveugle est l'oeil si sûr,
captif le bras qui nous devait sauver.

Le fils du pêcheur.

Mais comme il grêle! à la cabane, père;
il fait mauvais à demeurer dehors.

Le pêcheur.

Soufflez, ô vents! vous, flamboyez, éclairs!
crevez nuages! débordez, ô fleuves
du ciel, noyez la terre, détruisez
en germe les générations futures!
Sauvages éléments, soyez les maîtres!

Ours, revenez, vieux loups, venez encore
de vos déserts. Ce sol vous appartient;
Qui voudrait vivre ici sans liberté!

Le fils du pêcheur.

L'abîme gronde; entends; le tourbillon mugit;
jamais ce gouffre ainsi n'avait fait rage.

Le pêcheur.

Prendre pour but la tête de son fils!
Père jamais n'avait reçu cet ordre.
Et la nature ne doit pas, furieuse,
se révolter? — Ah! sans m'en étonner
je verrais que les rocs s'inclinent dans le lac,
que ces hauts pics, ces grandes tours de glace,
qui n'ont j'amais fondu depuis la création,
de leurs sommets descendent en coulant,
que les monts croulent, et les précipices
s'éboulent tous, et qu'un nouveau déluge
vient engloutir les villes des vivants!

(On entend une cloche.)

Le fils du pêcheur.

Entendez-vous sonner sur la montagne?
Bien sûr, on voit des barques en péril;
ils sonnent pour qu'on fasse des prières.

(Il monte sur la hauteur.)

Le pêcheur.

Malheur à tout bateau qui maintenant
est là, bercé dans ce berceau terrible!
Pilote et gouvernail ne peuvent rien:
l'orage est maître; et vents et vagues jouent
avec les hommes. — Près ou loin, nul port
qui puisse lui donner un sûr abri.
Les rocs à pic se dressent devant lui,
inaccessibles, inhospitaliers,
montrant partout leurs rudes flancs de pierre.

Le fils du pêcheur.

Père, un bateau qui vient de Fluëlen.

Le pêcheur.

Dieu vienne en aide aux pauvres gens! L'orage,
quand il s'engouffre au fond de ce détroit,
fait rage comme un animal féroce
qui de sa cage ébranle les barreaux.
Il cherche en vain en rugissant l'issue;
car, tout autour, l'enferment les rochers
qui jusqu'au ciel lui murent le passage.

Le fils du pêcheur.

Mais c'est la grande barque d'Ouri, père;
je reconnais la flamme et son toit rouge.

Le pêcheur.

O jugement de Dieu! Oui, c'est lui-même
qui passe ici. — Là-bas il s'embarqua,
en emmenant son crime dans sa barque!
Le bras vengeur l'a vite su trouver;
et audessus de lui il voit un maître
plus puissant; — les flots n'écoutent plus sa voix;
et ces rochers ne courbent pas leurs têtes
vers son chapeau — Ne prie donc pas, enfant!
n'arrête pas le bras levé du juge.

Le fils du pêcheur.

Je ne prie pas pour le bailli — Je prie
pour Tell qui est aussi sur cette barque.

Le pêcheur.

O déraison d'un élément aveugle!
Quoi! pour atteindre un seul coupable, il faut
perdre à la fois pilote et bâtiment!

Le fils du pêcheur.

Vois, ils avaient heureusement passé
le Boughisgrat — mais la fureur des vagues,

qui rebondissent sur le Teufelsmunster,
les vient jeter sur le grand Axemberg.
— Mais je ne les vois plus.

Le pêcheur.

Ils vont sur le Hakmesser
où tant de bâtiments se sont brisés.
S'ils ne gouvernent prudemment, là-bas,
leur bâtiment se brise sur le roc,
qui, droit à pic, s'enfonce dans l'abîme.
Ils ont pourtant un bon pilote à bord;
et si quelqu'un les peut sauver, c'est Tell;
mais ils lui ont chargé les mains de chaînes.

Tell, son arbalète à la main.

(Il entre d'un pas rapide, regarde avec étonnement de tous côtés, et laisse voir la plus vive agitation. Quand il est au milieu de la scène, il se jette à genoux, pose ses mains sur le sol, et puis les élève vers le ciel.)

Le fils du pêcheur (l'ayant aperçu).

Quel est cet homme agenouillé, mon père?

Le pêcheur.

De ses deux mains il a saisi la terre,
et semble tout comme hors de lui.

Le fils du pêcheur (s'avançant).

Que vois-je? — Père, ah! père! viens, regarde!

Le pêcheur (s'approchant).

Qui est-ce? — Dieu du ciel! Eh quoi! C'est Tell?
Vous, là? Comment? parlez!

Le fils du pêcheur.

Nétiez-vous pas
captif et garroté sur cette barque?

Le pêcheur.

Ne vous avait-on pas conduit à Kussnacht?

Tell.

Je suis en liberté!

Le pêcheur et son fils.

Vous, libre! — Quel miracle!

Le fils du pêcheur.

D'où venez-vous?

Tell.

Là, du bateau.

Le pêcheur.

Comment?

Et le vicaire?

Tell.

Il roule sur les vagues.

Le pêcheur.

Est-il possible? Et vous? comment ici?
Vous avez fui les fers et la tempête?

Tell.

Par la divine providence — Ecoutez!

Le pêcheur et son fils.

Parlez, parlez!

Tell.

Vous autres, avez-vous su
ce qui s'est fait à Altdorf?

Le pêcheur.

Tout, parlez!

Tell.

Que l'avoyer me fit prendre et lier,
qu'il me voulait conduire à son chateau?

Le pêcheur.

Et s'embarqua à Flulen avec vous.
Nous savons tout. Comment avez-vous fui!

Tell.

J'étais au fond de ce bateau, lié,
seul, désarmé, perdu — je n'espérais
jamais revoir les gais rayons du jour,
les traits chéris de mes enfants, ma femme,
et je fixais les eaux, désespéré.

Le pêcheur.

Mon Dieu, pauvre homme!

Tell.

Ainsi nous avancions,
le gouverneur, Roudolph et les valets;
et mon carquois et l'arbalète étaient
là, sur l'arrière, auprès du gouvernail.
Et quand nous fûmes au coin que fait le lac
auprès de l'Axen, Dieu voulut permettre
qu'un ouragan cruellement terrible
tombât sur nous des gorges du Gotthard.
Le coeur manquait à nos rameurs, qui crurent
tous être misérablement noyés.
Et j'entendis alors qu'un des valets
parlait au gouverneur et lui disait:
Voyez, Messire, en quel danger nous sommes;
tous à deux doigts nous sommes de la mort —
Et les rameurs ne savent plus que faire,
tant ils ont peur, et ne connaissent pas
bien la manoeuvre. Mais voici Tell, un homme
très fort, qui sait conduire des bateaux.
Si nous nous en servions en ce danger?
Et l'avoyer me dit: si tu croyais
nous pouvoir tous tirer de la tempête,
de tes liens je te délivrerais.
Et moi je dis: Oui, Dieu aidant, messire,
j'espère bien nous tous tirer de là.
On me délie alors, et je me place
au gouvernail, et guide de mon mieux.
Mais je cherchais du coin de l'oeil mes armes,
et regardais aux bords avec grand soin

si je trouvais moyen de m'échapper.
Et quand je vis la pointe d'un écueil
qui dans le lac s'avance en plate-forme —

Le pêcheur.

Je le connais; il est au pied de l'Axen;
pourtant, je n'eus pas cru possible — il est
si escarpé — qu'on l'atteignit d'un saut.

Tell.

Je crie aux hommes de forcer de rames
jusqu'à ce qu'on arrive à ce rocher;
là, le plus fort criai-je, sera fait. —
Et quand nous l'eûmes atteint avec grand' peine,
j'invoque Dieu, et pousse, en un effort
où j'avais mis ma force toute entière,
la poupe de la barque vers le roc;
et, saisissant mes armes, je m'élance
d'un bon hardi sur cet étroit plateau,
d'un coup de pied violent derrière moi
lançant la barque aux profondeurs des eaux.
Qu'elle y devienne ce que Dieu voudra!
Et me voici sauvé de la tempête,
sauvé des hommes plus méchants encor.

Le pêcheur.

Tell, Tell, Dieu vient de faire un vrai miracle
sur vous: j'en crois à peine tous mes sens.
Mais, dites-moi, où voulez-vous aller?
Car il n'y a plus de sûreté pour vous
si le vicaire échappe à la tempête.

Tell.

Il dit, pendant que j'étais là, lié
dans son bateau, qu'il prendrait terre à Brunnen,
et à sa bourg me conduirait par Schwyta.

Le pêcheur.

Il y veut donc ainsi aller par terre?

Tell.

C'est son dessein.

Le pêcheur.

Cachez-vous vite. Dieu
ne vous sort pas deux fois de ces mains-là.

Tell.

Pour Arth et Kussnacht, le plus court chemin?

Le pêcheur.

La grande route va passer par Steinen;
mais mon garçon vous conduira par Lowerz
sur un chemin plus court et plus secret.

Tell (lui donnant la main).

Dieu récompense ce service — Adieu!
(Il s'en va et puis revient.)
N'avez-vous pas juré aussi au Rutli?
je crois que votre nom —

Le pêcheur.

Je m'y trouvais,
et j'ai juré la ligue avec les autres.

Tell.

Eh bien, allez à Burglen — je vous prie —
Ma femme est dans l'angoisse; dites-lui
que je suis libre et bien en sûreté.

Le pêcheur.

Mais où dirai-je que vous avez fui?

Tell.

Vous trouverez chez elle mon beau-père,
et d'autres qui jurèrent sur le Rutli.
Qu'ils soient tranquilles et gardent bon espoir,
car Tell est libre et maître de son bras.
Ils apprendront bientôt de mes nouvelles.

Le pêcheur.

Qu'avez-vous donc en tête? Dites-le.

Tell.

La chose faite, on le saura bientôt.

(Il part.)

Le pêcheur.

Mets-le sur son chemin — Que Dieu le guide!
Il sait mener à bien ses entreprises.

(Il part.)

Scène deuxième.

Le Château d'Attinghaousen.

Le Baron (mourant dans un fauteuil), **Walther Furst**, **Staeuffacher**, **Melchthal** et **Baoumgarten** (occupés autour de lui), **Walther Tell** (à genoux devant le moribond).

Walther Furst.

Tout est fini pour lui. Il a passé.

Staeuffacher.

Je crois qu'il n'est pas mort — Voyez! la plume
s'agite sur ses lèvres, son sommeil
est calme, et tous ses traits sourient en paix.

(Baoumgarten va à la porte et parle à quelqu'un)

Walther Furst (à Baumgarten).

Qui est donc là?

Baoumgarten (revenant).

C'est Hedwig, votre fille;
elle vous veut parler, et voir son fils.

Walther Furst (se relève).

La puis-je consoler? — Qui me console?
Tous les chagrins s'amassent-ils sur moi?

Hedwig (entrant précipitamment).

Où est mon fils? Laissez! je veux le voir.

Stauffacher.

Du calme! Ici pensez qu'il y a la mort.

Hedwig (se précipitant vers son fils).

Mon Waelty! Ah! tu vis!

Walther Tell (se jettant dans ses bras).

Ma pauvre mère!

Hedwig.

Est-ce bien vrai? Tu n'es donc pas blessé?

(Elle le contemple avec une avide attention.)

C'est-il possible? Il a tiré sur toi?
Comment l'a-t-il pu faire? Il est sans coeur —
Pouvoir tirer des flèches sur son fils!

Walther Furst.

Ce fut le coeur tout déchiré d'angoisse,
ce fut par force, et pour sauver sa vie.

Hedwig.

S'il avait eu le coeur d'un père, avant
que de le faire il serait mort cent fois.

Stauffacher.

Mais vous devriez louer la providence
qui dirigea si bien —

Hedwig.

Puis-je oublier
ce qui pouvait en arriver — Grand Dieu!
quand je vivrais cent ans — je vois toujours
l'enfant lié — son père, là, qui tire, —
toujours ce trait s'enfonce dans mon coeur.

Melchthal.

Si vous saviez comment il l'a poussé!

Hedwig.

Cœur dur des hommes! Lorsque votre orgueil
est offensé vous ne voyez plus rien;
dans leur fureur aveugle ils jouent la tête
de leurs enfants avec le cœur des mères!

Baumgarten.

Le sort de Tell n'est-il pas assez dur
que vos reproches doivent le poursuivre?
Pour ses douleurs en vous point de pitié?

Hedwig

(elle se retourne vers lui, et le regarde avec de grands yeux).

Rien que des larmes pour l'ami qui souffre?
Où étiez-vous alors qu'on enchaînait
l'excellent homme? et qui lui vint en aide?
Vous regardiez se faire cette horreur,
et patiemment souffriez que votre ami
fût pris parmi vous tous. — C'est-il ainsi
que Tell agit pour vous? Est-il resté
rien qu'à te plaindre, quand les cavaliers
venaient derrière toi, que devant toi le lac
grondait furieux? Il ne t'a pas donné
de vaines larmes; il saute dans la barque,
oublie ses fils, sa femme, et t'a sauvé —

Walther Furst.

Que pouvions-nous tenter pour le sauver,
nous poignée d'hommes, et nous trouvant sans armes?

Hedwig (se jetant dans ses bras).

O père! et toi, tu l'as aussi perdu!
Oui, le pays, nous tous l'avons perdu!
A tous il manque, hélas! nous lui manquons!
Du désespoir Dieu sauve au moins son âme!
Pas une voix d'ami n'ira le consoler
dans l'oubliette. Et s'il devient malade!
Dans les ténèbres d'un cachot humide
il le sera, c'est sûr. La fleur des alpes

pâlit et meurt dans l'air des marécages;
et lui, sa vie, elle est dans la lumière
du grand soleil, et dans les flots de l'air.
Captif! son souffle c'est la liberté:
il ne peut vivre à l'air des souterrains.

Stauffacher.

Mais calmez-vous! nous nous mettrons à l'œuvre
pour le tirer de sa prison.

Hedwig.

Que pouvez-vous sans lui? Tant qu'il était
en liberté l'espoir restait encore;
Oui, l'innocence avait un sûr ami,
et l'opprimé encore un défenseur;
Tell vous sauvait vous tous. Vous tous ensemble
vous ne pourrez jamais briser ses fers!

(Le baron se réveille.)

Baumgarten.

Paix! il s'éveille.

Attinghausen.

Où donc est-il?

Stauffacher.

Qui?

Attinghausen.

Il me manque,
il m'abandonne à mes derniers moments.

Stauffacher.

C'est son neveu. L'est-on allé chercher?

Walther Furst.

On vient d'y envoyer — Consolez-vous,
il a trouvé son cœur, il est des nôtres.

Attinghausen.

A-t-il parlé pour son pays?

Staouffacher.

Avec
l'audace d'un héros.

Attinghaousen.

Que ne vient-il
pour prendre ma bénédiction dernière?
Je sens que je m'en vais rapidement.

Staouffacher.

Non pas, mon bon seigneur. Ce court sommeil
vous a remis; votre oeil est tout brillant.

Attinghaousen.

Souffrir c'est vivre, et la douleur me quitte;
avec l'espoir finissent les douleurs.
(Il remarque l'enfant)
Quel est cet enfant-là?

Walther Furst.

Bénissez-le.
Il est mon petit-fils — un orphelin.
(Hedwig tombe à genoux avec l'enfant aux pieds du moribond.)

Attinghaousen.

Et orphelins tous je vous laisse, tous!
Malheur à moi! car mes derniers regards
de ma patrie ont contemplé la chute!
Devais-je donc ne devenir si vieux
que pour mourir avec mes espérances?

Staouffacher (à Walther Furst).

Faut-il qu'il parte avec ce désespoir?
N'éclairerons-nous pas sa dernière heure
d'un beau rayon d'espoir? Prenez courage
noble baron — non, nous ne sommes pas
abandonnés, perdus sans espérance.

Attinghaousen.

Et qui vous sauvera?

Walther Furst.

Nous-mêmes, nous.
Sachez que les cantons se sont donné
parole de chasser tous les tyrans.
Formée est l'alliance, et un serment
saint et sacré nous lie. Nous agirons
avant que la nouvelle année commence.
Vos os reposeront dans un sol libre.

Attinghausen.

Oh! dites, l'alliance est donc formée?

Melchthal.

Le même jour les trois cantons ensemble
se lèvent. Tout est prêt, et le secret
est bien gardé jusqu'à présent, encore
que des centaines d'hommes le partagent.
Sous les tyrans déjà le sol se creuse;
les jours de leur puissance sont comptés.
Bientôt leurs traces ici seront perdues.

Attinghausen.

Mais les châteaux qui sont dans le pays?

Melchthal.

Ils tomberont, et tous le même jour.

Attinghausen.

Et les seigneurs se sont unis à vous?

Stauffacher.

L'heure venue, nous attendons leur aide;
mais le paysan a seul encor juré.

Attinghausen

(se dressant lentement avec le plus grand étonnement)

Et le paysan osa tenter cela,
à lui tout seul, sans le secours des nobles?
et à ce point il compte sur ses forces?
Alors de nous, non, l'on n'a plus besoin.

Tranquilles nous pouvons mourir — Le monde
vit après nous — par d'autres forces doit
l'humanité voir accomplir sa gloire.

(Il pose sa main sur la tête de l'enfant agenouillé devant lui.)

De cette tête où fut placée la pomme
vous pousseront des libertés meilleures;
les temps se changent, et le vieux monde croule,
et la nouvelle vie fleurit sur les ruines.

Staouffacher (à Walther Furst).

Voyez l'éclat qui sort de son regard!
Ceci n'est pas la flamme qui s'éteint,
c'est un rayon de la nouvelle vie.

Attinghausen.

Des vieux châteaux descend le gentilhomme,
et aux cités il prête le serment;
dans l'Uchtland et à Thourgaou l'on commence,
la noble Berne élève un front royal,
Freybourg est bien la bourg des hommes libres,
l'active Zurich arme ses métiers
en corps de guerre, et contre ses murailles
se vient toujours briser l'effort des rois.

(Il dit ce qui suit d'un ton prophétique, et le ton de son discours s'élève jusqu'à l'inspiration.)

Je vois venir les nobles et les princes
par bataillons, couverts de leurs armures,
pour vaincre un peuple inoffensif de pâtres.
C'est une guerre à mort, plus d'un passage
devient fameux par de sanglants combats.
Et le paysan se jette le sein nu,
victime volontaire, sur les lances!
Il les rompt, et la fleur de la noblesse tombe;
La liberté relève son drapeau.

(Il saisit les mains de Walther Furst et de Staouffacher.)

Tenez vous donc unis — unis toujours —
Que tous les pays libres se rapprochent —
Placez des feux sur vos montagnes, afin

que les confédérés s'assemblent vite —
Soyez unis — unis — unis.

(Il retombe sur son coussin. Ses mains privées de vie tiennent encore celles de Stauffacher et de Walther Furst; ils le contemplent quelque temps en silence; puis ils s'écartent, chacun livré à sa douleur. Pendant ce temps les serviteurs sont entrés sans bruit, et s'approchent en donnant des signes d'une silencieuse mais vive douleur. Quelques-uns se mettent à genoux près de lui, et pleurent sur ses mains. Pendant cette scène muette on entend le beffroi du château.)

Roudentz

(entrant précipitamment aux précédents).

Vit-il? Parlez, peut-il m'entendre encore?

Walther Furst

(lui montrant le baron et détournant la tête).

Vous êtes notre maître et défenseur,
et ce château d'un autre nom se nomme.

Roudentz

(il aperçoit le cadavre et reste saisi d'une violente douleur).

Bon Dieu! Mon repentir vient donc trop tard?
Il n'a pu vivre un seul moment de plus
pour voir mon coeur entièrement changé?
Quand il marchait encor dans la lumière
j'ai méprisé sa voix fidèle. Il est
parti — et pour toujours — et il me laisse
une bien lourde dette — Oh! dites-moi!
expira-t-il en m'en voulant toujours!

Stauffacher.

Mourant, il sut ce que vous avez fait,
et il bénit encore votre audace.

Roudentz

(s'agenouillant auprès du mort).

Restes sacrés d'un homme que j'aimais,
o corps sans vie, ici je te le jure
sur cette main glacée et morte — j'ai brisé,
et pour toujours, les fers de l'étranger;

je suis rendu aux miens, à mon pays,
je suis un Suisse enfin, et le veux être
du fond du coeur.

(Il se relève.)

Pleurez sur votre ami
et votre père, mais soyez sans crainte.
Pour moi son bien n'est pas tout l'héritage;
en moi son coeur et son esprit descend,
et ma jeunesse ici vous doit payer
la dette qui restait à sa vieillesse.
Oh! donnez-moi, bon père, votre main!
Donnez la vôtre, et vous Melchthal, la vôtre!
N'hésitez pas, ne vous détournez pas.
Prenez et mon serment et ma parole.

Walther Furst.

Donnez-la-lui. Son coeur qui nous revient
mérite confiance.

Melchthal.

Vous, qui méprisiez
le laboureur, que devons-nous attendre?

Roudentz.

Ah! oubliez l'erreur de ma jeunesse.

Staouffacher (à Melchthal).

Soyez unis! Ce fut son dernier mot.
Ah! pensez-y.

Melchthal.

Voici ma main. Messire,
l'étreinte de la main du paysan
vaut un serment. Sans nous qu'est donc le chevalier?
Et notre état est plus ancien que vous.

Roudentz.

Je le respecte, et je le défendrai.

Melchthal.

Le bras, seigneur baron, qui sait dompter
la dure terre, et féconder son sein,
peut protéger aussi le coeur de l'homme.

Roudentz.

Vous défendrez mon sein, et moi le vôtre,
et l'un par l'autre, ainsi nous serons forts.
Mais à quoi bon parler quand la patrie
demeure encore en proie à nos tyrans?
Quand d'ennemis le sol sera purgé,
alors, en paix, nous réglerons le reste.

(Après un moment de silence.)

Vous vous taisez? vous ne me dites rien?
Ne mérité-je pas de confiance?
Alors je dois, et contre votre gré,
entrer dans les secrets de votre ligue.
Oui, vous avez juré tous sur le Rutli —
je sais ce qu'on y résolut — oui — tout;
et ce que nul ne vint me confier,
je l'ai gardé comme un dépôt sacré.
Je n'ai jamais été votre ennemi,
et contre vous je n'eus voulu rien faire.
Mais vous avez eu tort de différer;
l'heure est pressante, il faut agir de suite —
De vos délais Tell fut déjà victime.

Staouffacher.

On a juré d'attendre la Noël.

Roudentz.

Je n'y vins pas, et je n'ai pas juré.
Vous attendez, j'agis.

Melchthal.

Quoi! vous voudriez —

Roudentz.

Moi, je suis l'un des pères du pays,
et vous défendre est mon premier devoir.

Walther Furst.

Rendre à la terre cette cendre aimée
est le premier devoir, et le plus saint.

Roudentz.

Sauvons la Suisse, et puis nous lui mettrons
sur son cercueil la palme de victoire. —
Ah! ce n'est pas pour votre seule cause,
c'est pour la mienne aussi que je combats
tous nos tyrans. — Ecoutez tous, ma Bertha
a disparu, secrètement ravie,
et par un crime, du milieu de nous.

Staouffacher.

Quoi! le tyran oser de ces violences
sur une dame noble et libre?

Roudentz.

O mes amis, je vous promis secours,
et c'est de vous qu'il faut que je l'implore.
On m'a ravi, volé ma bien-aimée.
Qui sait où ce furieux la tient cachée,
et les violences dont il est capable
pour la forcer à l'odieux lien!
Ne m'abandonnez pas, et sauvons-la!
Elle vous aime. Oh! celle-là mérite
que tous les bras pour elle soient armés.

Walther Furst.

Que voulez-vous donc faire?

Roudentz.

Ah! le sais-je?
Dans cette nuit qui cache son destin,
dans l'effroyable angoisse de ce doute
la seule chose claire pour mon coeur,
c'est qu'on ne peut la retirer vivante
que des ruines de la tyrannie.
Il faut que nous forcions tous les châteaux:
en son cachot nous entrerons peut-être.

Melchthal.

Conduisez-nous, nous vous suivons! Pourquoi
remettre encor ce que l'on peut sur l'heure?
Tell était libre alors que nous jurâmes,
nous n'avions pas encor vu ces horreurs.
Le temps aussi nous porte d'autres lois;
qui donc serait si lâche d'hésiter?

Roudentz

(à Staouffacher et à Walther Furst)

Vous, armez-vous, et attendez tout prêts
que les signaux sur les montagnes brillent;
plus vite qu'une barque messagère
vous parviendra le bruit de la victoire.
Quand vous verrez ces flammes désirées,
comme un éclair tombez sur l'ennemi,
et renversez l'antique tyrannie.

(Ils sortent.)

Scène troisième.

Chemin creux près de Kussnacht.

(On descend du fond entre les rochers, et l'on peut voir les voyageurs sur la hauteur avant qu'ils n'entrent en scène. Des rochers entourent le théâtre; sur l'un des plus avancés se trouve une saillie couverte de buissons.)

Tell

(entre tenant son arbalète).

C'est par ce chemin creux qu'il faut qu'il passe;
point d'autre qui conduise à Kussnacht — Là
j'accomplis tout — Oui, l'occasion est bonne.
Ce grand sureau l'empêche de me voir;
d'en haut ma flèche ici le peut atteindre;
qui peut poursuivre en cet étroit sentier?
Finis ton compte avec le ciel, vicaire!
tu dois partir, ton sable est écoulé.

Je vivais calme, inoffensif. Ma flèche
n'allait chercher que l'animal des bois,
et mes pensers étaient si purs de meurtre. —
Mais de ma paix tu m'es venu chasser
par la terreur; en un bouillant poison
tu m'as changé le lait de mes pensées;
tu m'as su faire aux choses monstrueuses —
Qui prit pour but la tête de son fils,
peut bien percer le coeur d'un ennemi.

Mes pauvres innocents petits enfants,
ma bonne femme, contre ta fureur
je dois les protéger. Quand je bandais
mon arbalète avec ma main tremblante,
quand, dans ta joie cruelle de démon,
tu me forçais à tirer sur mon fils,
quand j'étais là, priant, pleurant, sans vie,
je me jurai alors au fond du coeur,
par un serment terrible qu'entendit
Dieu seul, que pour mon premier coup, mon but
serait ton coeur. Ce qu'en cette heure horrible
de peines de l'enfer je me jurai
est une dette sainte: je paierai.

Tu es le lieutenant de l'empereur;
mais l'empereur ne se permettrait pas
ce que ..... Il t'envoya pour nous juger —
sévèrement — il nous en veut — mais non
pour qu'à de tels excès impunément,
dans ta fureur de mort, tu t'enhardisses:
il y a un Dieu qui venge et fait justice.

(Il tire sa flèche de son pourpoint.)

Viens, toi, porteuse de douleurs amères,
mon cher joyau, précieux trésor; je veux
te donner, moi, un but qui jusqu'ici
à la prière était impénétrable —
mais il ne peut te résister — et toi,
ma bonne corde, toi qui m'as souvent
si bien servi dans nos ébats joyeux,

ne m'abandonne pas en ce moment terrible
et grave! Encor pour aujourd'hui tiens bon,
toi, qui donnais des ailes à ma flèche. —
Si elle allait sans force m'échapper,
je n'en ai pas une autre à lui lancer.

(Des voyageurs traversent la scène.)

Je veux m'asseoir, là, sur ce banc de pierre
où les passants vont prendre un court repos.
Ici nul n'est chez soi — Tous vont, se croisent
rapidement, l'un étranger à l'autre,
sans s'informer qui souffre. Ici l'on voit
le soucieux marchand, le pélerin
au pas léger — le moine recueilli,
sombres bandits et ménétriers joyeux,
le muletier et son cheval chargé
qui vient de loin, là-bas, de chez les hommes,
car tout chemin nous mène au bout du monde. —
Chacun poursuit sa route pour aller
à ses affaires — et moi? — je vais tuer.

(Il s'assoit.)

Quand votre père allait dehors, chers fils,
ah! quelle joie c'était à son retour!
Il ne rentrait jamais sans quelque chose,
soit une belle fleur des Alpes, soit
un oiseau rare, ou bien quelqu'ammonite
que le passant rencontre sur les monts. —
Et maintenant il fait une autre chasse;
rêvant au meurtre il veille en ce chemin;
et c'est la vie d'un ennemi qu'il guette.
Mais c'est à vous, chers fils, qu'il pense encor —
Pour vous défendre, et que votre innocence
échappe à la vengeance du tyran,
il bande l'arc pour tuer à présent!

(Il se lève.)

Eh bien! la proie est noble! — Le chasseur
ne se rebute pas des jours entiers
d'errer partout pendant les froids d'hiver,
de faire de grands sauts d'un roc à l'autre,
et de gravir, rampant, ces murs unis,

où il s'attache avec son propre sang,
pour attraper un malheureux chamois.
Ici je veux un prix plus magnifique:
le coeur de l'ennemi qui veut me perdre.

(On entend dans le lointain une joyeuse musique qui se rapproche.)

Toute ma vie j'ai eu cet arc en main,
et m'exerçai dans l'art selon les règles;
j'ai bien souvent touché le noir en plein,
et rapporté chez moi plus d'un beau prix
du tir — Mais je veux faire aujourd'hui même
mon coup de maître, et prendre pour moi seul
tout ce qu'il y a de mieux dans la montagne.

(Une noce traverse la scène et monte par le chemin creux. **Tell** la regarde appuyé sur son arc; **Stussi**, le garde-chasse, se place à côté de lui.)

Stussi.

Le métayer de Moerlischachen fait
ici sa noce — et c'est un homme riche;
il a bien dix bergers, lui, sur les Alpes.
Il va chercher l'épouse à Imisée.
Réjouissances cette nuit à Kussnacht.
Venez, les braves gens sont invités.

Tell.

L'hôte sérieux sied mal dans une noce.

Stussi.

Quoi! du chagrin? Chassez-le donc! Prenez
ce qui vous vient, les temps sont difficiles;
il faut saisir la joie sans trop songer.
Ici l'on se marie, là on enterre.

Tell.

Et l'un souvent suit l'autre de bien près.

Stussi.

C'est là le monde. Il y a pourtant assez
d'affreux malheurs. Un grand éboulement

vient de se faire à Glaris; un côté
du Glaernisch a croulé.

Tell.

Les monts aussi
chancellent-ils? Sur terre rien n'est stable.

Stussi.

Et l'on apprend des choses merveilleuses.
J'ai vu quelqu'un qui revenait de Baden:
Un chevalier allait trouver le roi;
mais un essaim de guêpes le rencontre
sur son chemin, s'attache à son cheval,
qui tombe mort à terre de douleur,
et chez le roi il n'arriva qu'à pied.

Tell.

Au faible aussi Dieu donne un aiguillon.

Armgart entre suivie de plusieurs enfants, et se place à l'entrée du chemin creux.)

Stussi.

Cela présage un grand malheur public,
dit-on, d'horribles faits contre nature.

Tell.

Et chaque jour apporte un de ces faits.
Pour l'annoncer que servent les miracles?

Stussi.

Heureux, qui peut en paix soigner son champ,
et vivre près des siens sans qu'on le trouble.

Tell.

Mais le plus doux ne peut pas vivre en paix,
s'il ne plaît pas à son méchant voisin.

(Tell regarde avec une impatiente anxiété du côté du chemin.)

Stussi.

Portez-vous bien — Vous attendez quelqu'un?

Tell.

J'attends quelqu'un, oui.

Stussi.

Bon retour chez vous.
Vous êtes d'Uri? Notre gracieux sire
le gouverneur revient aujourd'hui même.

Un passant (qui entre).

N'attendez plus le gouverneur. Les eaux
ont débordé après les grandes pluies,
et le torrent a renversé les ponts.

(Tell se lève.)

Armgart (s'avançant).

Il ne vient pas?

Stussi.

Vous lui voulez parler?

Armgart.

Oh! oui, vraiment.

Stussi.

Pourquoi vous mettez-vous
sur son passage dans ce chemin creux?

Armgart.

Il ne peut fuir, il doit m'entendre ici.

Frisshardt

(descendant rapidement le chemin, crie en entrant en scène).

Videz la route! — Mon gracieux Seigneur
le gouverneur arrive sur mes pas.

(Tell disparaît.)

Armgart.

Il vient!

(Elle s'avance sur le devant de la scène avec ses enfants. Gessler et Roudolph Harras paraissent à cheval sur la hauteur.)

Stussi (à Frisshardt).

Comment avez-vous donc passé,
puisque les eaux ont emporté les ponts?

Frisshardt.

On s'est battu avec le lac, mon cher,
et l'on ne craint aucun ruisseau des Alpes.

Stussi.

Vous, en bâteau pendant cet ouragan?

Frisshardt.

Mais oui, et de ma vie ne l'oublierai.

Stussi.

Racontez-nous.....

Frisshardt.

Je dois aller devant
dire au château que le vicaire vient.

(Il part.)

Stussi.

S'il y avait eu de braves gens, la barque,
hommes et bêtes, aurait coulé cent fois;
mais eau ni feu ne prend sur cette race.

(Il regarde autour de lui.)

Où donc est ce chasseur qui me parlait?

Gessler et **Roudolph Harras** à cheval.

Gessler.

Dites toujours, je sers, moi, l'empereur,
et avant tout je pense à lui complaire.
Et lui ne m'envoie pas pour que je flatte
ou j'amadoue le peuple. — Obéissance,
c'est ce qu'il veut — Sachons si le paysan
ici doit être maître ou l'empereur.

Armgart (s'approche en tremblant).

C'est le moment, et maintenant j'y suis.

Gessler.

Je n'ai pas mis à Altdorf ce chapeau
pour plaisanter, ou éprouver le coeur
du peuple; dès longtemps je le connais.
Je l'ai fait mettre là pour qu'ils apprennent
à me plier ce cou qu'ils portent droit;
j'ai fait planter cette incommode chose
sur le chemin où tous devaient passer
pour qu'ils le voient, et pour qu'ils se souviennent
de leur Seigneur qu'ils semblent oublier.

Roudolf.

Mais cependant le peuple a certains droits.

Gessler.

De les peser il n'est pas temps pour l'heure.
De grands événements vont s'accomplir.
Les Habsbourg ont grandi; ce que le père
avec gloire entreprit, le fils le veut finir.
Sur notre voie ce peuple est un obstacle —
qu'il veuille ou non — il faut qu'il soit soumis.

(Ils veulent continuer leur route. Armgart se jette aux pieds du gouverneur.)

Armgart.

Pitié, seigneur vicaire, grâce, grâce!

Gessler.

Pourquoi vous jetez-vous dans le chemin
sur mon passage? Arrière donc!

Armgart.

Mon homme
est en prison; mes fils me crient: du pain! —
Ayez pitié, seigneur, de ma misère!

Roudolph.

Qui êtes-vous? qui est votre mari?

Armgart.

Mon bon seigneur, un journalier du Righi,
bien pauvre, allant faucher sur les rochers
l'herbe qui vient le long des précipices
où le bétail a peur d'aller.

Roudolph.

Par dieu!
une piteuse et misérable vie!
Je vous en prie, lâchez ce pauvre diable,
et quelque faute enfin qu'il ait commise
par son métier il est assez puni.
(à Armgart.)
On fera droit — Venez faire, au château,
votre demande — Ici n'est pas le lieu.

Armgart.

Non, non, d'ici je ne veux pas bouger
que mon mari ne m'ait été rendu!
Voilà six mois qu'il est dans un donjon,
et qu'il attend en vain son jugement.

Gessler.

Me voulez-vous contraindre; femme? Allons,
partez!

Armgart.

Justice, gouverneur! Tu juges
dans ce pays pour l'empereur et Dieu.
Fais ton devoir, et rends-nous donc justice
ainsi que tu l'espères avoir du ciel!

Gessler.

Otez-moi donc des yeux ces insolents,
voyons!

Armgart
(saisissant la bride de son cheval).

Non, non, je n'ai plus rien à perdre.
Tu ne pars pas avant de m'avoir fait

justice. — Plisse tes sourcils, va, roule
les yeux autant que tu voudras — Nous sommes
si malheureux qu'on ne s'inquiète plus
de ton courroux.

Gessler.

Ah! femme, fais-moi place,
ou mon cheval te passe sur le corps.

Armgart.

Oui, passe sur mon corps — là —

(Elle enlève ses enfants et se couche avec eux au milieu du chemin.)

me voici
avec mes fils — Ces pauvres orphelins,
écrase-les du pied de ton cheval!
Ce n'est pas là ce que tu fis de pis —

Roudolph.

Etes-vous folle?

Armgart.

(continuant avec plus de violence)

Aux pieds, depuis longtemps,
de l'empereur tu foules les pays.
Je ne suis qu'une femme! Ah! si j'étais un homme
je saurais faire mieux que de rester
dans la poussière.

(On entend la musique résonner de nouveau sur la hauteur, mais dans l'éloignement.)

Gessler.

Où sont mes hommes d'armes?
Que l'on l'emmène, ou bien je m'oublierais,
et je ferais ce dont j'aurais regret.

Roudolph.

Vos gens ne peuvent pas passer, messire.
Un train de noce ferme le chemin.

Gessler.

Je suis un maître encor beaucoup trop doux
envers ce peuple — encor la langue est libre,

et tout n'est pas dompté comme il le faut;
mais ça devra changer, je vous le jure.
Je veux briser ce dur entêtement,
je veux plier l'esprit de liberté,
je veux ici faire une loi nouvelle,
je veux —

(Une flèche le traverse de part en part; il porte la main sur son cœur, est sur le point de tomber, et dit d'une voix faible.)

Que Dieu prenne pitié de moi!

Roudolph.

Seigneur vicaire! Dieu! D'où vient cela?

Armgart (se levant).

Au meurtre! Il tremble! Il tombe! Il est touché!

Roudolph (sautant de cheval).

Quel accident horrible! Dieu! Messire,
criez miséricorde à Dieu — vous êtes
un homme mort!

Gessler.

C'est la flèche de Tell!

(Roudolph Harras l'aide à descendre de cheval et le dépose sur le banc.)

Tell

(apparaissant sur le sommet du rocher).

Oui, tu connais l'archer, n'en cherche pas un autre!
Libres sont les châlets, sauvée est l'innocence,
tu ne pourras plus nuire à ce pays.

(Il disparaît; le peuple se précipite sur la scène.)

Stussi

(il vient avant les autres).

Qu'arrive-t-il? que s'est-il donc passé?

Armgart.

Le gouverneur percé d'un coup de flèche.

Le peuple

(se précipitant en scène).

Qui donc frappa?

(Tandisque la tête de la noce arrive sur la scène, la queue est encore sur la hauteur, et la musique continue.)

Rodolph.

Mais tout son sang se perd!
Vite, au secours! qu'on suive l'assassin.
Ah! malheureux! dois-tu finir ainsi?
Tu ne voulais entendre aucun conseil.

Stussi.

Le voilà bien, par dieu, sans vie, tout pâle!

Plusieurs voix.

Qui fit le coup?

Rodolph.

Ce peuple est enragé!
De la musique au meurtre! Faites taire!

(La musique cesse tout-à-coup; la foule augmente toujours.)

Parlez! si vous pouvez, Messire. — N'avez-vous
rien à me dire?

(Gessler fait des signes avec la main, et les répète avec vivacité en voyant qu'ils ne sont pas immédiatement compris.)

Où faut-il donc que j'aille?
Je n'entends pas — à Kussnacht? — Ne soyez
pas impatient — Laissez les choses de la terre!
Réconciliez-vous avec le ciel.

(Toute la noce fait cercle autour du mourant dans une froide et sombre stupeur.)

Stussi.

Voyez, comme il pâlit! Voilà la mort
qui monte jusqu'au coeur — Ses yeux s'éteignent.

Armgart.

Voyez, enfants, comment un monstre expire.

Roudolph.

Mais, femmes folles, êtes-vous sans coeur?
De cette horreur repaître vos regards?
De l'aide, allons! Aucun ne vient m'aider
a retirer la flèche de douleur?

Les femmes (reculant).

Nous, le toucher, celui que Dieu frappa?

Roudolph.

Malédiction et damnation!

(Il tire son épée.)

Stussi (lui arrêtant le bras).

Tout beau!
votre pouvoir doit prendre fin. Tombé
est le tyran, et nous ne souffrons plus
violence aucune — Tous nous sommes libres.

Tous (tumultueusement).

Nous sommes libres!

Roudolph.

En sommes-nous donc là?
Obéissance et peur finies si vite!

(Aux hommes d'armes qui se sont fait jour sur la scène.)

Vous avez vu le meurtre épouvantable
qui s'est fait là — Tout aide est inutile,
et vain serait poursuivre l'assassin.
Mais d'autres soins nous pressent — A Kussnacht!
à l'empereur sauvons sa forteresse.
En ce moment se trouvent dénoués
tous les liens et de devoir et d'ordre,
et sur personne on ne peut plus compter.

(Pendant qu'il s'en va avec les hommes d'armes, les frères de la miséricorde apparaissent.)

Armgart.

Place! — Voici les pénitents en bande.

Stussi.

Victime à-bas, tous les corbeaux descendent.

Les frères de la miséricorde

(ils forment un demi-cercle autour du mort et chantent d'une voix lugubre).

La mort nous vient sans qu'on s'en doute,
la mort n'accorde pas de temps;
les hommes tombent sur leur route;
la mort les prend en leur printemps;
et, prêt ou non à comparaître,
il faut aller devant le maître.

(Pendant qu'ils répètent les deux derniers vers la toile tombe.)

ACTE CINQUIÈME.

Scène Première.

Place publique à Altdorf.

Au fond, à droite, la forteresse de Dompte-Ouri, avec ses échafaudages encore debout, comme dans la troisième scène du premier acte; à gauche, la vue découvre une suite de montagnes sur lesquelles des signaux de feu ont été allumés. C'est le point du jour. On entend sonner des cloches de tous côtés dans l'éloignement.

Rouodi, Kouoni, Werni, le Maître tailleur de pierres, et beaucoup d'autres paysans, de femmes et d'enfants.

Rouodi.

Avez-vous vu les feux sur les montagnes?

Le Maître tailleur de pierres.

Entendez-vous les cloches dans les bois?

Rouodi.

Ils sont chassés.

Le tailleur de pierres.

Les forts sont emportés.

Rouodi.

Et nous, en Ouri, nous souffrons encore
sur notre sol le fort de nos tyrans?
Nous sommes les derniers à être libres?

Le tailleur de pierres.

Laisser debout ce joug de servitude?
jetons-le donc à bas.

Tous.

A bas! à bas!

Rouodi.

La trompe d'Ouri!

Le taureau d'Ouri.

Moi? Que faut-il faire?

Rouodi.

Vite au beffroi; sonnes de votre trompe;
qu'au loin les monts résonnent et s'ébranlent,
que chaque écho s'éveille en nos rochers,
et que les gens des monts soient convoqués.

(Le Taureau d'Ouri sort; **Walther Furst** entre.)

Walther Furst.

Restez, amis. Nous ignorons encore
ce qu'on a fait en Ounterwald, à Schwytz.
Il faut d'abord attendre un messager.

Rouodi.

Comment, attendre? Le tyran est mort,
le jour de liberté est arrivé.

Le tailleur de pierres.

C'est bien assez des messagers de feu
qui sur les monts de tout côté s'allument.

Rouodi.

Tous, hommes, femmes, allons, la main à l'oeuvre!
Brisez les échafauds! à bas les voûtes,
les murs! Non, pierre n'en doit pas rester.

Le tailleur de pierres.

Venez, amis, c'est nous qui l'avons fait,
nous le saurons détruire.

Tous.

Allons! à terre!

(De tous les côtés ils se jettent sur les constructions.)

Walther Furst.

Ils sont partis; je ne les puis tenir.

(**Melchthal** et **Baumgarten** entrent.)

Melchthal.

Ce fort debout! et Sarnen est en cendres,
et Rossberg est détruit!

Walther Furst.

C'est vous, ô Melchthal!
Apportez-vous la liberté? Parlez,
la Suisse est-elle pure d'ennemis?

Melchthal (l'embrassant).

Le sol est pur. Soyez heureux, bon père;
à l'heure où nous parlons, il n'y a plus
un seul tyran dans le pays des Suisses.

Walther Furst.

Parlez: comment avez-vous pris les forts?

Melchthal.

C'est Roudentz qui s'est emparé du fort
de Sarnen par un coup viril d'audace.
La nuit d'avant j'escaladai le Rossberg.
Mais écoutez: après avoir chassé
les ennemis du fort, on y met feu;
la flamme au ciel montait déjà grondant,
quand Dithelm, page du vicaire, accourt,
criant qu'on va brûler la Brouneck.

Walther Furst.

Dieu!

(On entend les échafaudages s'écrouler.)

Melchthal.

C'était bien elle. On l'avait en secret
enfermée là, sur l'ordre du vicaire.
Roudentz s'élance. On entendait déjà
crouler poteaux et poutres, et sortir
de la fumée les cris de désespoir
de cette infortunée.

Walther Furst.

Elle est sauvée?

Melchthal.

Il fallait vite agir, et tout braver.
S'il n'eût été que notre suzerain,
chacun alors aurait aimé sa vie;
mais il était notre allié, et Bertha
aimait le peuple — et nous risquons gaîment
nos vies, et dans le feu nous nous jetons.

Walther Furst.

Elle est sauvée?

Melchthal.

Oui, elle l'est. Des flammes
Roudentz et moi l'avons tirée tous deux,
et sur nos pas le toit s'est écroulé.
Quand elle fut sauvée et qu'elle ouvrit
les yeux à la clarté du ciel, — alors
Roudentz se jette dans mes bras, et là
fut, sans mot dire, faite une alliance
qui, fortement trempée au feu, pourra
subir l'épreuve de la destinée.

Walther Furst.

Et Landenberg?

Melchthal.

Il a passé le Brunig.
Ce ne fut pas ma faute s'il sauva
ses yeux, celui qui m'aveugla mon père.
Je le poursuis, l'arrête dans sa fuite,

et je le traîne aux pieds de mon vieux père.
Sur lui l'épée était déjà levée;
de la pitié du pauvre vieil aveugle
il eut en don la vie qu'il implorait.
Il fit serment de ne revenir plus,
il le tiendra, car il sentit nos bras.

Walther Furst.

Mieux vaut ne pas avoir souillé de sang
cette victoire pure.

Des enfants

(passent sur la scène portant des débris des échafaudages):

Liberté!

(La trompe d'Uri se fait entendre avec force.)

Walther Furst.

La belle fête! — Ah! de ce jour l'enfant
devenu vieux encor se souviendra.

(Des jeunes filles portent le chapeau sur une perche. La scène se remplit successivement de peuple.)

Rœudi.

C'est le chapeau qu'on nous voulait contraindre
à honorer.

Baoumgarten.

Voyons, qu'en faut-il faire?

Walther Furst.

Grand Dieu! Mon fils était sous ce chapeau!

Plusieurs voix.

Détruisez donc l'insigne des tyrans!
Au feu!

Walther Furst.

Non, non, il faut le conserver!
Ce fut un instrument de tyrannie,
qu'il soit le signe de la liberté.

(Tous, hommes, femmes et enfants sont debout ou assis sur les poutres de l'échafaudage brisé, groupés en demi-cercle, d'une façon pittoresque.)

Melchthal.

Nous voici donc gaîment sur les ruines
de l'oppression, amis, et bien rempli
est le serment qu'au Rutli nous jurâmes!

Walther Furst.

Notre oeuvre est commencée, et non finie.
Il faut de l'union et du courage,
car, sûrement, le roi viendra venger
la mort de son vicaire, et par la force
nous ramener celui qu'on a chassé.

Melchthal.

Qu'il vienne donc suivi de son armée!
De l'intérieur chassé est l'ennemi;
ceux du dehors nous les voulons attendre.

Ronodi.

Quelques passages ouvrent le pays;
nous les viendrons couvrir avec nos corps.

Baoumgarten.

Un éternel lien nous réunit
et ses armées ne nous effraîront pas.

(**Roesselmann** et **Staouffacher** entrent.)

Roesselmann (en entrant en scène).

Voilà du ciel les jugements terribles.

Quelques paysans.

Qu'arrive-t-il?

Roesselmann.

Quels temps sont donc ceux-ci?

Walther Furst.

Mais qu'est-ce? Dites? — Ah! c'est vous, Herr Werner?
Qu'apportez-vous?

Quelques paysans.

Eh bien!

Roesselmann.

Ecoutez tous!

Staouffacher.

Nous sommes délivrés de grandes craintes.

Roesselmann.

L'empereur est assassiné.

Walther Furst.

Grand Dieu!

(Les paysans se pressent en tumulte autour de Staouffacher.)

Tous.

Assassiné! Quoi! L'empereur? — Comment?

Melchthal.

C'est impossible! Et d'où vient la nouvelle?

Staouffacher.

La chose est sûre. A Brouck le roi tomba
sous le poignard d'un assassin — Jean Muller
l'apporte de Schaffhaouse. On peut le croire.

Walther Furst.

Et qui commit cet acte horrible?

Staouffacher.

Il est
bien plus horrible encor par son auteur.
C'est son neveu, fils même de son frère
qui l'accomplit, le duc Jean de Souabe.

Melchthal.

Qu'est-ce qui l'a donc poussé au parricide?

Stauffacher.

Malgré sa vive opposition, le roi
lui retenait les biens du duc son père,
et l'en voulait priver entièrement,
dit-on, en lui donnant un évêché.
Quoi qu'il en soit, aux criminels conseils
de ses amis le prince ouvrit l'oreille;
avec les sires d'Eschenbach, de Wart,
de Tegherfeld, de Palm, il résolut,
ne pouvant plus de lui tirer justice,
de se venger, et de sa propre main.

Walther Furst.

Et ce forfait comment l'accomplit-il?
Parlez.

Stauffacher.

Le roi allait de Stein à Baden,
pour retourner à Reinfeld, à la cour,
avec les princes Léopold et Jean,
et une suite de puissants seigneurs.
Et quand ils arrivèrent à la Reuyss,
que l'on ne peut passer qu'avec le bac,
les assassins se pressent dans la barque
pour séparer le roi de son cortége.
Puis, comme il traversait un champ — on dit
qu'une très-grande et très-ancienne ville
dort là-dessous depuis les temps païens —
en face de l'antique fort de Habsbourg,
d'où la grandeur de sa maison sortit —
le duc lui plonge dans le cou sa dague,
Roudolph de Palm le perce de sa lance,
et d'Eschenbach lui fend la tête en deux;
il tombe dans son sang, assassiné
par ses parents et sur sa propre terre.
De l'autre rive tous voyaient cela,
mais séparés par l'eau ils ne pouvaient
que leur lancer des cris bien impuissants.
Et une pauvre femme était par là;
c'est dans ses bras que l'empereur est mort.

Melchthal.

Il s'est creusé sa tombe avant le temps,
l'insatiable, en voulant tout avoir.

Stauffacher.

Grande terreur dans toute la contrée;
les défilés des monts sont tous fermés;
tous les états se mettent en défense;
la vieille Zurich a fermé ses portes,
depuis trente ans toujours restées ouvertes,
craignant les assassins — et les vengeurs
bien plus encor. De proscriptions armée
la reine de Hongrie, la fière Agnès,
qui de son sexe ignore la douceur,
vient pour venger le sang du roi son père
sur la famille entière des meurtriers,
sur leurs valets, leurs fils, les fils de leurs enfants,
et sur les murs de leurs châteaux eux-mêmes.
Elle a juré d'envoyer à son père
dans son tombeau des générations,
de prendre un bain dans un torrent de sang.

Melchthal.

Sait-on où les meurtriers se sont enfuis?

Stauffacher.

Le crime fait, ils fuirent aussitôt
par cinq chemins divers, se séparant
pour plus jamais ne se revoir. — On dit
le duc Jéhan errant dans la montagne.

Walther Furst.

Pour eux le crime est donc sans fruit aucun!
Sans fruit est la vengeance. D'elle même
elle est le terrible aliment, le meurtre
est son plaisir, l'horreur la rassasie.

Stauffacher.

Pour les meurtriers le crime est sans profit,
mais nous, nous cueillerons d'une main pure

les fruits bénis de leur forfait sanglant.
Nous sommes délivrés de grandes craintes,
car l'ennemi de notre liberté
vient de tomber; l'on croit que la couronne
ira de la maison de Habsbourg dans une autre;
l'empire veut garder son droit d'élire.

Walther Furst et plusieurs autres.

Que savez-vous?

Stauffacher.

Henri de Luxembourg
est désigné par la plupart des voix.

Walther Furst.

Bien nous en prend d'avoir été fidèles!
On peut attendre maintenant justice.

Stauffacher.

Un nouveau maître a grand besoin d'amis;
contre l'Autriche il nous protégera.

(Les paysans s'embrassent.)

(**Le Sacristain Petermann** et un **Héraut de l'Empire** entrent.)

Le Sacristain.

De ce pays voici les dignes chefs.

Roesselmann et plusieurs autres.

Qu'est-ce?

Le Sacristain.

Un héraut apporte cet écrit.

Tous (à Walther Furst).

Ouvrez! — Lisez!

Walther Furst (lisant).

„Aux bons prud' hommes d'Uri,
„de Schwytz et d'Unterwald, la reine
„Elsbeth salut, grâce et prospérité.

Plusieurs voix.

Que veut la reine? Il est fini son règne.

Walther Furst.

„Dans sa douleur profonde, et dans le deuil
„où la sanglante mort de son seigneur
„a mis la reine, elle s'est rappelé
„l'antique amour et loyauté des Suisses.

Melchthal.

Dans son bonheur on n'y songea jamais.

Roesselmann.

Paix! n'interrompez pas.

Walther Furst.

„Elle a compté que son fidèle peuple
„ressentirait une trop juste horreur
„pour les auteurs maudits de cette action;
„elle attend donc que les cantons jamais
„ne prêteront leur aide aux assassins,
„mais aideront plutôt fidèlement
„à les livrer aux mains de la vengeance,
„se rappelant l'amour et les faveurs
„qu'ils ont reçus de la maison des Habsbourg.

(Les paysans laissent voir des signes de mécontentement.)

Plusieurs voix.

L'amour et les faveurs!

Staouffacher.

Oui, nous reçûmes des faveurs du père,
mais de son fils qu'avons-nous donc reçu?
Confirma-t-il nos lettres de franchise?
comme faisaient les autres empereurs.
Suivant les lois nous a-t-il fait justice?
Protégea-t-il l'innocence opprimée?
Ecouta-t-il au moins les députés
qu'en notre désespoir nous envoyions?

Il n'a rien fait pour nous de tout cela;
si nous n'avions conquis nos droits nous-mêmes,
de notre main et bravement, nos maux
le touchaient peu. — De la reconnaissance!
Il ne l'a pas semée en nos vallons.
Placé par Dieu si haut, pour tous ses peuples
il pouvait être un père; il lui convint
de s'occuper uniquement des siens:
eh bien! que ceux qu'il a faits grands le pleurent!

Walther Furst.

Bien loin de nous l'idée de triompher
de sa ruine, ou de penser au mal
qu'il nous a fait — Mais nous, aller venger
la mort d'un roi qui n'a rien fait pour nous!
Cela ne peut, ni doit nous convenir.
L'amour veut être un libre sacrifice;
la mort délie de tout devoir forcé,
et désormais nous ne devons plus rien.

Melchthal.

Et si la reine pleure en son palais,
si sa douleur s'en prend au ciel — ici
voyez un peuple délivré de crainte
remercier aussi ce même ciel:
semez l'amour pour moissonner les larmes.

(Le héraut s'en va.)

Stauffacher (au peuple).

Où donc est Tell? Nous manquera-t-il seul,
le fondateur de notre liberté?
Il a souffert et fait plus qu'aucun autre.
Venez, amis, venez, allons chez lui,
crions salut à qui nous a sauvés.

(Ils sortent.)

Scène deuxième.

Le vestibule de la maison de Tell.

(Le feu brûle dans le foyer. La porte, restée ouverte, laisse voir la campagne.)

Hedwig, Walther et Wilhelm.

Hedwig.

Tell aujourd'hui revient, mes chers enfants!
Il vit, est libre, et tous nous sommes libres!
C'est votre père qui nous a sauvés.

Walther.

Moi j'y étais aussi, ma bonne mère,
Aussi de moi l'on parlera. Sa flèche
frisa ma vie, et de très près, et moi
je n'eus pas peur.

Hedwig (l'embrassant).

Ah! oui, tu m'es rendu!
Deux fois je t'ai donné naissance; j'ai
souffert deux fois l'enfantement pour toi!
Mais c'est passé. — Je vous ai là, tous deux!
et ce bon père arrive aujourd'hui même.

(Un Moine se présente à la porte de la maison.)

Wilhelm.

Vois, mère, vois — là-bas est un bon frère;
bien sûr il nous demande quelque aumône.

Hedwig.

Fais-le entrer pour qu'il repose un peu,
qu'il voie qu'il est venu chez des heureux.

(Elle rentre, et revient bientôt après tenant un gobelet.)

Wilhelm (au moine).

Entrez; ma mère va vous restaurer,
brave homme.

Walther.

Entrez, reposez-vous, et bien remis
partez.

Le moine

(regardant d'un air effrayé de tous côtés, ses traits sont comme égarés).

Où suis-je? Dites, en quel pays?

Walther.

Vous êtes-vous perdu, pour l'ignorer?
Vous êtes près de Burglen, et en Ouri,
près de l'entrée du Schachenthal.

Le moine

(à Hedwig qui vient de rentrer).

Vous êtes
seule chez vous? Le maître est-il chez lui?

Hedwig.

Nous l'attendons — mais, homme, qu'avez-vous?
Vous me semblez ne rien porter de bon.
N'importe, il est dans le besoin — prenez.

(Elle lui présente le gobelet.)

Le moine.

Bien qu'une soif ardente me dévore,
je ne prends rien que vous n'ayez promis ....

Hedwig.

N'approchez pas, ne touchez pas ma robe,
tenez-vous loin, et puis j'écouterai.

Le moine.

Ah! par le feu de l'hospitalité,
et par la chère tête de vos fils
qu'ici j'embrasse.

(Il saisit les enfants.)

Hedwig.

Qu'avez-vous? Loin! loin
de mes enfants! Vous n'êtes pas un moine;
non, car la paix demeure en cet habit,
et sur vos traits la paix n'habite point.

Le moine.

Je suis le plus infortuné des hommes.

Hedwig.

Le malheur parle puissamment à l'âme,
mais vos regards serrent mon coeur.

Walther (s'élançant brusquement).

Ah! mère,
voici mon père!

(Il sort en courant.)

Hedwig.

O bon Dieu!

(Elle veut le suivre, mais elle se met à trembler et s'arrête.)

Wilhelm (suivant son frère).

Mon père.

Walther (du dehors).

Le voilà donc.

Wilhelm (du dehors).

Mon père, mon cher père!

Tell (du dehors).

Oui, c'est bien moi. Où donc est votre mère?

(Ils entrent.)

Walther.

Là, sur la porte, sans pouvoir bouger,
tremblant de peur et de plaisir.

Tell.

O Hedwig!
Hedwig! ô toi, mère de mes enfants!
Dieu nous aida — Aucun tyran ne peut
nous séparer.

Hedwig (à son cou).

O Tell! que j'ai souffert!

(Le moine devient attentif.)

Tell.

Oublie cela, ne vis que pour la joie!

je vous reviens. C'est bien ma maisonnette!
je me retrouve avec les miens!

Wilhelm.

Mais dis,
où as-tu donc ton arbalète, père?
qu'en as-tu fait?

Tell.

Tu ne la verras plus.
Je l'ai placée en un lieu saint — Cette arme
ne servira jamais dans une chasse.

Hedwig.

O Tell! Tell!

(Elle recule et laisse retomber sa main.)

Tell.

Qui t'effraie, ma chère femme?

Hedwig.

Comment — comment m'es-tu rendu? Ta main —
— la puis-je prendre? — Oh! cette main, mon Dieu!

Tell

(avec effusion et d'un ton ferme).

Vous défendit et délivra la Suisse;
et je la lève librement au ciel.

(Le moine fait un mouvement violent; Tell l'aperçoit.)

Quel est ce moine?

Hedwig.

Ah! je l'oubliais.
Toi, parle-lui; j'ai peur à son approche.

Le moine (s'avançant).

Vous êtes Tell, celui qui a tué .....

Tell.

Lui-même, et ne m'en cache aucunement.

Le moine.

Vous êtes Tell! Ah! c'est la main de Dieu
qui m'a conduit ici.

Tell (l'examinant).

Vous n'êtes pas un moine —
Qui êtes-vous?

Le moine.

Vous, vous avez tué
celui qui vous fit tant de mal — et moi,
un ennemi qui m'enlevait mes droits.
C'était aussi votre ennemi — De lui
j'ai délivré votre pays.

Tell (reculant).

Vous êtes! —
Horreur! Enfants! enfants, rentrez, rentrez!
Va, chère femme, va, va! Malheureux,
vous êtes —

Hedwig.

Qui?

Tell.

Ne le demande pas!
Non, les enfants ne doivent pas l'entendre.
Va-t-en de la maison — Tu ne dois pas
sous même toit rester avec cet homme.

Hedwig.

Mon Dieu, qu'arrive-t-il? Venez.

(Elle sort avec les enfants.)

Tell (au moine).

Vous êtes
le duc d'Autriche — oui — et vous avez tué
votre empereur, votre oncle et votre maître.

Jean-le-parricide.

Il me volait mon bien.

Tell.

Tuer votre oncle,
votre empereur! Et cette terre encor
vous porte? encore ce soleil vous luit?

Jean-le-parricide.

Tell, écoutez!

Tell.

Tout dégoûtant du sang
et de ton père, et de ton empereur,
oser entrer dans une maison pure?
Oser te faire voir aux braves gens,
et réclamer l'hospitalité d'eux?

Jean-le-parricide.

Ah! j'espérais trouver pitié chez vous;
n'avez-vous pas tiré vengeance?.....

Tell.

Malheureux!
Qu'a de commun ton crime d'ambition
avec un père qui défend ses fils?
Défendais-tu leurs têtes bien aimées?
protégeais-tu le foyer saint? des tiens
détournais-tu les maux les plus terribles?
Je lève au ciel des mains sans tache — et toi,
je te maudis ainsi que ton forfait.
Je vengeai la nature et tu l'outrages.
Rien entre nous — tu as assassiné,
j'ai défendu tous ceux qui m'étaient chers.

Jean-le-parricide.

Vous me chassez, moi qui n'ai plus d'espoir!

Tell.

Je suis saisi d'horreur en te parlant,
Va-t-en, poursuis ta route épouvantable;
ne souille pas le toit d'un innocent.

Jean-le-parricide
(se retournant pour partir).

Non, je ne peux, et je ne veux plus vivre.

Tell.

Et tu me fais pitié pourtant — Grand Dieu!
si jeune encor, et de si noble race!
le petit-fils de Roudolph, de mon maître,
traqué comme un meurtrier, désespéré,
priant, là, sur ma porte, à moi, pauvre homme!
(Il cache son visage dans ses mains.)

Jean-le-parricide.

Si vous pouvez pleurer, oh! que mon sort
vous touche! — Ah il est affreux. Je suis
un prince — je l'étais, j'étais heureux,
si j'avais su dompter mon impatience.
L'envie me rongeait l'âme. Je voyais
mon cousin Léopold chargé d'honneurs,
et recevant des fiefs en récompense,
et moi, moi, du même âge, retenu
toujours comme un esclave à la tutelle.

Tell.

Ton oncle, malheureux, te connaissait
quand il te refusait vassaux et terres!
Tu viens justifier par tes fureurs
ses prévisions, et de façon terrible.
— Où sont tous tes sanglants complices?

Jean-le-parricide.

Où les mena l'esprit de la vengeance;
je ne les ai pas vus depuis l'action maudite.

Tell.

Sais-tu qu'on t'a proscrit? que tu n'as plus
d'amis, et qu'on te livre aux ennemis?

Jean-le-parricide.

Aussi j'évite les chemins publics.

Point de cabane où j'ose aller frapper!
Mes pas toujours vont vers les solitudes;
errant parmi ces monts, je me fais peur,
et frissonnant, je fuis devant moi-même,
quand l'eau me montre ma funeste image.
— Si la pitié, l'humanité vous touchent —
(Il tombe à ses pieds.)

Tell (se détournant).

Ah! Levez-vous! Levez-vous!

Jean-le-parricide.

Pas avant
que vous n'ayez tendu la main vers moi.

Tell.

Vous secourir? Quel fils d'Adam le peut?
Mais levez-vous — Quoi que vous ayez fait
d'affreux — vous êtes homme — et moi aussi.
Tell ne renvoie personne dans les larmes;
ce que je puis, je veux le faire.

Jean-le-parricide.

O Tell!
oui, vous sauvez mon coeur du désespoir.
(Il se relève et saisit brasquement sa main.)

Tell.

Laissez ma main! — Partez — Vous ne pouvez
rester caché, ni reconnu, compter
sur aucune aide — Où voulez-vous aller?
où croyez-vous trouver la paix?

Jean-le-parricide.

Le sais-je?

Tell.

Mais Dieu m'inspire — Ecoutez-moi — Allez
en Italie, au siège de St. Pierre,
aux pieds du Pape, et là, confessez-lui
votre forfait, et délivrez votre âme.

Jean-le-parricide.

Mais s'il me livre aux mains de la vengeance?

Tell.

Ce qu'il fera, acceptez-le de Dieu.

Jean-le-parricide.

Comment gagner ce pays inconnu?
J'ignore les chemins, et n'oserais
unir mes pas à ceux des voyageurs.

Tell.

Je vous dirai la route — Ecoutez bien:
Vous remontez, longeant toujours la Reuyss
qui tombe impétueusement des monts.

Jean-le-parricide (avec terreur).

Revoir la Reuyss, témoin de mon forfait!

Tell.

Le chemin va le long du précipice,
des croix y sont placées en souvenir
des voyageurs qu'ensevelit la neige.

Jean-le-parricide.

Je ne crains pas les peurs de la nature,
si de mon coeur je puis calmer les peines.

Tell.

A chaque croix prosternez-vous, pleurez
avec d'amers regrets sur votre crime.
Si vous sortez de ce chemin d'horreur,
si la montagne n'envoie pas sur vous
son tourbillon de ses sommets glacés,
vous parviendrez enfin au pont du diable,
et s'il ne croule pas sous vos forfaits,
quand vous l'aurez laissé derrière vous,
dans les rochers s'enfonce une arche sombre;
le jour ne l'éclaira jamais — Entrez;
elle vous mène en un vallon riant,

mais passez vite; vous ne pouvez pas
vous arrêter où le repos habite.

Jean-le-parricide.

O Roudolph, Roudolph! mon royal aïeul,
ainsi ton fils traverse tes royaumes!

Tell.

Montant toujours, vous arrivez aux cimes
du Saint Gotthard, où des lacs éternels
s'emplissent des torrents du ciel. Et là,
dites adieu aux terres d'Allemagne;
un autre fleuve, au cours joyeux, vous mène
en Italie — C'est votre terre-sainte.

(On entend le Ranz-des-vaches joué par un grand nombre de cornets.)

J'entends des voix! — Partez!

Hedwig (accourant).

Tell, où es-tu?
Mon père vient, et les confédérés
s'approchent tous en corps.

Jean-le-parricide.

Malheur à moi!
Je ne puis pas rester chez des heureux!

Tell.

Va, chère femme, fais manger cet homme,
et charge-le de dons — sa route est longue,
et point de gîte à espérer — Fais vite.
On vient.

Hedwig.

Mais qui est-il?

Tell.

Ne le demande pas!
Et quand il part d'ici, détourne-toi,
pour ne pas voir la route qu'il va prendre.

(Jean-le-parricide s'approche de Tell par un brusque mouvement; mais celui-ci lui fait signe de la main et sort. Lorsque tous les deux sont sortis, chacun d'un côté différent, la scène change, et l'on voit: dans la

Scène Finale,

tout le fond de la vallée où est située la maison de Tell, ainsi que les hauteurs qui la ferment, couverts de paysans, qui forment plusieurs groupes. D'autres paysans arrivent par un sentier élevé qui conduit au Schachen.

Walther Furst avec les deux enfants, Melchthal et Staouffacher sont en avant; d'autres les suivent encore. Au moment où Tell sort de sa maison, tous le reçoivent avec de grands cris de joie.)

Tous.

Vive Tell! vive Tell l'archer libérateur!

(Tandisque ceux qui se trouvent les plus avancés se pressent autour de Tell et l'embrassent, on voit paraître Roudentz et Bertha; celui-ci tient embrassés des paysans, elle tient Hedwig embrassée La musique accompagne cette scène muette. Bertha s'avance au milieu du peuple.)

Bertha.

Amis, confédérés, recevez-moi
dans l'union; je fus, moi, la première
que ce pays de liberté sauva;
je mets mes droits en vos vaillantes mains.
Défendrez-vous votre concitoyenne?

Les paysans.

Avec nos biens et notre sang.

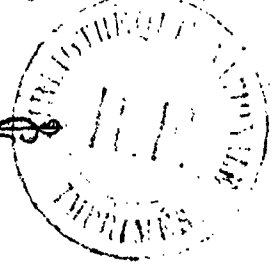
Bertha.

Eh bien!
je donne ici ma main à ce jeune homme;
libre, j'épouse un libre citoyen.

Roudentz.

Et je déclare libres mes vassaux.

(Pendant la rentrée de la musique la toile tombe.)



ERRATA.

Un assez grand nombre de fautes s'est glissé dans le texte de cette traduction. Le lecteur est prié de prendre en considération cet errata, où les fautes les plus choquantes se trouvent rectifiées.

Page.			Au lieu de	lisez :
10.			Pfeifer de Loucerne	Pfeifer de Loutzern.
11.	ligne	12.	tilluel. Gertroud . . .	tilleul. Ghertroud. (Corrigez de même l'orthographe de ce nom dans les pages suivantes.)
15.	vers	18.	Uri.	Ouri.
25.	„	13.	Floueln	Fluélen.
39.	„	16.	on me les donnera . .	on les déposera.
42.	„	1.	le charme du déhors	le charme du dehors.
42.	„		Winkelried	Winkelrîd (et de même toutes les fois que ce nom revient).
47.	„	1.	Ce sont les forteresse .	Ce sont les forteresses.
51.	„	20.	nous sommes cependant	nous sommes tous pourtant.
52.	„	32.	Reuss	Reuyss.
61.	„	2.	et tous alors sortent d'embuscade;	et tous alors, tous sortent d'embuscade;
61.	„	15.	quand le baillis. . . .	Quand les baillis.
76.	ligne		Leuthold.	Leuythold (et dans tout le reste de la scène).
98.	vers	25.	qui puisse lui donner un sûr abri	qui puisse lui prêter.
101.	„	11.	Flulen	Fluélen.
102.	„	21.	tant ils ont peur, et ne connaissent pas . .	tant ils ont peur; ils ne conaissent pas.
122.	„	18.	ici doit être maître on l'empereur	doit être maître ici, ou l'empereur.
123.	„	4.	pour quils apprennent .	pour qu'ils.
123.	„	8.	pour qu'ils le voient .	pour qu'ils la voient.
127.	„	1.	Qui donc frappa? . .	Qui donc frappé?
135.	„	15.	éffraîront pas	effraîront pas.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ